

Vingt-deuxième ► Secousse

Éditions Obsidiane

SECOUSSE

Revue de littérature

Vingt-deuxième secousse



Juin 2017

Directeur de la publication

François Boddaert

Conseil littéraire

François Boddaert, Christine Bonduelle, Philippe Burin des Roziers,
Jean-Claude Caër, Gérard Cartier, Pascal Commère, Pierre Drogi,
Bruno Grégoire, Karim Haouadeg, Patrick Maury, Nimrod,
Gérard Noiret, Anne Segal, Catherine Soullard, Vincent Wackenheim

Responsables de rubrique

Poésie	Christine Bonduelle
Proses	Pascal Commère
Lectures & entretiens	Anne Segal
Peinture	Jean-Claude Caër
Photographie	Bruno Grégoire
Théâtre	Karim Haouadeg
Cinéma	Catherine Soullard
Notes de lecture	Patrick Maury
Coordination	Gérard Cartier
Manifestations publiques	Philippe Burin des Roziers

Les textes sont à envoyer par courriel
contact@revue-secousse.fr

Site de la revue
<http://www.revue-secousse.fr>



Sonothèque (lien actif)

Sommaire

Cliquer sur le titre pour l'atteindre

Poésie

- **Bernard Dilasser** ► *Méduses, corps glorieux* 6
- **Dorothea Grünzweig** ► *Le retour des orgues* 10
- **Christian Hubin** ► *Quatre sans titre* 13
- **Constantin Kaïteris** ► *Encore une fois nos voix mêlées...* 15
- **Yves Leclair** ► *Aux portes du royaume* 20
- **Chen Xianfa** ► *3 poèmes* 22

Proses

- **Pierre Ouellet** ► *Les Marches-Naturelles* 26
- **Catherine Soullard** ► *Des bringues d'un autre monde* 29
- **Jaël Vernet** ► *Carnets du lent chemin* 33

Essais

- **Christian Doumet** ► *Les partis politiques ne pensent pas* 40
- **Paul Louis Rossi** ► *De la Frontière : Poésie ou Prose* 42

Aux dépens de la Compagnie

- **Maylis de Kerangal** ► *Réparer les vivants* 46
- **Frédéric Werst** ► *Ward I^{er} - II^e siècle* 48

Carte Blanche ► *L'hôpital, etc.*

- **Thomas Augais** ► *Giacometti et le chirurgien* 51
- **François Boddaert** ► *Notes pour « Une chambre à moi »* 55
- **Alain Charlier** ► *Malade malgré lui, médecin... imaginaire ?* 59
- **Maylis de Kerangal** ► *Entretien* avec Anne Segal et Gérard Cartier 65
- **Philippe Di Maria** ► *Symphonie n°1, L'hygiénique, de L.-F. Céline* 75
- **Luisa Futoransky** ► *Quarantaine de la Dame* 83
- **François Garcia** ► *Une approche confidentielle* 90
- **Marc Gentili** ► *Pour une histoire de l'Hôpital* 92
- **Jean-Louis Giovannoni** ► *Visites d'amitiés* 98
- **Vincent Gracy** ► *Après 15 ans* 102
- **Bruno Grégoire** ► *Mise en pièces d'une lettre par la médecine* 110
- **Michelle Labbé** ► *Revigorer* 117
- **Jacques Lèbre** ► *Sonnets de la tristesse* 120
- **Gilles Ortlieb** ► *Pavillon Moïana* 124
- **Catherine Soullard** ► *Ouverte ou fermée ?* 129
- **Cécile Vargaftig** ► *Garches* 131
- **Martin Winckler** ► *La Ventriloque* 135

La guillotine

- **François Bobbaert** ► *Une passion « fin de siècle »* 141

Zarbos

- **Jean-Louis Gerbaud** ► *Cézanne / Hantai* 144
- **Karim Haouadeg** ► *Et je hais tous les hommes* 151
- **Éric Pineau** ► *Forêt* - Présentation de Jean-Marie Blas de Roblès 153
- **Catherine Soullard** ► *Précaire* 163
- **Catherine Soullard** ► *Difficile liberté* 165

Notes de lecture

- **Serge Airoldi** ► *Rose Hanoi* - par François Bordes 168
- **Anthologie** ► *Taipei - Histoires au coin de la rue* - par Karim Haouadeg 170
- **Jean-Paul Bota** ► *La boussole aux dires de l'éclair* - par Pascal Commère 172
- **Yves di Manno & Isabelle Garron** ► *Un nouveau monde* - par É. Dayre 174
- **Christian Doumet** ► *Paris & autres déambulations* - par Fr. Boddaert 177
- **Fabienne Raphoz** ► *Blanche baleine* - par Gérard Cartier 179
- **Franck Venaille** ► *Requiem de guerre* - par Gérard Cartier 181
- **Nina Yargekov** ► *Double nationalité* - par Florence Balestas 183



« Je crus que cette persécution serait la dernière que j'aurais à souffrir. C'est par l'effet momentané de ces secousses violentes qui montrent combien la nature a de force dans les jeunes personnes, que je revins en très peu de temps; et je trouvai, quand je reparus, toute la communauté persuadée que j'avais été malade. » Denis Diderot - *La religieuse*

Poésie



Bernard Dilasser

Méduses, corps glorieux

1

Qu'elle fût le résidu de ta lente
migration
ou un peu de clair pollen
qui eût jeté ses paillettes d'or
sur le linge de mai,
l'attente était un pain que tu n'osais
rompre,
de peur qu'en fussent crevés
tes yeux de débiteur.

2

Temps,
sûr indice de nos fautes,
mais les jaunes tulipes de mars
surgiront, bientôt, de tes massives armoires,
telle une eucharistie
plus vaste que le pur négoce
des rancunes,
qui ne vaut que pour les piètres infections.

3

L'odieuse vinasse des marées qui s'écrasent
contre la digue
et une étoile qui explose
au plus aigu de tes pommettes,
luttteur,
comme la flamme très pure d'un iris.

4

Des ciseaux,
parmi les buissons de mai,
et c'est la stupeur qui l'emporte,
avant que, t'obstinant, tu ne finisses
par répandre l'ocre liqueur
de ta rancune
dans le vase qui déborde.

5

Complices,
nous le fûmes
des corridas où affleurait le dur basalte
des songes,
en hommage, sans doute,
aux oiseaux de notre ascétisme,
même si la Terre avait fini par ressembler
aux violes que l'on tire
de leur étui.

6

Les fers de nos chevaux brisent
la mince gelée des flaques, à la saison
où l'empirisme s'autorise
de nos lassitudes
pour lâcher ses chiens lucides,
et, déjà, s'étiolé ce goût
qui, pendant des lustres, nous avait portés
aux aveux,
mais pas plus de stigmates,
au bout du compte,
que n'en laissent les bêtes pensives,
dans les pâtures.

7

Les mains se hâtent,
à l'heure de signer le contrat,
mais plus rapides, encore, sont les idolâtres
de la pesanteur
à faire l'un de ces gestes qui s'achèvent
en une véronique prémonitoire.

8

Arbore tes terreurs nocturnes
comme des oripeaux
qui flotteraient sur les emblavures de mai,
puisque l'heure est venue d'ignorer
le cri rauque des freux
qui s'éloignent,
obsolètes !

9

La nuit procure des fougères
à notre crasse,
dont nous répandons
les spores, mêlés à l'eau de nos ablutions,
sur les terres incertaines où le vent
fait bruisser les clairs roseaux
de la jeunesse.

10

Les poitrines, aussi, ont leur cage d'ascenseur,
par où s'achemine
jusqu'aux fosses nasales le trop-plein des pâtures
humides, encore, de la rosée
qui tremblait dans la fleur profane
des crocus
ainsi que d'instables gouttes de mercure.

11

Le sable mouillé des regrets,
au fond de la besace
qu'alourdira, bientôt, la pâle venaison
de tes délires,
ô fièvre !

12

Répare-les, tes forces,
au cornet acoustique de l'ennui,
quand tombent tes illusions
ainsi que, parfois, la lourde vêtue d'un passereau,
jusqu'à te perdre,
en une très lente fuite,
dans le blé des paresse nocturnes !

13

La Terre a surgi,
pareille, en ses langes verdâtres,
aux pousses d'une asperge,
mais le plongeur n'en a rien su,
qui comptait, au fond de l'eau, les mousses
brunes d'un pilotis.

14

Décline, ruisseau, les pures diphtongues
de tes eaux,
à l'instant où elles se brisent
contre les pierres obtuses du gué,
tandis que s'agitent,
dans la fine vapeur des gouttelettes en suspension,
des milliers d'insectes bleus !

15

En pleurs,
l'enfant des bruines,
mais qu'il daigne, au moins, goûter
au pâle nougat des viornes,
s'il ne veut tomber
dans le puits blême de l'unisson !

16

Fendre la gousse des circonstances,
d'un geste résolu,
comme les pâles crosses
des fougères
percent, enfin, la neige
crasseuse d'avril,
et leur requête est d'un peu de chaleur,
qui leur sera plus utile
qu'aux ânes, le doux verbiage
de nos songes.

17

Tu ne suivras la piste,
qu'en te guidant à la fraîcheur qui vient
des abreuvoirs,
tant que deux ou trois pincées de sel n'auront rallumé
une lutte plus âpre, en ses excès,
que l'odeur du sang,
dans les rues du chef-lieu,
quand viennent les curées de septembre.

Bernard Dilasser est né en 1958 dans le Finistère. Études de philosophie. Vit en Bretagne. Auteur de romans et de poèmes. Il définit l'écriture comme « un exercice de détachement de soi mais aussi d'accueil, d'ouverture à l'Être ». Derniers ouvrages : *Le goût des framboises*, poèmes (tituli, 2016) ; *Exode*, récit (tituli, 2016) ; *Méduses, corps glorieux* paraîtra chez tituli à l'automne 2017.



Dorothea Grünzweig

Le retour des orgues

traduit de l'allemand par Chantal Colomb & Margret Millischer

Die Wiederkunft der Orgeln

Le retour des orgues

I

*Es ist ein Pflock in uns getrieben
auch wenn wir neben und
nicht im Gefängnis leben
ein Pflock aus Tönen
so laufen wir nicht fort*

*Die Kathedralen sind herangerückt
wir sind gebettet an Kathedralen
auf die wir lauschen weil sie im Innern
Orgeln schlagen*

*Wir lauschen
hier sind die Muscheln an unserem Kopf
die wir wie schwere Krüge
stützen müssen
wir gehen in die Orgelhocke
in die Orgelknie
vertraut schon unserem Kindesbein
ein einziges Neigen und
Beugen vor der Musik*

II

*Sonnenorgeln
Schattenorgeln der Kathedralen
wir lauschen im Licht
der Sonnenorgeln lauschen
im Schatten der Schattenorgeln
stemmen die Muscheln
dass sie nicht brechen*

*werden den Tonpflock nicht
ausziehen und uns an Orgelstatt
an anderes halten
werden nicht
aufstehen verleugnen gehen*

I

Nous avons un pieu planté en nous
même si nous vivons à côté et
non pas en prison
un pieu de sons
ainsi nous ne nous sauvons pas

Les cathédrales se sont rapprochées
nous sommes couchés auprès des cathédrales
que nous écoutons attentivement parce qu'à l'intérieur
elles jouent de l'orgue

Nous écoutons
voici les pavillons rivés à notre tête
que nous devons porter
comme de lourdes cruches
nous nous accroupissons
nous nous agenouillons devant l'orgue
geste familier dès notre tendre enfance
exclusivement s'incliner et
se plier devant la musique

II

Orgues de soleil des cathédrales
orgues d'ombre
nous écoutons dans la lumière
des orgues de soleil écoutons
à l'ombre des orgues d'ombre
soulevons les pavillons
pour qu'ils ne se brisent pas

nous n'allons pas ôter le pieu de sons
ni nous tenir à autre chose
à la place de l'orgue
nous n'allons pas
nous lever renier partir

III

Die Schattenorgeln
sind dicht bei den Sonnenorgeln
der Abstand beträgt einen Viertelton
so wie wir
dicht beim Gefängnis
dicht bei den Kathedralen wohnen
mit einem kleinen Dazwischen
das abwehrt die Macht
der Deckungsgleiche
ein Reibungsraum ist vorhanden
wo alles Abgeblühte Öde
zu Sand zermahlen wird damit
wirs nur noch
wegzublasen brauchen

IV

Das Orgeln ist kein Trostgesang
kein Hirtenaug uns ruhig zu weiden
kein Winterweizen der sich dann
emporlebt wenn
die Eisschicht bricht

es ist ein ungebärdiges Gestehn
von Wünschen von Verzweiflung

ein Stampfen Schlagen Schreien
Lustschluchzen Lobschluchzen aus
Brustwerk
Hauptwerk gegen den Himmel ein
Jagen über Tod und
Auferstehungsgrenzen

ist Löschung unsrer Augen

V

Wir hören sind betört
sind hörig reine Form Spiralen

bald von Orgeln hochgerissen
bald gestaucht
Orgeln die wies am Anfang war
in offene Kindsgemüter
Das Majestätische in Überlebensgröße
gleich einem Vormunde eintreten

III

Les orgues d'ombre
sont tout près des orgues de soleil
l'écart est d'un quart de ton
comme nous habitons
tout près de la prison
tout près des cathédrales avec un petit interstice
qui protège contre la puissance
de la coïncidence

il existe un espace de friction
où tout ce qui est désert et désolation
est broyé en sable afin que
nous n'ayons plus
qu'à souffler pour le faire disparaître

IV

Le jeu de l'orgue n'est pas un chant de consolation
pas un œil de berger pour nous faire paître
paisiblement
pas un blé d'hiver qui
ne se lève lorsque
la couche de glace se brise

c'est un aveu rebelle
de désirs de désespoir

piétinements coups cris
sanglot de plaisir sanglot de louange venant du
Brustwerk
Hauptwerk face au ciel galop à toute allure au-
delà des limites de la mort et de la résurrection

est effacement de nos yeux

V

Nous écoutons sommes envoûtés
sommés sous l'emprise pure forme spirales

tantôt brusquement levés par les orgues
tantôt comprimés
les orgues qui dès le commencement
majestueuses plus grandes que nature
comme un tuteur
entrent dans le cœur ouvert des enfants

*Orgeln ihr
Brausen bei den Fruchtgewässern
vor unserem Anfang schon uns in
das Fleisch gesenkt*

*als ein Organ
als das Geschlecht
als unsere Orgelleibigkeit und jetzt
durch Orgeln wiederkünftig*

*In den herangerückten Kathedralen
werden auch wir
weil wir dafür geschaffen sind
wir werden auch geschlagen*

VI

*Der arme Zungenwurm
wie er
sich krümmt und windet
weil er ins Wortreich will
bei diesem Toben*

und ist es ihm verwehrt

Les orgues leur
rugissement près des liquides amniotiques
enfouées dans la chair
dès avant notre commencement

comme un organe
comme le sexe
comme notre physique d'orgue et maintenant
par le retour des orgues

Dans les cathédrales rapprochées
nous existons aussi
parce que nous avons été créés pour cela
nous sommes aussi joués

VI

Le pauvre ver de la langue
comme il
se courbe et se tord
pour se glisser dans la terre des mots
devant ce déchaînement

et on le lui refuse

Dorothea Grünzweig est née en 1952 à Korntal dans le Bade-Wurtemberg. En 1997, elle publie son premier recueil, *Mitsommerschnitt*, puis se retire en 1998 à Hausjärvi (sud de la Finlande) où elle se consacre à l'écriture et à la traduction (notamment Hopkins et des poètes finlandais). Elle a publié en 2000 *Vom Eisgebret* ; en 2004 *Glasstimmen lasinäänet* (Prix de poésie Christian Wagner) ; en 2008 *Die Auflösung* ; en 2011 *Sonnenorgeln* ; en 2014, *Kaamos Kosmos*. Un spectacle a été tiré du *Retour des orgues*, donné en 2016 en Allemagne.

Christian Hubin

Quatre sans titre

I

À *han !*, à hardes, à enflures
étranglant – à *Howl !, Howl !*. En masses,
en gouttes d'extase(s), en ultime définitif
vibro-psychisme à casques, à égouttoirs
collectifs,

à *When will you look (...) through
the grave ?*

(Al. Ginsberg).

II

De non absent. De massif.
De toute la place où aucun
impact.

Par gestes respectifs,

sons sans atteindre.

III

Où personne n'objecte, ne se détourne.

La question d'aucun – éblouie.

La bée qu'on longe,

presque frôle.

IV

Une peur sèche qui fait taire,
appelle, attend.

La main entre les diaphanes,
la brève des cavités.

Où touchant – corps en plis,
en pas bègues.

Christian Hubin est né à Marchin, (Belgique) en 1941. Études de Lettres et de philosophie, carrière de professeur. Auteur d'une quarantaine d'ouvrages, dont récemment : *Greffes* (José Corti, 2010), *Neumes* (L'Étoile des limites, 2012), *Crans* (L'Étoile des limites, 2014), *Rouleaux* (L'Étoile des limites, 2015), *Face du son* (L'Étoile des limites, 2017).

Constantin Kaïteris

Encore une fois nos voix mêlées sans cesse au monde

Encore une fois nos voix mêlées sans cesse au monde, dont on a ici le début du chant I, en comptera XII de 24 strophes de 12 vers chacune. Ce polylogue dispersé est placé sous le signe de l'Apollinaire du monostiche pour la forme et de *Lundi rue Christine* pour l'idée et essaie de donner voix à toutes celles, intérieures et extérieures, connues ou inconnues, qui nous traversent, parlent du monde et nous parlent. Voix ici pliées et dépliées au rythme du spectre qui hante la poésie française, le dodécasyllabe dit *alexandrin* dans toutes ses coupes. Un alexandrin où le e « muet » fait écho au furet de la chanson et où peuvent se croiser en ritournelle des voix déjà là, comme ici Marx et Rimbaud, Hallyday et Mallarmé, Apollinaire et Édith Piaf, dans une Odysée façon puzzle.

S'arracher au sommeil, drap fossile à la joue,
D'Alexandre introuvable sous sa ville qui vit
Loin des rythmes binaires, dans des îles en bouteille.
Europe enfumée, chemins d'Ardennes : délestages !
À droite du soleil, il prit la rue Saint-Jacques.
Dans ce dessin social, trouvez les sept erreurs.
C'est le dieu faux fuyant en sandales à ailettes
Le cœur d'un monde sans cœur, deux trous rouges au côté
La porte qui chancelle au désert de café,
Et que tout est fini ce sont de très grands vents.
Balbutiant de si loin pour s'enfoncer en Seine,
Grande angoisse de nuit en deçà de la peau.

Sans se troubler le prisme avoue tout l'arc-en-ciel.
En effet, c'est de ces remparts que l'on voyait
Mais prix, salaires, profits, c'est la sainte trinité,
Dans la rue des Écoles passe François Villon
Je suis un cimetière de cinémas détruits.
Poète un peu de biais dans l'axe du tramway
Trois marches en contrebas dans une odeur de menthe.
Caravanes qui ne sont qu'ennuis, répétitions,
Le silence crissant sous un ciel sans étoiles
Née dans l'écume, lèvres salées, désir de peintre,
Brisons-le, coupons donc ; on ne sort pas du sens.
Mais c'est bien la seule ville portant son nom qui soit

Serrés dans votre peau, celle où l'on vous a clos.
Quand la Bourse demain prévoira avant-hier.
Aux doigts cyanosés des agapanthes, au chemin
Sachant qu'un seul maillon dit tout de l'esclavage.
Qu'on appelle acacias ; ce sont des robiniers.
Le tribun se leva et, la voix posée, dit :
C'est au montage qu'un autre sens alors paraît
Dans ce cliché amer que fit de lui Carjat
Je suis un cargo grec maintenu par sa rouille.
Des théâtres de rue qui ne jouent que pour moi
C'est Vénus accouchant sur une île flottante
Le soleil passe à l'ouest la porte de la Lune.

Et les forces de l'ordre ont dû intervenir.
Involontaire des nomenclatures commerciales
Dans la jungle des villes, petit chaperon gris,
Et pourtant ces images que voulez-vous donc qu'elles
Animal, végétal, qu'est-ce que le capital ?
Le taureau l'enleva et l'envoya en l'air.
Alexandrie, siècles de passe, passage des jours
Jamais la poésie ne se lave à grande eau.
Promenait sur le boulevard l'humour, chien sans laisse.
Dans ses grandes lignes et dans la nuit du chasseur.
Si se fait sourd aux sons qui ne suit que le sens.
C'est d'eux que vient la nuit et cet enfer moderne.

Buvez, mangez, car c'est la chair de mes enchères.
Le blanc qu'en ce temps là sur les cartes étendu
J'irai par les chemins comme un lancer de dés
Avec pour rempart l'adossement grège des maisons.
Closerie des Lilas où l'on fusilla Ney.
Papier blanc périmé où vous fûtes laissée,
Dans ce couloir lunaire où dans l'ombre jamais
Une ruine sans visiteurs dans un quartier perdu.
Z de l'éclair baisant, dieu des transformations
Sur l'océan des jours la barque retournée
Sur le pavé boiteux ton désir s'envola
Perdu dans le brouillard, le figuier à l'odeur.

Viens dit-elle en ouvrant son sarreau, les voilà !
Rassurer les marchés aux marches du palais.
À l'e muet à chaque instant se heurtant et
Dans le mitan du lit, un soir t'en souvient-il,
Nous l'avons tant aimée elle n'a jamais plié
Pas mis fin à ses jours car c'était nuit sur nuit
Un espace infini et banal à pleurer
Le cimetière polyglotte des fois délimitées
Meurt sous les crocs des chiens, l'ayant vue froide et nue.
Quand sur les murs, des mots apparus dans la nuit
Son nom promettait trop et la fleur l'a déçu.
L'usurier du non dit accrédite le blanc

Nous voguions en silence, la rivière est profonde
Des larmes l'attraction pour qui n'est que regard,
Perdition du silence où il meurt en apnée
C'est la faute aux Gaulois ces voyelles amuïes ?
Dans le tram brinqueballant qui remonte les siècles,
Cocu, boiteux, rouquin, forgeant des chaînes à l'homme
Aux enfants qui s'inquiètent des lendemains sans pluie
Et qu'écrire de tout cet ocre, café, brun, bistre, beige ?
Épigraphe d'un cartouche obsessionnel,
Un regard disparu un jour cadra ce lieu.
Dans leurs salons trop lourds ils rêvaient d'anarchie
Qu'aux abords de la Seine en des jardins réduits

Au libre poulailler qui fait donc l'omelette ?
Contre l'e muet à chaque instant se heurtant,
Nos cris sont garantis de toute éternité
Chez les gauchers la main couvre le mot passé
Un homme enterré au revers de sa médaille
Peu à peu du brouillard, comme une histoire rouillée
Assis sous les miroirs ceux qui disent savoir
Vide chaud entre les murs sans mémoire : l'été
Éblouissante et nue à l'ombre des forêts
Tirages aux noirs profonds pour ces instants donnés
Dans ces Balkans troublés que devint mon désir ?
Des mots nus sur les murs et sans décervelage.

Comme un boogie-woogie en vers et sur paroles
 Or à pertes et profit, nos pertes sont leur profit.
 De grands fragments coupés où certains mots surnagent
 Et des chiens dévorants des rêves au rebut
 How can you manage it with that bloody mute e?
 Oui mais du soir à l'aube un brin de ruines casse
 Mort en cellule de rupture métaphysique.
 Coulant fonte, acier, feu et leur vie en fusion
 Ils marchaient côte à côte en refaisant le monde
 Ville que les chats marquent de leur empreinte élastique
 Comme traduisant en hâte d'une langue à venir.
 Pour le roman lisez plutôt Tristan Tzara.

Si son regard en larmes ou la pluie sur les vitres
 Paris est tout petit, l'épaule a fui la main
 Sur le pavé luisant très loin des filles du feu
 Souvent ils jouent à treize, syllabe clandestine,
 Sous la verrière du vide ils n'ont rien à louer
 Le palmier se fait store sur la ville allongée.
 Qu'est-ce pour nous mon cœur, allez venez milord
 Frayer sa voie dans les voix des corps et des ondes
 Perdition du silence où il meurt en apnée.
 Rue Custine où l'été embaumait le tilleul,
 Le casque colonial sur leur crâne confus.
 Tic, rap, slam, échelle à vers de mirliton

Pont de Tolbiac où, donc, par un jour froid d'hiver,
 Si tu parles comme eux ils ont déjà gagné.
 Cauchemar du e qui vraiment ne disparaît
 Et que tout est fini, ce sont de très grands vents
 Des fleuves impassibles où sombrent les poètes,
 Et vous le savez bien, que c'est la plus fréquente ;
 Capital devenu fantôme électronique
 A la tête ce trou qu'on imagine déjà
 Y inscrire violemment le talus du chemin.
 Leur ponctuation verte insufflée dans le gris
 Façade replâtrées que l'amnésie salée,
 De quelle berge, en quel port, de quel insupportable

Et donc du salariat a disparu le sel
Arrivé à Harar sur un sein chaleureux
Il me reste l'espoir, tel qu'en lui-même enfin
Petit chauve barbu qui danse sur la neige
Lendemain devenu un grand karaoké
Le poids même du mot sans contexte suffit
Rouge à rentrer sous terre, abreuvoir de révoltes
Dans leur barques-cercueils, fosses communes et bleues,
Le lilas chaque année comme une douleur chronique
J'ai cru à ton amour, l'éternité le change.
Chanteuses tirant du puits de leur voix des larmes,
Là où son nom rimait il mit celui d'Hugo.

Constantin Kaïteris est né en 1948 à Paris. A étudié les lettres, la linguistique et quelques langues plus ou moins orientales. A enseigné le français et exercé des métiers liés à cet enseignement en France et à l'étranger (Éthiopie, Égypte, Grèce, Albanie). Derniers ouvrages : *Héroïnes*, (éd. des Vanneaux, 2012) ; *Trois jardins capitaux* (Les Arêtes, 2013) ; *Alic et Ulysse vont en bateau* (Lanskine, 2015) ; *Trois villes des commencements* (Les Arêtes, 2015) ; *Pile de proverbes 2 & 1* (Rougier V., 2016).

Yves Leclair

Aux portes du royaume

I

Vigne vierge toute rouge.
La première feuille morte
entrée dans la chambre.

Ce qui ne pèse pas,
continue
à le porter.

Tes seins de dame blanche
ont gardé la fraîcheur des pâquerettes
juste écloses.

Sur tes cuisses que le temps abîme,
tes poils follets transparents
brillent comme du pollen.

II

Petit déjeuner :
deux chardonnerets
jouent aussi avec ta feuille de vigne.

Jetant le thé
au pied des rosiers,
ton téton passe au travers.

Une crotte de chat
laissée juste au coin
de la porte d'entrée.

Tes chairs blanches
et douces comme l'arum
mettent aux anges les diables.

III

Quand tu te penches,
la fine bretelle de ton soutien-gorge
glisse sur ton épaule nue.

Le bleu turquoise de tes yeux mûrs
presque aussi incongru
que sur l'aile de la libellule.

La féerie de la forêt en automne
n'égale pas les taches de rousseur
qui saupoudraient ton visage de mère.

Mon espérance
rêve de courir
après ta jupe de temps trop courte.

IV

Tes pas
qui montent
dans l'escalier du souvenir –

tes seins drus de jeune femme
qu'épointe
la transparence du tissu,

laissant glisser
ta chemise de nuit
jusqu'à tes chevilles menues,

sur le lit, toute nue,
ta peau de lys, ta touffe rousse
et tes deux cerises toujours rouges.

Yves Leclair, né en Anjou en 1954. Poète (prix de poésie de l'Académie littéraire de Bretagne et des Pays de la Loire, prix Alain-Bosquet). Derniers ouvrages : *Orient intime* (Gallimard, 2010), *Le Journal d'Ithaque* (La Part commune, 2012), *Cours s'il pleut* (Gallimard, 2014), *Voie de disparition* (La Brèche, 2014). Il a édité les œuvres complètes de Tristan Corbière et de Pierre-Albert Jourdan, et traduit les *Chansons pour un amour lointain* de Jaufré Rudel (Fédérop, 2011).

Chen Xianfa

3 poèmes

traduit du chinois par Claude Tuduri et Junfeng Zhang

《夜间的一切》

我时常觉得自己枯竭了。正如此刻
— 家人围着桌子分食的菠萝 —
菠萝转眼就消失了。
而我们的嘴唇仍在半空中，吮吸着

母亲就坐在桌子那边。父亲死后她几近
失明
在夜里，点燃灰白的头撞着墙壁
我们从不同的世界伸出舌头。但我永不知
知道
菠萝在她牙齿上裂出什么样的味道

就像幼时的游戏中我们永不知她藏身何
处。
在柜子里找她
在钟摆上找她
在淅淅沥沥滴着雨的葵叶的背面找她
事实上，她藏在了一支旧钢笔中等着我们
前去拧开。没人知道，
连她自己也不知道

但夜间的一切尽可删除
包括白炽灯下这场对饮
我们像菠萝一样被切开，离去
像杯子一样深深地碰上
嗅着对方，又被走廊尽头什么东西撞着
墙壁的
“咚、咚、咚”的声音永恒地隔开

2012年9月

Tout ce qui est dans la nuit

Souvent une sensation d'épuisement de soi,
la mienne, tout comme ce moment
où la famille autour de la table
se nourrissait d'un partage d'ananas.
En un clin d'œil, ces fruits ont disparu
mais la succion de nos lèvres demeure en suspension
dans l'air.

Ma mère est assise de l'autre côté de la table, presque
aveugle après la mort
de mon père.
La nuit, sa face à la lumière cendreuse heurte le mur.

Langue, pour chacun de nous, jetée dehors,
exprimant sa venue d'un monde différent :
le goût de l'ananas craquant sur ses dents me demeure
à jamais inconnu.

Comme dans nos jeux d'enfance nous ne savions
jamais où elle se cachait,
on la cherchait dans les armoires
sur le pendule,
au verso des feuilles de tournesol, dans un froufrou de
pluie fine :
elle se cachait en fait dans la plume d'un stylo jusqu'à
ce que nous le dévissions,
mais personne ne le savait, pas même elle.

Mais on peut faire disparaître tout ce qui est dans la
nuit,
y compris les lampes à incandescence trinquant au lieu
commun.

Nous sommes
des ananas tranchés par incision,
des coupes aux odeurs fuyantes qui se quittent après un
heurt profond :
contre le mur, à l'extrémité du couloir, le « dong,
dong, dong »

《菠菜帖》

母亲从乡下捎来菠菜一捆
根上带着泥土
这泥土，被我视作礼物的一部分。
也是将要剔除的一部分：
---在乡村，泥土有
更多的用途
可用于自杀，也可用来堵住滚烫的喉咙

甚至可以用来猜谜。
南方丘陵常见的红壤，雨水
从中间剥离出砂粒
母亲仍喜欢在那上面劳作。
它又将长出什么？
我猜得中的终将消失。
我猜不到的，将统治这个乱糟糟的世界

是谁说过“事物之外、别无思想”？
一首诗的荒谬正在于
它变幻不定的容器
藏不住这一捆不能言说的菠菜。
它的青色几乎是
一种抵制----
母亲知道我对世界有着太久的怒气

我转身打电话对母亲说：
“太好吃了”。
“有一种刚出狱的涩味”。
我能看见她在晚餐中的
独饮
菠菜在小酒杯中又将成熟
而这个傍晚将依赖更深的泥土燃尽。
我对匮乏的渴求胜于被填饱的渴求

2012年1月

d'une percussion d'on ne sait quoi
toujours nous rapproche et toujours nous sépare.

Épinards

Ma mère de la campagne rapporta une botte d'épinards
avec de la terre jointe aux racines,
mais eu égard à ce que je lui dois,
cette motte de boue appartenait aussi au cadeau.

Sans doute ce qui demeure partiel
va-t-il être retranché ;
à la campagne,
on réserve à la boue
tant d'autres usages,
servir au suicide, boucher à jamais des gorges
brûlantes.

Elle peut même servir de devinette.
Le sol rougi des collines partout dans le sud
et la pluie qui l'affouille en fait ressortir le sable
sur lequel ma mère se plaît encore à travailler.
Là-dessus, que va-t-il croître jusqu'à éclosion ?
Ce que je peux deviner à la fin disparaîtra
et ce que je ne peux en deviner gouvernera
cette terre à chaos.

Qui donc a dit : « En dehors des objets matériels, pas
de pensée » ?
Le poème qui ne cache pas sa botte d'épinards
se rend risible, révélant la chose qui le contient
avec sa couleur verdâtre si proche du boycott de son
art.
Ma mère sait que, depuis trop longtemps gronde en
moi
pour le monde un étrange alliage
de colère et de rage.

Me retournant, je l'ai jointe ensuite au téléphone :
« Vraiment délicieux. »
« Et avec le goût âpre d'une toute proche sortie de
prison. »
Je peux la voir seule qui boit à l'heure du dîner,
avec les épinards mûrissant dans de petits verres à vin
tandis que la soirée entre plus avant
dans la dépendance de ce qui,
de cendre en cendre, s'éteint.

« Je » ou je : bien meilleure que ce qui rend repus,
la soif de ce qui manque.

《两种谬误》

Deux genres d'illusions

停电了。我在黑暗中摸索晚餐剩下的
半个桔子
我需要她的酸味，
唤醒埋在体内的另一口深井。
这笨拙的情形，类似
我曾亲手绘制的一幅画：
一个盲人在草丛扑蝶

盲人们坚信蝴蝶的存在，
而诗人宁可相信它是虚无的。
我无法在这样的分歧中
完成一幅画。
停电正如上帝的天赋已从我的身上撤走
枯干的桔子
在不知名的某处，正裂成两半

在黑暗的房间我们继续相爱，喘息，老
去。
另一个我们在草丛扑蝶。
盲人一会儿抓到
枯叶
一会儿抓到姑娘涣散的裙子。
这并非蝶舞翩翩的问题
而是酸味尽失的答案。
难道这也是全部的答案么？
假设我们真的占有一口深井像
一幅画的谬误
在那里高高挂着。
我知道在此刻，即便电灯亮起，房间美
如白昼
那失踪的半个桔子也永不再回来。

2011年6月

Une panne de courant et me voici dans l'obscurité
parmi les restes du souper à la recherche
d'un hémisphère de mandarine.
Sa saveur acide m'est nécessaire
pour réveiller du dedans
le puits profond d'une autre part de mon corps.
Cette situation triviale ressemble
à une peinture exécutée de mes propres mains :
un aveugle cherche à attraper un papillon
perceptible parmi les herbes à ses battements d'ailes.

Les aveugles sont convaincus de l'existence du
papillon
mais les poètes préfèrent l'envoyer au pilon.
Au cœur d'un tel dilemme
aucun tableau ne vient à finition,
la panne d'électricité résonnant en mon corps
comme l'interruption de toute inspiration :
une mandarine moisissant dans un lieu inconnu
se laisse en deux parts mettre à nu.

Dans la pièce obscure, nous continuons
à nous aimer, vieillir et respirer.
Un autre que nous poursuit les papillons.
L'aveugle attrape tantôt
des feuilles mortes
tantôt la jupe relâchée d'une jeune fille.
Ce n'est vraiment pas le problème du papillon,
– danse, danse vol vélocé et léger –,
si de sa question à notre réponse
il y a la perte amère de toute saveur.

En serait-il ainsi de toutes les réponses ?
Dans l'hypothèse qu'un puits
avère en nous la profondeur,
la peinture là-bas suspendue si altière
ne révélerait pas davantage
que la méprise de toute ostentation.

Je sais qu'à cet instant précis, même éclairée d'une
lampe,
la pièce est aussi purement belle qu'en plein jour :
que jamais ne revienne le fruit moitié manquant.

Chen Xianfa est né en 1967 dans l'Anhui (Chine). Il a reçu de nombreuses distinctions littéraires. Il enseigne la littérature à l'université de Pékin. Il a été traduit dans plusieurs langues européennes.

Proses

Pierre Ouellet

Les Marches-Naturelles

Toutes les forêts cachent un désert, qui refait surface dans les Grandes Clairières par la lumière qui les irradie. C'est dans la densité la plus grande, la plus compacte, l'ombre faite arbres, troncs, branches, frondaisons, qu'on peut faire le vide le plus aérien, le silence le plus arachnéen : on creuse dans la matière l'espèce de tranchée d'air qu'un seul rayon solaire, lunaire ou même stellaire laisse dans la terre en plein midi comme en pleine nuit, dans le milieu des choses les plus extrêmes qu'on puisse éprouver au cœur des bois, et cette tombe à ciel ouvert où l'on enfouit son ombre avec celle des essences de toutes sortes devient le sillon d'une éclaircie dont les dunes de lumière donnent le grand erg où l'on peut faire le point avant d'aller plus loin... même quand tout est fini.

La forêt ? L'enfance des mondes... ceux, bien réels, qui ont surgi de terre depuis les temps les plus anciens mais ceux, aussi, qu'on imagine dans les rêves les plus extravagants que l'homme ne cessera de faire jusqu'à la fin des temps. Tout commence dans les bosquets où la vie naît puis renaît de pousses en repousses mais se crée de toutes pièces également dans l'esprit de ceux qui les traversent, en vrai comme en pensée, ne pouvant se les figurer que foisonnants de vies secrètes, mythiques et féeriques, magiques et fantastiques, qui les transmutent en bois sacrés, en Brocéliande où l'on s'attend à chaque détour à rencontrer le Miroir aux Fées ou le Val sans retour, le Saut du Loup ou Trompe-Souris, l'Hôtié de Viviane ou le Tombeau de Merlin, le lieu-dit Folle-Pensée sinon le Hêtre de Ponthus, qui sont des « mondes » à part entière, cachés dans les taillis les plus épais, qu'un vent léger ou un souffle à peine nous découvre entre les branches, vie seconde que la vie première des bêtes et des plantes nous suggère par son mystère, rien n'étant plus intrigant que les arcanes de la nature quand elles se manifestent dans le cri de la chouette ou le hurlement des louves, l'arôme de l'hellébore ou la couleur du chèvrefeuille.

Je rentre dans mon enfance dès que je pénètre le moindre bois, qui est du temps bien plus que de l'espace, de la profondeur autant que de l'étendue : je passe entre les heures, les ans, les lustres quand je me glisse entre les troncs, les branches, les feuilles et remonte mon âge comme cette pente par-delà le vallon qui me mène jusqu'à la colline d'où je peux voir ma vie entière telle qu'elle ne s'est toujours pas déroulée, serpentant entre les obstacles, évitant ici et là les cahots et les fossés, les racines et les rochers, sautant par-dessus ou les contournant, fonçant dedans et s'y heurtant de plein fouet quand rien ne l'avertit des dangers qui la guettent, des risques qu'elle court, des pièges où elle se jette. C'est de là que j'écris, rêve et me souvient, espère et désoublie : depuis ce promontoire que j'imagine dans les forêts de mon enfance comme une sorte de puits inversé, dressé dans l'air plutôt que creusé sous terre, d'où tout aura commencé en un vaste regard circulaire sur les quatre points cardinaux réunis vers lesquels ma vie pouvait s'élancer, envisageant tous les possibles avant de faire le choix d'une seule réalité, à laquelle la suite des choses la condamnera à perpétuité.

Je remonte chaque jour sur ce plateau pour avoir vue non seulement sur la fine travée que ma vie vécue aura laissée dans l'épaisseur de la ramée mais aussi et surtout sur les

possibles tracés que ma vie rêvée aurait pu creuser dans l'hermétique canopée où je ne peux qu'imaginer les larges trouées qu'elle aurait faites, dans lesquelles je vois la Grande Clairière à laquelle toute mon enfance s'est raccrochée... sans que celle-ci ne la retienne de tomber dans l'espèce de vide sans fond en quoi elle s'est commuée, devenue fondrière, borbier, ornière plutôt que puits de lumière, infranchissable margouillis plutôt qu'embellie.

Je ne retourne pas *dans* la forêt : je *la* retourne, en fait, comme je ferais de mon jardin pour que mon passé repousse avec autant de force qu'au printemps de mon âge... Elle *me* retourne, plutôt, me fait la peau pour mieux la refaire mais en dure : qu'elle ne se plisse comme fait la terre que je foule en m'y enfonçant, laissant des traces, des cernes, des rides, des cicatrices, qui s'impriment en moi à chaque pas que j'y fais, creusant un si profond sillon dans la mémoire commune que nous avons du temps qui passe que c'est une fosse, bientôt, où déposer le corps et l'âme qu'on traîne avec leur poids d'ombre, de fatigue, de désespoir... Je ne pars dans les bois qu'en un cortège plus ou moins funèbre dans lequel je suis mes pensées, mes désirs les plus fous, mes rêves les plus insensés que le passé aura assassinés... et je vais de mon pas lourd les enterrer dans une clairière où ils continueront d'éclairer par le dessous ce qu'il me reste à vivre au-delà de cette vie que je n'aurai pas tant accomplie qu'achevée, exécutée.

J'aime m'enterrer dans un sous-bois : c'est ma planque, ma planche de salut, comme enfant je m'enfouissais dans un buisson dès que ma mère m'appelait, interprétant ses cris comme une alarme qui annonce quelque naufrage ou bombardement... dont je me protégeais en me fondant dans la nature, qui me tenait lieu d'abri de fortune, de radeau de la Méduse, d'Arche de Noé, de crèche de Noël, de quoi encore... petit tombeau devenu berceau qui flotte sur les eaux ou sous les feux, dans lequel je me trouvais *à part*... dans l'aparté, favorable au soliloque, l'entretien avec soi seul comme avec Dieu, Rien, le Vide, dans l'appartement secret que la terre cache derrière les murs de branches et de feuilles que la forêt oppose aux regards et aux cris les plus perçants, aux flots et aux flammes les plus néfastes, parce que c'est la chambre du rêve où l'on ne dort jamais, ne fait pas semblant de mourir, mais vit les yeux fermés dans un monde où il ne pleut ni bombe ni la moindre goutte mais une lumière qui se liquéfie dès qu'elle entre dans l'atmosphère du songe et vous inonde de son aura, vous oint de ses onguents les plus sacrés, vous recouvre de son nimbe protecteur dans lequel vous vous sentez immunisés, intouchables, inatteignables : vous êtes dans la Grande Clairière, dans le premier cercle du ciel bien plus que des enfers, dans la couronne extérieure du grand air libre, au cœur du diadème serti de diamants qui marque l'entrée d'un Royaume où règne la Sainte Paix, rien d'autre.

J'ai toujours vécu dans la clandestinité. C'est le destin de mon clan. J'appartiens au clan de la destinée, qui est de vivre caché, dans le plus grand secret, comme notre sort est celé, crypté, sacré... Tout temple est une cachette, toute cache un sanctuaire : la remise des secrets, la châsse des reliques, l'écrin des scapulaires. Une cache d'armes, oui, l'autre de l'âme : le maquis de l'esprit, la brousse du souffle, la lande ou la brande où se préparent les grandes insurrections, la fagne ou la frange où les bandes armées qu'on forme avec ses fantômes, dans ses rêves les plus fantasques, soutiennent une guérilla sans fin contre le monde civilisé, sur lequel les plus sauvages gagnent, assouvissant l'énorme désir de vengeance qui les fait rêver.

C'est dans cette forêt que furent préparés les pires « mauvais coups » de ma vie, qui

sont sans doute les meilleurs... Tous les coups sont bons dans la guerre secrète qu'on mène contre soi-même, contre la peur et la fatigue, contre le froid ou la chaleur, où l'on confond tout, à l'instar du faux et du vrai, du bon et du mauvais, dans les futaies confuses où l'on se perd, les pins et les sapins pris l'un pour l'autre, les hêtres et les chênes également, tout un chacun devenu l'arbre du Bien et du Mal planté au cœur du tout premier Jardin. Je ne me souviens pas seulement de mes propres coups, patiemment médités dans le creux d'une grotte ou au bord d'un ruisseau, mais de ceux de tous mes héros : les Zapata et les Geronimo, les Ho Chi Minh, les Guevara, les Président Mao... qui ne « présidait » encore qu'au Destin de rêve de la Révolution. J'étais Peau rouge, j'étais Garde rouge, j'étais rougeoiement d'un grand feu de joie dans le fond des bois, où j'allumais de petits brasiers qui deviendraient grands, qui enflammeraient la terre entière et les esprits qui la hantent. Je portais en moi cette arme : pas un briquet, pas même une allumette, mais la parole dont on brûle, le désir dont on flambe à la moindre pensée et dont l'étincelle d'un mot ou l'escarbille d'une phrase témoigne dans un étincellement, un poudroïement qui se répand par delà la limite des grands boisés où il a pris naissance, des petites clairières où il a couvé.

Je remonte dans le bois en pensée et retombe dans mon enfance... comme si j'y étais, ne l'avais jamais quittée. On ne sort pas plus de l'enfance qu'on ne sort du bois où on l'a vécue au second degré, l'a fantasmée, s'y est brûlé comme à ses rêves les plus ardents, qui échauffent et enflamment avec les mots les plus fumants : cette poudre aux yeux, cette poutre dans l'œil qui nous aveugle jusque dans nos « visions » les plus nettes et les plus pures, qui se transforment d'un coup de baguette en vraies chimères, en faux mirages, en buée de buées... vanité des vanités, vérité des vérités.

J'y reviens comme au plus beau mensonge auquel j'ai cru et fait croire de toutes mes forces, non pour l'avouer ou le dénoncer, mais pour en assumer la charge dans la Parole qui en a été porteuse et l'a engendré, la grande Fiction dans laquelle ma vie est entrée dès lors qu'elle a franchi le seuil de la forêt, l'immense Poème qui est entré dans mes poumons avec l'air de la Grand Clairière qu'un tel trompe-l'œil a incarnée dans mon esprit, avec la même puissance d'illusion que les bois nous font croire qu'ils n'ont pas de fond, pas de sens, pas de fin : un mur dans lequel on entre comme dans la matière du Temps, qui est de l'air encore, presque du chant, mais pétrifié, fossilisé, momifié, bien que « vivant » comme l'est l'humanité, sa pierre au cœur qui pousse dans la chair vive et l'endurcit, la statufie.

L'habitat des Marches-Naturelles correspond au lit et au littoral calcaire de la rivière Montmorency et s'étend jusqu'à la ligne naturelle des hautes eaux du Saint-Laurent dans le centre-sud du Québec.

Pierre Ouellet est né à Québec en 1950. Poète, romancier, essayiste. Titulaire de la chaire de recherche en esthétique et poétique à l'Université de Montréal. Directeur de la revue *Les écrits*. A publié une quarantaine de livres. Nombreux prix dont prix du Gouverneur général du Canada « Essai », prix du Festival international de poésie de Trois-Rivières, prix du roman de l'Académie des lettres du Québec, Prix Athanase-David 2015. Derniers ouvrages : *Ruées*, poésie (Noroît, 2014), *Dans le temps*, roman (éditions Druide, Montréal, 2016), *Talisman*, poésie (Noroît, 2016). Trois livres publiés en France dont : *L'omis* (Champ Vallon, 1989) et *L'un l'autre* (Tarabuste, 1999).

Catherine Soullard

Des bringues d'un autre monde

« Té, regarde, Esther, la ferme de Septane qui déboule, Vera, son mari et les deux enfants... »

Esther ne pipe pas, elle est là comme elle en a pris l'habitude depuis un an et demi, deux ou trois après-midi par semaine, ça lui plaît d'observer les doigts de Marcello aller et venir sur les tiges d'osier, c'est sa séance de yoga, de méditation, de présence au monde, elle est là, le regarde, écoute ses élucubrations, Marcello n'arrête pas, raconte des histoires, il en a plein la tête, des trucs qui lui sont arrivés ou qui lui arrivent, ça fuse, ses coups de gueule, ses détestations, ses partis pris, elle réagit à peine, laisse aller le fleuve, c'est la Durance avant d'être contrainte, c'est un torrent qui l'emporte, la berce, elle s'en fout, il peut dire n'importe quoi, parler des esprits, des petits êtres de la forêt, des forces transfixiantes, elle lâche, oublie, abandonne toute rationalité, ici règnent les plantes et les bêtes, les saintes, les sorcières, et les fées, les druides, ici la magie est blanche, jamais noire, ici on gueule, on aime, on pardonne, ici on vit, c'est précisément ce qu'apprend Esther.

« Eh bonjour mes petits, comment vous allez ? vous êtes tranquilles ? vous êtes bien ? et ta maman, Vera, toujours au four et au moulin ? Cette ferme, c'était un sanctuaire, on s'y ressourçait, c'était notre quartier général, qu'est-ce qu'on n'a pas fait là-bas, c'était sanglant, on ne le referait pas, ça non ! la ferme est à un croisement, juste après le village, quartier Saint Jean, et pour la Saint Jean, forcément, on faisait les feux, on buvait comme des trous ! y'avait une atmosphère de folie ! du monde de partout ! quand on est à Viens, qu'on regarde du côté de Vachères, on la voit, cette ferme avec ses bâtiments rectangulaires, ses deux tours templières et les champs autour comme de petites mosaïques ! nous, on partira un jour dans la grande vallée qui va de Reillanne à Dauphin, ou sur le plateau de Valensole, au-delà de Roumoules, vers Montagnac ! mon pays c'est la steppe, on aura un châtaignier, l'arbre à pain qui a nourri des millions de piémontais, on prendra un cabanon, et s'il y avait un ermitage ou une petite chapelle abandonnée, ça m'arrangerait ! et on sera bien ! je n'en peux plus de cette chaleur, ça me contrarie, je suis du pays de l'alpe, moi ! j'ai besoin de fraîcheur et d'ombre ! petit, j'avais tout le temps la paillette sur la tête, obligé, les vieux nous protégeaient du soleil, c'était infernal ! mais on les aimait, ces vieux ! qu'est-ce qu'on n'a pas fait avec eux ? ces pique-nique ! on partageait tout ! la plupart du temps on était plein comme des barriques, on chantait des chansons paillardes, on jouait du galoubet et du tambourin ! quand on partait ça allait, le problème c'était pour revenir ! fin août, passée la Saint Julien, le grand père de Vera disait qu'il pouvait mourir ! dans les années quatre-vingt dix on avait créé une amicale, une grosse association bien vivante pour remettre à l'honneur les pèlerinages qui avaient disparu et les fêtes traditionnelles comme celle des vendanges, on allait cueillir le raisin de partout, Rose faisait cuire trente à quarante lapins sous la tonnelle, on cuisinait la polenta pour trois cents personnes, maintenant avec leurs normes tu pourrais plus ! cette Rose, c'était notre mascotte ! qu'est-ce qu'elle nous a fait rire ! une fois, voyant que sa patronne avait une belle pommade, elle s'en

était pastissé tout le visage, elle ne savait pas lire, c'était de la crème dépilatoire, elle était drôle ! elle n'avait peur de rien ni de personne ! à un repas officiel, elle a dit au maire de Cannes, Vous savez, monsieur le maire, si je meurs, avec tous les hommes qui me sont passés dessus, il n'y aura pas assez de place à l'église pour les femmes ! c'était la Sainte Marie-Madeleine de Septane, elle n'avait pas de limites mais la pauvre, elle avait subi des attouchements de son père, elle avait même eu des enfants avec lui, et un jour, en buvant le café, on parlait de tout ça, je lui dis Rose, je voudrais te demander une chose, je me suis permis parce que je m'en occupais, de Rose, je veillais sur elle, j'étais président de cette grosse association pour le retour au sacré et quand il venait des journalistes, je les lui envoyais toujours pour lui redonner de la considération, et donc je lui dis Je voudrais te demander une chose, je suis sûre que tu n'as jamais eu de plaisir, tu sais ce qu'elle m'a répondu, Non tu as raison, c'était compulsif, quatre à cinq fois dans la journée, des fois, tu te rends compte, ah c'était un phénomène, notre Rose ! je me demande ce qu'elle est devenue, tu la vois encore dans Septane, Vera ? pas possible ! avec le maréchal ferrant ? eh bé, il a dû déployer des arguments de poids ! Bien sûr que vous pouvez y aller, faites comme chez vous, moi je reste là avec Esther, mais vous allez étouffer de chaleur, l'atelier des non-violents, c'est une vraie chaudière en ce moment ! Clarius et ma belle-fille font des petits objets en bois, des cuillères, des crayons, des hérissons en cade ; je les rudoie, mes non-violents, j'essaie de les canaliser, qu'ils fassent des objets comme ils font, en ce moment, dans l'esprit de la ferme, l'art des bergers, mais je leur donne beaucoup d'amour aussi ! quand je leur ai construit cet atelier, lui, Clarius, il a plongé dedans ! tout est venu d'un livre qu'Angèle m'avait offert, un livre sur un allumé comme nous qui avait un atelier de ce genre ! j'ai dit à Clarius Prends le livre, y'a des modèles, il faut que tu fasses des cuillères, tout le monde t'achètera des cuillères, le reste, c'est plus aléatoire, et il s'est mis à la cuillère ! j'ai un copain qui fait des fortunes sur les marchés avec les hérissons en terre, alors je leur ai dit Faites des hérissons, du coup ils font des hérissons ! du moment qu'ils font, Clarius taille et Blanche ponce, ça va ! je ne veux pas qu'ils soient glandeurs, parce que moi, je turbine, je n'arrête pas ! il y a de belles choses, vous verrez, et après, vous revenez me voir, au frais !

Tu vois, Esther, les paniers, là, par terre ? c'est la famille de Vera qui les fabriquait avec des canisses, pour envoyer les fleurs à Paris ; quand ils ont construit le chemin de fer, que Nice a été raccordé à la France, Alphonse Karr qui était renommé pour son jardin, a eu l'idée d'expédier des roses à Paris, c'est venu de là, l'envoi des fleurs à la capitale ! imagine-toi qu'un jour, il vient un type d'Ollioules qui me dit Nous sur la côte, on était tous du même village de Toscane, Alors ça, je lui réponds, ça m'étonnerait ! mais il insistait tant que je téléphone à Henriette, la grand'tante de Vera, pour lui demander d'où elle était, et c'était vrai ! trois villages ont exporté tous les vanniers qui faisaient les paniers en canne, j'ai demandé à Donati, à tous mes copains, ils venaient tous de ce village de Toscane ! pour en revenir à Septane, c'était vraiment une ferme comme il y a encore quatre-vingts ans, avec des personnalités fortes ! quand Vera s'est mariée, elle a décidé de faire son appartement dans la ferme et de garder une petite étable avec trois, quatre vaches pour son père, et le maquignon est venu charger le reste, tu sais ce qu'il a fait, son père ? il s'est mis sur la botte de paille et il a pleuré, il est devenu fou ! Vera lui a dit Mais Papa, on t'a gardé des vaches ! Non, non, vous m'avez levé mes bêtes ! parce que lui, de tout petit, il avait vécu au milieu des vaches ! et il a perdu la raison, il avait vingt-cinq bêtes, il les a vues partir, ça lui a tapé à la ciboule ! et son oncle, le frère de son père, qui buvait comme un trou ! un soir de la Saint Jean, il était saoul mais sa femme ne voulait pas que ce soit dit, alors elle répétait Vous voyez, c'est l'émotion,

c'est l'émotion et après, il n'est pas bien ! une autre fois, en sortant d'un gueuleton dans un restaurant qui était au-dessus de Septane, il ne marchait plus droit alors sa femme disait C'est l'altitude, dès qu'il monte à plus de quatre-vingts mètres, il n'est pas bien ! du Pagnol ! ah on en a vu ! mais je n'ai aucune nostalgie, on ne pourrait plus reproduire ça ! on avait vingt-cinq, trente ans ! on a connu les derniers vieux du village, on en a profité, on les emmenait avec nous, on bringuait, on buvait, on faisait de tout et ces vieux, de temps en temps, y'en avait un qui canait mais la famille ne nous en voulait pas ! au contraire ! on en avait toute une tripotée qu'on aimait ! le jour de l'enterrement de Pierrot, sa fille nous a donné à chacun un billet de cinq cents francs en nous disant Allez boire le champagne, j'ai été tellement heureuse que vous vous en soyez occupés comme ça, je vous remercie jamais assez ! ce vieux, il était resté au moins quatre ans avec nous, il avait beaucoup d'argent mais nous, on n'en a jamais profité, on payait autant que lui ! un matin, au bar, il nous dit On boit un coup, on se fait amener à l'aéroport, on monte à Paris voir le french cancan, on revient et le soir, on sera là, au bar, à Septane, pour l'apéritif, et ça c'est moi qui vous le paye ! c'était son rêve ! y'avait aussi une vieille gentille qui n'avait pas un sou et qui sentait la pisse, je lui portais des salades, elle se cassait un œuf dessus, elle se régala, elle était heureuse comme tout, elle vivait avec son frère ; chez eux, c'était marron, tout marron... et Joseph, je t'ai jamais parlé de Joseph ? au-dessous de Saint Jean, y'avait un vallon, il vivait là, le vieux Joseph, il avait quatre-vingts ans et il picolait, des fois on allait chez lui, il était saoul comme une bourrique, alors il me demandait de rentrer ses chèvres, Eh ouais, je vais te les chercher, tes chèvres ! et après on déconnaît ensemble, il disait n'importe quoi, J'ai loupé ma vocation, au lieu d'être un con de paysan, j'aurais dû être tueur dans les abattoirs ou alors CRS, je le prenais au mot en riant Ah sûr Joseph, ça, c'est des beaux métiers ! on faisait des bringues, maintenant tout ça s'est édulcoré, y'a plus de tempéraments pareils, c'étaient des bringues d'un autre monde ! ces vieux, je les faisais parler, ils me racontaient leur vie, je les ai absorbés, je les ai pompés complètement, je leur ai aspiré la moelle... allez, mon Esther, viens, je vais faire un peu des paniers, que je gagne mon assiette de soupe, tout de même, on va avoir chaud, voui, on verra, c'est celui qui a peur qui meurt comme disait le hussard ! allons-y, on se mettra dans le couloir de brise, contre le mur de la ferme, y'aura de l'air, on sera bien, hein, qu'est-ce qu'on risque, et comme ça, on guettera Vera ... ça t'amuse de curer les petits trous de mon établi, hein ? tu ne peux pas rester sans rien faire, tu es rigolote, tu devais avoir du gaz, petite, hé ! Esther et cet acrobate de vannier, ça a été une belle rencontre ! moi, tu sais, je fais collection d'êtres humains ! j'en ai connu des originaux dans ma vie, y'a trente-cinq ans, à Septane, ça a été avec des vieux biffins, j'étais avec un copain, ils nous invitent à boire un coup, on y va, on picole, on commence à tourner dans le bidonville, y'avait des cabanons et des poupées de partout, c'était irréel, on se serait cru dans un film de Fellini, tous les trois mètres, y'avait un robinet parce qu'ils avaient installé l'eau quinze jours avant et à chaque fois, ils se mettaient à hurler Ca coule, ça coule ! et nous, on tournait, on virait, autour des poupées, des jouets, et d'un coup, on arrive au centre du labyrinthe, dans le saint des saints ! aux murs, par terre, y'avait ces tapis qu'on voit dans les foires avec des cerfs qui brament et tout ce qu'ils avaient trouvé dans les poubelles de plus magnifique, des vieux verres, de la vaisselle, et une grande poupée trônant sur le canapé, ça a été un moment ! ça coule, ça coule, et moi je fais les anses, les anses, les anses... »

Marcello chantonne sur l'air de *J'me balance*, Esther l'accompagne.

« Allez Marcello, surpasse-toi, j'en ai marre, je suis fondu, on en a pour encore un mois de cette chaleur ! on risque d'aller jusqu'à mi septembre comme ça à moins qu'il pleuve

un peu le huit, pour la nativité, on passe un carcan ! c'est une année maudite ! deux mois sans pluie, tu te rends compte, c'est des mois empestés, on est au bout du rouleau ! à Bargemon, il n'y a plus d'eau, la source d'Ancelle ne coule plus, celle de Leo non plus ! tu vois comme il est le ciel en ce moment, minable, gris, blanc, pisseux, encore vingt-neuf jours et il sera bleu ! les chasseurs d'Afrique voleront au-dessus de la ferme par quinze ou vingt, c'est un moment de magie, et puis y'aura les topins, les petits topinambours, c'est une variété qui s'est bien développée chez nous, qui se mettront à fleurir et les prémices des asters, et pour peu qu'on ait eu une petite pluie le cinq août, c'est bon ! les parfums arrivent et l'automne commence, vingt-neuf jours encore et tu verras, le dix août, l'été se prend un grand coup dans la gueule, les nuits sont plus longues, on respire... et pendant ce temps qu'est-ce qu'il fait le vannier ? des paniers, t'imagines ! quarante-cinq ans que je fais des paniers ! c'est mon père qui m'a appris et j'avais horreur de ça ! je voulais être paysan, maraîcher, si j'avais pu brûler son atelier, j'avais la détestation et puis finalement comme je l'aimais pas, ce travail, je l'ai fait avec beaucoup de liberté, sans académisme et j'ai appris beaucoup de choses ! l'osier est une expression simple de la nature ! le reste, on s'en fout, ce n'est qu'une question d'ego, mon père était aliéné à son métier, mais le métier c'est pas une fin en soi, c'est un accompagnement de la vie, c'est tout ! si j'avais du fric, j'en ferais un peu moins ! je suis un contemplatif, moi, j'aurais dû être moine mais je suis tellement anarchiste que je n'aurais été bien que sur le mont Athos chez les cénobites, seul dans mon petit jardin ! de toute façon on peut vivre sa solitude et sa religiosité partout ! moi je mets de l'humanité dans ma religiosité alors que souvent les religieux mettent de la religion dans leur humanité, ça, c'est le paradoxe, ils sont tellement pris dans un phénomène qui les oblige sexuellement et sensuellement à se contenir que ça leur tape sur la tête alors que nous, y'a rien qui nous est interdit, on peut tout faire, c'est merveilleux, cette extrême liberté des ermites qui vivent dans le monde ! tout nous réussit et je tresse, je tresse, eh oui c'est tout un truc, les anses, tu n'avais jamais vu ? comme ça un jour tu pourras témoigner ! c'est là que réside la force, dans cette ligature ! eh non c'est pas magnifique, c'est à peu près, mes doigts vont seuls, *tututut, tututut*, voilà le moineau d'hier sur son petit balcon, *tututut*, il est content, moi je suis le vannier de l'absurde, je suis dans mes doigts, on est bien, on n'a besoin de rien, je regarde le chemin qui s'en va vers la barrière ouverte, rien de plus, il est beau avec cette chicane, je l'ai gardée pour qu'on ne nous voie pas de l'entrée, il y a cent mètres de la ferme à la barrière et comme ça, avec le feuillage du chêne on ne nous voit pas, mais moi je vois venir...

Alors mes petits, ça s'est bien passé ? vous avez vu l'atelier de bois, la poterie, le magasin, vous avez fait le tour ? vous repartez ? merci d'être venus, rentrez bien, soyez sages ! » Marcello tape le tour du panier pour tasser l'osier avec un vieux marteau dont il a raccourci le manche pour l'avoir mieux à sa main, il tape, tape, s'arrête, lève le nez et ajoute : « Mais pas trop ! »

Catherine Soullard est critique de cinéma, écrivain, a été productrice à France-Culture (Les Nuits magnétiques, Les Chemins de la connaissance) et collaboratrice au Monde de l'éducation, à Études, à la Revue des deux mondes. A collaboré à divers ouvrages collectifs, dont récemment : *Dictionnaire Freud* (Laffont, 2015), *Roger Judrin cour et jardin* (Librairie du Labyrinthe, 2017) et *Le paradis français d'Éric Rohmer* (PG de Roux, 2017). Derniers romans : *Mal dedans* (PG de Roux, 2011), *Vous avez Jupiter dans la poche* (PG de Roux, 2015). *Suzanne, 1947* paraîtra en oct. 2017 (PG de Roux).

Joël Vernet

Cahiers du lent chemin

Tu parles du fond de la grotte, de très loin tu parles du fond de la cage, de la cellule et peu qui passent, t'entendent, prêtent l'oreille, mais qu'importe puisque l'essentiel est de parler, fût-ce à voix basse, de mener cette parole vers la lumière, vers le dehors de la grotte, devant les yeux éberlués du Lecteur.

Si nous les regardons fixement ou tout au moins avec attention, les objets vivent. Ainsi les vieilles casseroles noircies au cul, mes compagnes depuis tant d'années. Et le vieux couteau dont j'use pour la cuisine et les champignons. Ainsi les hommes se sont toujours entourés d'objets qui leur causent parfois bien des inquiétudes.

Être vivant à cet instant est un pur miracle. Si chacun avait conscience de cela, d'être vivant sur la terre, il refuserait à jamais toute barbarie, enverrait le mal, la guerre, dans les cordes.

Après une longue marche, boire à la fontaine comme une bête.

En Syrie, la main étrangère agite le tison. Les sacs en plastique noir souvent jetés dans les espaces intermédiaires, les terrains vagues, portés par les vents comme tous les autres débris, en particulier tout autour des sites archéologiques, les sacs en plastique donc, sont-ils eux aussi tachés de sang, à l'image de ce pays détruit, et les chiens errants, et les chats, et tous ces enfants facilement rieurs dans les ruelles d'Alep, où sont-ils ?

La mort est seulement l'horizon. Avant, il y a le vaste paysage de la vie. Et après : le silence absolu du néant (?)

Être vivant sur terre ressort d'un miracle. Mais ce miracle n'a rien de divin.

La fourmi audacieuse qui escalade le crayon, verse sur le flanc, repart de plus belle, arrive au sommet, redescend et ainsi de suite... Travail de Sisyphe.

Lorsque j'ai senti qu'ils étaient tous contre moi, j'ai su que j'étais sur le bon chemin. Le silence fit de toi un grand bavard.

Loin des villes, entre les odeurs d'encens, de cierge et de purin, j'ai lu l'épopée universelle dans le moindre brin d'herbe, dans toute chute du soleil au soir tombant.

L'été dernier, dans la vaste salle de la gare d'Odessa, la jeune femme, dos contre une colonne, photographiant discrètement ; ses yeux d'un bleu intense, lorsque je suis passé devant elle, absorbant l'ombre de mes chaussures car une lumière forte tombait de la verrière. La salle immense baignait d'une joie irradiante, composée de ce bleu et de cette ombre.

Il y a eu l'espérance divine, et l'expérience politique. La première a fait faillite ; la seconde est passablement ébranlée, même si l'on ne peut s'extraire complètement de l'Histoire commune. Jette toutes tes forces dans l'expérience quotidienne, celle qui t'annonce que chaque matin est un miracle, qu'il est bon parfois de vivre dans l'art de la conversation avec ton voisin, d'ouvrir grand ta porte à quelques visages fraternels, car un jour la mort jettera son linceul sur la terre nue, te demandant : « *Qu'as-tu fait, qu'as-tu été pour que la vie soit un peu plus douce à chacun ?* »

Tu es l'homme des chemins perdus, des périphéries, mais tu n'es pas l'homme des hauts sommets, en raison du vertige.

Écrire pour que la conversation des hommes ne soit pas totalement perdue.

Nos mères nous ont donné tant de jours à vivre. Alors que je vais sur le chemin, je pense à la mienne, enfouie dans le fauteuil d'une chambre silencieuse de la maison de long repos.

Il nous faut entendre la mort pour comprendre que toute vie est précieuse.

« *Le dépaysement est un mode fondamental de l'être-au monde.* » Belle formule de Heidegger qu'on aurait aimé qu'il s'appliquât à lui-même plutôt que d'approuver les crimes du III^e Reich qui haïssait le monde, qui mit fin à la vie de deux de ses meilleurs enfants : Hans et Sophie Scholl, exécutés par les nazis en 1943, car ils contestaient le régime hitlérien soutenu par Heidegger et tant d'autres.

Un visage sur un mot, un lieu. Duino. Ici où Rilke composa ses élégies, face à l'Adriatique. Et lorsque tu traversas auparavant la plaine du Pô, tu vis que l'époque consumériste avait en partie anéanti quelque chose (des formes, des paysages) qui s'apparentait à de la beauté. Le temps où Rilke écrivit son œuvre a sombré. L'urbain a envahi le paysage littéraire, l'urbain de pacotille. Tout reprendre à partir de cette pacotille-là, sans nostalgie aucune, mais ne jamais admettre que la beauté a définitivement disparu.

Puis en Slovénie, plus tard, contempler les treilles archaïques en forme de voûte au seuil des maisons de plain-pied. La douceur de cette Slovénie-là avec, en terre, la pierre et au-dessus, comme légères, les nobles vignes de *l'autre temps*. Les célébrer là aussi sans nostalgie, mais voir la composition du paysage non comme une déchirure, mais comme la tentative inébranlable de la douceur.

Belles elles sont à voir dans le jardin, les fleurs qui ont reçu hier au soir, « à la fraîche », la bénédiction heureuse du jardinier. Ce matin, fièrement, elles sont toutes redressées, prêtes à affronter la canicule. Elles paraissent converser entre elles, voire même me regarder et sourire en silence. Parfaitement à leur place dans ce jardin, leur aise est un bonheur. Un jour, tes yeux ne verront plus ce dont l'homme, parfois, a pris soin, qui était dans le monde sans tapage. Les jardiniers seraient-ils les prophètes contemporains ?

« *Que vivent longtemps encore herbes folles et lieux sauvages !* » (Hopkins)

Nous avons abandonné la raison où l'homme était tout, pour une pseudo-raison où l'homme n'est plus rien.

Les granges à foin en Slovénie, emblèmes debout des Temps anciens. Et pour toi, le signe d'enfance : les murets en granit, les poteaux de granit clôturant les pâturages et les joncs, dans la tourbe ; ajouter à cela, jonquilles, narcisses et douceur des soirs tombants.

Un avion glisse à vive allure sur la vitre de la porte du jardin (ou seulement son reflet ?) et le premier soleil vient lécher la table.

Le silence parfois te perce les tympans.

Autrefois, dans la « buanderie » d'un appartement du centre-ville où tu habitas longtemps, trop longtemps, inconnu dans l'immeuble, et presque tout à fait invisible dans la ville où durant tant d'années seulement quelques rencontres furent déterminantes, tu avais punaisé l'image découpée d'un journal, représentant un moulin en planches construit au bord de l'eau, avec, sur la rive, l'enfant-pêcheur. À tes yeux, cette image diffusait plus qu'un sentiment de quiétude, elle inventait le lieu de la paix, le lieu où tu pourrais vivre enfin. Et voilà, quelques années plus tard, dans un village isolé de Slovénie, tu découvris pareil moulin, tout en bois et toujours en activité, te dévisageant un brin moqueur, de ses deux ou trois cents ans d'âge, te révélant les vieilles poulies tournant au-dessus du fleuve. Même s'il n'était pas dans ce paysage, tu n'eus aucun mal à faire jaillir l'image de l'enfant qui se posa là, au bord des eaux tumultueuses ; et par la fenêtre de la façade sud, tu pus voir briller une ampoule, entendis la voix d'un homme, mais personne ne sortit dans la cour, qui n'était que la clairière dans ce bois loin de tout où travaillait le *Jadis*, sans se préoccuper des péripéties de notre époque.

Dans le sous-bois, l'humus recouvrait de très vieilles planches qu'escaladaient des escargots, gros comme le poing. J'admirais leur lenteur et leur obstination. Transparaît chez l'escargot, une force bouleversante, une sorte d'entêtement qui ferait reculer un mur.

Le rouge-gorge, la mésange, dans le jardin, par leur soudaine venue, signent la dernière phrase.

Dans la nuit, descente à la cave par l'escalier de pierre, où une panière de linge attend de rejoindre le tambour. Il pleut. De fortes gouttes tombent de la vigne vierge sur mes épaules nues, mes avant-bras, et toute cette fraîcheur que je ne peux esquiver me donne comme un sentiment de résurrection : je butais sur une phrase depuis des heures et ma pensée semblait de marbre. Je n'étais plus qu'une pierre au-dessus d'un feuillet blanc.

La vie, seul, je ne l'ai pas voulue, mais je la vis, je la subis à moitié, j'essaie de la métamorphoser en un état joyeux même si, seul devant ma soupe, je ne comprends pas toujours les liens du destin qui m'ont conduit ici, dans ce village où je mène une vie d'ermite. Ont-ils agi autrement, mes contemporains ? Ont-ils bâti un royaume où ils ne sont jamais seuls ?

« *La poésie est une âme inaugurant une forme.* » (Pierre-Jean Jouve)

La merveilleuse vallée de la Vipava, à l'ouest de la Slovénie, dolène du Karst qui dévale vers Trieste, Duino, la mer et retient l'Autriche, en somme, les seuils du Nord de l'Europe. Les vignes ensoleillées et les treilles où l'on trouve de l'ombre. La douceur irradiante de ces paysages, même si plus au Nord est âpre le paysage. Comment ne pas se souvenir de ces vers de Kosovel, mort à l'âge de vingt-deux ans à Tomaj, village niché dans ce petit cœur de l'Europe que l'Histoire a si souvent maltraité :

Seul / par le village. / Dans la nuit / hurlent les espaliers /— le bora [le vent] escalade / les murs, cogne / à la vitre : « Qui ? » / La fenêtre éclaire / la nuit. / Et au bout du village / le pin gémit, / tressaille / quand il me reconnaît.

Kosovel, à peine traduit dans notre langue, visionnaire mort à 22 ans, en 1926.

Sous une treille, à Pliskovica, j'écris avec le figuier qui me regarde et sur les murs des fermes, les lézardes du temps affirment cette innocence que nous avons perdue à force de vitesse, d'âpreté au gain. La treille, le figuier m'annoncent que l'histoire ne peut barrer complètement l'horizon. Alors, lorsque je quitte l'auberge, je m'en vais marcher à travers les vignes et m'accompagne un peu, sans coquetterie, la jeune voix de Kosovel, qui se noya dans les brumes de Lubljana.

Je prends tout mon temps, mais je n'ai pas une minute à perdre.

J'entends la joie bondir dans mon cœur, comme une loutre qui plongerait dans l'eau. Ce n'est pas une petite chose. Les bons sentiments enferment, le cynisme tue.

Très loin des autres, je n'ai jamais été aussi proche de tous.

Comment le feu s'élève en toi ? Par la mélancolie ou par le silence ?

Le golfe de Trieste, vasque qui recueille les joies, les effrois, les bonheurs de l'ensemble de l'Europe.

Tes livres de chevet : *Voix* d'Antonio Porchia, l'œuvre entière d'A. Rimbaud. Les poèmes plus simples que la vie, d'Umberto Saba.

Le voyage des yeux : lorsque je regarde ma mère, si faible, recroquevillée, abattue, sans force, son mince corps vulnérable dans la grande chambre lumineuse, ses yeux m'entraînent dans le voyage qui fut celui de toute sa vie.

Dans une époque où, comme jamais, l'on réduit l'homme à une marchandise, un simple rebut, voire un déchet, il importe que la langue, la poésie, se lèvent, résistent, attaquent, pour dire enfin que l'Humain est notre bien le plus précieux. Que si nous broyons, si nous détruisons ce cœur de toute vie, nous serons rendus à la barbarie, et qu'aucune vie ne mérite de vivre si son unique objectif est celui de détruire.

L'abeille blonde sur la vitre sale. Elle avance si lentement, semble être à la peine, à l'agonie (?)

Nous avons longtemps roulé à travers des montagnes magnifiques, sur d'étroites routes aussi minces que des lacets, montant, descendant, surgissant, disparaissant, puis lorsque

nous arrivâmes à Kumrovec, la bourgade était quasi déserte, avec pourtant de très larges parkings susceptibles d'accueillir des foules. C'est ici que naquit Tito, « Le génial Yougoslave », mais aucun de ses portraits ne s'affiche dans l'écomusée qu'est devenu son village natal.

Je me souviens du panier en plastique étroit que je portais en bandoulière, et dans lequel ma mère glissait mon goûter – époque de l'école maternelle à S., dans un bâtiment aujourd'hui devenu un appartement, panier que j'accrochais à une patère, me hissant sur la pointe des pieds pour le recouvrir ensuite d'un manteau, d'un bonnet, ainsi que de mes petites moufles dans lesquelles je mettais un temps infini à glisser mes « menottes ». La neige, le vent dans la ruelle aux jours forts de l'hiver, étaient comme une gifle et nous courions jusqu'à la maison, mère nous tirant tous ensemble, comme un renne aurait tiré son traîneau. Au village, il nous a manqué la mer ou un autre horizon. Et nous nous sommes refermés sur nous-mêmes, flétrissant, séchant, perdant toute vigueur qu'animaient seules les vagues, la joie de l'étranger. Vivre en forteresse est une utopie stupide.

Une lampe, le soir, à l'angle d'une table, c'est une petite flamme pour le cœur. Tant de silence brûle dans cette solitude où je suis, loin, très loin du monde.

Le temps de l'enfance, s'il est l'une des fondations de mes livres, n'en est pas moins un pays lointain qui semble n'avoir jamais existé. Où sont les silhouettes fugitives de naguère, autrefois côtoyées, aimées, haïes ? Où sont les paysages, les maisons, les rues, les ruelles, la couleur de telle chambre, tel arbre dans une cour, telle ornière sur un chemin ? Le temps a fait son œuvre : ne me reste que l'infime souvenir que *cela a peut-être été*. La jeunesse, les enfants n'ont pas le moindre soupçon de ces traces anciennes qu'ils découvrent parfois sur des photographies et leur exclamation n'est que la surprise de considérer qu'il y a eu *un autrefois* que le présent recouvre, mais que l'avenir taira. Heureusement, tous, nous vivons dans le Présent, dans ce sentiment d'une vie éternelle que la maladie, la mort, viennent un jour déchirer, anéantir. Nous vivons sur des ruines qui prennent la forme de cathédrales, de palais, d'architectures indestructibles, mais vieillir c'est savoir que ce Présent est rongé de l'intérieur, que toute vie n'est qu'une immense termitière où rôdent la mort et la vie, d'un même élan.

Plus de champignons dans les bois, sous les branchages sombres. Nous voici à la *porte de l'hiver*.

Souvent, tu es allé entendre le martèlement des marteaux dans le souk des ferronniers, à Alep. Aujourd'hui, ville détruite, brûlée, saccagée par la barbarie religieuse.

Jour des morts. Pluie d'automne. Grisaille. Fumée des villages dans le ciel.

Le réparateur des vélos et mobylettes de notre enfance est mort sur la route voilà deux ou trois jours, à 92 ans, dormant sur un magot, dit-on au village et tous veulent partir à la chasse au trésor. Je me souviens du frère handicapé qu'il installait, l'été, au soleil, à l'entrée de l'atelier, de son visage toujours penché sur un moteur, sur une roue, de ses mains tachées de graisse, d'huile. Avec ses doigts, je l'imaginai écrire sur la vitrine les slogans dont son commerce avait besoin ; « *La Peugeot 102 vous offre la liberté.* » Nos parents nous achetèrent donc des Peugeot 102, que nous faisons pétarader comme des bolides. A.B., son prénom et nom. Et la boutique est fermée depuis près de vingt ans. Je

nous revois tous, au soleil, devant la boutique close, désormais.

La fontaine du village semblable à toutes les fontaines d'ici, creusées dans le granit, d'un seul bloc, avec, en bout, la faible entaille par laquelle l'eau s'écoule. Les bêtes ne viennent plus y boire (il n'y a plus de troupeaux), mais j'y entends encore son murmure apaisant.

Neige, tourmente. Le moineau se réfugie sous les dernières feuilles de la vigne vierge. Le merle frôle la vitre de son bec, me salue de tout son jaune, et repart à bride abattue dans les tourbillons du ciel.

Plus tard, dans la journée, deux visites : celle du chat qui, par ses miaulements, me fait ouvrir la porte, lui tendre l'écuelle. Puis le très vif rouge-gorge, les deux pattes en avant, qui s'engouffre dans la vigne vierge.

La nouvelle, la mauvaise nouvelle que l'on attend et qui nous glace. Le vent fou des nuits dernières. Le froid.

Ne pas se payer de mots.

La nuit d'un visage derrière la fenêtre qui s'entrouvre, puis se referme aussitôt sur le passage de la voiture. Puis, au milieu de la route, frôlant le goudron de ses grandes ailes, le rapace, presque un animal domestique à cet instant-là.

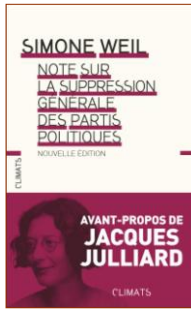
Ciel rouge-noir, somptueux. Ciel d'hiver.

Face à la fenêtre, l'oiseau pivote sur un poteau et lorsqu'il me voit derrière la vitre, en train de l'observer, il marque sa surprise, puis s'envole aussitôt : « Bel oiseau de l'avenir, n'aie aucune crainte. »

La vie est plus vaste que les mots qui la chantent.

Joël Vernet est né en 1954 au Puy-en-Velay. Vit en retrait dans un petit village au-dessus de la vallée du Rhône. Nombreux voyages aux quatre coins du monde dès les années 70, en particulier en Afrique et au Mali et en Syrie (il vit deux ans à Alep). Écrivain et poète. A publié une quarantaine d'ouvrages dont récemment : *Cœur sauvage* (L'Escampette, 2015), *L'Adieu est un signe* (Fata Morgana, 2015), *La vie tremblante*, (Le Paresseux, 2015), *Lettre ouverte à un marcheur déraisonnable* (Le Réalgar, 2016). Il travaille par ailleurs avec des photographes et des peintres (Bernard Plossu, Jean-Gilles Badaire).

Essais



Christian Doumet

Les partis politiques ne pensent pas

(À propos de la *Note sur la suppression générale des partis politiques*, avant-propos de Jacques Julliard, suivi de « Mettre au ban les partis politiques » par André Breton, et de « Simone Weil » par Alain. Climats, 2017)

Il est des livres qui semblent être venus de loin tout exprès pour nous parler de notre présent le plus immédiat. Des pages comme attentionnées à notre actualité, soucieuses de notre situation. Écrites sans doute par quelqu'un qui pensait, très au-delà de son propre présent, à ce possible réalisé dont nous sommes les témoins. À moins – hypothèse non moins plausible, nullement exclusive de la précédente, d'ailleurs – que le présent, ou ce que nous nommons ainsi, soit traversé par des constantes qu'il n'en finit pas de reconduire. La petite *Note sur la suppression générale des partis politiques* de Simone Weil, récemment rééditée aux éditions Climats, est en tout cas de ces livres qui nous parlent de près.

Il ne semble pas qu'on connaisse exactement la date de sa rédaction, mais on imagine sans peine (et quelques allusions du texte vont dans ce sens) que la réflexion de la philosophe s'inspire à la fois du triple spectacle qu'offrent en Allemagne l'hégémonie du parti nazi, en U.R.S.S., celle du parti communiste, et en France, les déchirements politiques de la Troisième République agonisante. La *Note* fut publiée pour la première fois dans le numéro 26 de la revue *La Table ronde*, au mois de février 1950, soit sept ans après la mort de son auteur. Deux mois plus tard, André Breton, dans *Combat*, saluait « ces vingt pages, en tout point admirables d'intelligence et de noblesse. »

Leur valeur tient en effet au point de vue surplombant qu'adopte Simone Weil. Même si elle illustre son propos en puisant dans l'histoire de l'immédiat avant-guerre, l'étendue qu'elle donne à la notion de « parti » engage la pensée hors de la politique, sur le terrain de notre rapport à la vérité. Cette notion prend corps, dit-elle en substance, au moment où un individu s'en remet à un groupe quelconque du soin de penser à sa place le vrai, le juste et le bien public. Pour l'individu en question, cet abandon comporte un appréciable bénéfice : il n'est, en effet, « rien de plus confortable que ne pas penser. »

Pour comprendre cette cristallisation de parole, d'autorité et de durée en « parti », il faut remonter à la Terreur, et précisément à l'évolution du club des Jacobins. D'abord société de réflexion, mais devenu très vite un lieu majeur d'influence doté de réseaux dans tout le pays, le club jouera un rôle décisif dans les purges et les éliminations qui culminent le 9 thermidor. « Ainsi sur le continent d'Europe, écrit Simone Weil, le totalitarisme est le péché originel des partis. » Le ton est donné. Les partis politiques sont un héritage direct de la Terreur dont ils tiennent leurs trois utilités principales : fabriquer des passions collectives, exercer une pression sur la pensée de leurs membres, assurer, enfin, leur propre croissance.

Ainsi définis, ils apparaissent très éloignés de toute vocation au bien. De moyens d'action collective, ils deviennent à eux-mêmes leur propre fin. Suivant une logique implacable, Simone Weil montre en effet comment l'adhésion à une cause commune se double du désir de voir cette cause gagner en ampleur et étendre son influence. La croissance du parti se confond alors avec la valeur de la cause : « *il s'ensuit inévitablement une pression collective sur les pensées des hommes.* » Tel est le glissement fatal à partir duquel l'auteur détaille les raffinements d'une telle pression, exercée, le plus souvent, à l'insu des intéressés.

Comment un homme en vient-il à *penser en tant que monarchiste, ou en tant que socialiste, communiste, national-socialiste...* ? Comment épouse-t-on cette pensée induite, aux contours flous mais aux injonctions fortes, aux idées frustes mais aux slogans péremptifs ? De quels ressorts joue cette métamorphose d'une conscience individuelle en une parole aliénée ? Simone Weil a là-dessus des pages où se ressent l'influence d'Alain : elle y déploie une sorte de phénoménologie amusée du tribun de réunion électorale. Nul besoin, dit-elle, de prendre des avis, d'écouter des conseils ou de consulter les oracles du comité central. Il suffit, pour l'orateur, de se consulter lui-même ; de faire affleurer un certain état mental qu'ont provoqué en lui tant de réunions de cellule et de meetings politiques. C'est cette condition atmosphérique, cette teneur affective et ce rythme oratoire qui lui reviennent et qui, en lieu et place de toute réflexion propre, font naître la parole du *en tant que*.

De tels mécanismes ne sont pas nouveaux dans l'histoire : l'oppression spirituelle et mentale menée par l'Église catholique dans sa lutte contre l'hérésie fournit le modèle achevé de ce que les partis politiques reproduiront, avec la même puissance, dans l'ordre laïque : bien des sermons ne sont, après tout, que des manières de réchauffer le langage là où il procure une vibration spéciale de la voix, des images faciles et quelques idées vagues.

Rompre avec ces mécanismes, c'est d'abord reconnaître, comme le fait ici l'analyste, que les partis ne pensent pas, et qu'il est donc de la plus haute importance de renoncer aux habits d'emprunt qu'ils nous proposent : le souci du bien public ne peut s'en trouver qu'accru. C'est retrouver en soi l'exigence de la vérité qui ne s'accommode d'aucune approximation. C'est surtout refuser la démission de la raison sur laquelle, pourtant, reposait tout l'édifice du *Contrat social*.

Quel génie éditorial bien attentionné, malicieux et clairvoyant a choisi de nous rappeler cet avertissement quelques semaines avant l'élection présidentielle de 2017 ?

Christian Doumet est né en 1953. Agrégé, professeur de littérature française à Paris-Sorbonne, membre de l'Institut universitaire de France. Il a publié des récits, des livres de poèmes, des essais sur la poésie et la musique. Parmi ses derniers ouvrages : *La Donation du monde*, poèmes (Obsidiane, 2014), *L'attention aux choses écrites*, essai (éd. Cécile Defaut, 2014), *Notre condition atmosphérique*, récit (Fata Morgana, 2014), *Penser avec Fukushima*, essai (Cécile Defaut, 2016), *Paris et autres déambulations* (Fata Morgana, 2017).

Paul Louis Rossi

De la Frontière : Poésie ou Prose

La Prose ou la Poésie : vaste question qui continue de tourmenter les exégètes et les écrivains. Avec cette interrogation de base : faut-il, dans l'écriture, la lecture ou l'analyse, conserver cette distinction. Je vais tenter de justifier pourquoi je suis hostile à cet amalgame, comme au *tout poétique et sentimental*, en évitant rigoureusement la fumeuse théorie du genre. Car je suis persuadé qu'il existe une séparation coupante dans les concepts : l'écriture et la langue, entre ces deux entités que nous avons nommées. Dans ma réflexion, je me suis curieusement souvenu de Victor Hugo. L'incroyable géant des lettres, celui des *Misérables*, des *Rayons et des Ombres*, des *Contemplations* et de *La Légende des Siècles*.

Le Géant a manifestement épousé tous les styles répertoriés dans la poésie, le roman, et la prose épique. Dans les grandes épopées, comment distinguer, sans utiliser la notion de mauvais genre, la poésie du récit, de la chronique ou du roman romanesque, par exemple. J'allais ajouter : comment nommer sans vergogne la célèbre description de la Retraite de Russie que nous apprenions en classe :

Il neigeait. L'âpre hiver fondait en avalanche.
Après la plaine blanche une autre plaine blanche...

Si ma mémoire est exacte, je me souviens que mes compagnons reprenaient sottement durant l'hiver : *Il neigeait, il neigeait toujours...* C'est tout ce qu'ils avaient retenu. Voilà pourquoi, à mon sens, nous devrions cerner les propositions à partir d'une autre méthode.



Curieusement, en vérifiant la date des publications, j'ai rencontré par hasard, dans ma bibliothèque, l'image du Hōryū-ji, temple du VII^e siècle, avec Marie Etienne, que nous avons visité en l'An 2000, au Japon et la ville de Nara, près de Kyoto. Le temple est nommé Le Yumedono : *Pavillon des rêves*. Je pense à cette anecdote car je suis un lecteur de la Grande Sei Shōnagon : Dame de Cours, vers le XI^e de nos siècles. Comment peut-elle, au sujet de sa rubrique Poésies, énumérer seulement cette liste de plantes probablement fleurissantes : *la Capitale. La bardane d'eau. Le poulain. La grêle. Le bambou nain. La violette à feuilles rondes. Le lycopode*, ainsi de suite...

Le pire, en recopiant ces vocables, est que j'oublie qu'il s'agit d'une traduction. Est-il possible de contourner la distinction entre la prose et la poésie. J'avais autrefois donné la solution, en déclarant : Parce que Sei Shōnagon trace des idéogrammes, c'est à dire un dessin, une figuration abstraite qui paraît dans le langage prononcé comme une

image. Voici la solution que j'avais tirée de cet épisode : La Poésie occidentale est une conception abstraite du langage, et non une variante sentimentale. J'aimerais pouvoir ajouter : *Elle ne veut rien dire de ce qu'on attend d'elle.*



Nous sommes assez loin de notre histoire. Il faudrait aborder l'antagonisme apparent de la Peinture et du langage, et ensuite celui de la peinture abstraite et de la peinture figurative. Pour moi la solution est simple, la poésie est une tentative d'abstraction du langage afin d'en contourner la communication immédiate. Je n'ose parler d'une sacralisation de la langue. Cependant je pense à la Bible et surtout à *L'Apocalypse* de Jean. J'ai une Sainte Bible Protestante de 1881. Version tardive tirée de la langue allemande. La version française est terrible :

Alors un ange puissant prit une pierre comme une grande meule et la jeta dans la mer, en disant : ainsi sera précipité avec violence Babylone...

C'est pourquoi, afin de calmer le langage, je citerai le cher François René de Chateaubriand. Il a écrit avant de s'exiler en Angleterre et aux Amériques quelques méchants poèmes en vers, mis en musique depuis longtemps :

Combien j'ai douce souvenance
du joli lieu de ma naissance !
Ma Sœur, qu'ils étaient beaux les jours
de France !...

Mais il n'est pas bon et il le comprend. Il va s'évertuer d'écrire en une prose où il brille très vite. Faut-il le dire, je suis stupéfié par la prose de François René. Cependant lorsque l'on dépouille la graphie du texte, dans les meilleurs fragments, on obtient une construction, une observation du rythme, une mise en place des images, tout à fait adéquate à l'ambition et l'espace de ce qui peut être considéré comme une forme de la poésie.



Je puis donner en exemple sa recherche des vestiges dans les ruines antiques de Rome :

Je vais aller m'asseoir tous les jours au milieu de ces débris. À quel siècle, à quels hommes appartenaient-ils ? Nous remuons peut-être la poussière la plus illustre sans le savoir...

Il ajoute dans ces Mémoires d'Outre Tombe :

Et puis, quand je serai parti avec mes douze paysans demi-nus, tout retombera dans l'oubli et le silence.

Je voulais afin de terminer citer Paul Claudel, qui prétendait être incapable d'écrire en vers. Il se trouve dans le port d'Hang Tchéou au Japon *et reprenant dans la poussière un pinceau oublié*, il rédige ceci :

d'un cœur ferme, sans respirer, je tracerai en quelques traits un grand idéogramme fait de deux radicaux entremêlés, pour que, tout l'intérieur anéanti, il reste quelque chose comme ce vide irrégulier que détermine un coup de poing dans un carreau.

Dans une conférence à propos de La Littérature Japonaise, Claudel ajoute pour rendre hommage à Sei Shōnagon cette citation tirée des *Choses désolantes* :

Des corbeaux qui s'assemblent et croassent en s'entrecroisant dans leur vol.

Tandis que vous frottez sur la pierre de l'écritoire le bâton d'encre chinoise, vous rencontrez un cheveu. Ou encore, dans ce bâton d'encre, il se trouve un petit caillou qui se met à grincer, *gishi-gishi !*

Paul Louis Rossi est né en 1933 à Nantes. Père italien et Mère bretonne. Poète (dont *Faiences*, Flammarion, 1995, prix Mallarmé), critique d'art (livres sur Fra Angelico, Albrecht Altdorfer, François Dilasser, etc.), romancier et auteur de récits. Ouvrages récents : *La Porteuse d'eau de Laguna*, récit (Le temps qu'il fait, 2011) ; *Berlin - Voyage en automne*, récit (Tarabuste, 2015). Film sur Turner : *Voyage sur la Loire*. Son œuvre a fait l'objet de la thèse : [Une poétique du temps et de la mémoire](#), de Céline Malnoë (Université de François Rabelais de Tours, 2012) et du film *Le Temps et la Mémoire*, de Dominique Rabourdin (Métropolis, 2009).

Aux dépens de la Compagnie



Maylis de Kerangal



Réparer les vivants

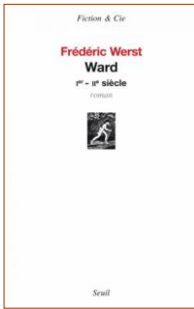
(Verticales, 2014)

Marianne ne dort pas, on s'en doute, ni somnifère ni rien, la douleur la défonce, elle a sombré dans un état second, c'est là qu'elle peut tenir. À vingt-trois heures cinquante, on la voit qui se redresse en sursaut dans le canapé du salon – se peut-il qu'elle ait capté l'instant où le sang a cessé de s'écouler dans l'aorte ? Se peut-il qu'elle ait eu l'intuition de ce moment ? Malgré les kilomètres qui s'étirent dans l'estuaire, entre l'appartement et l'hôpital, une proximité impalpable qui donne à la nuit une profondeur mentale fantastique, vaguement effrayante, comme si des linéaments magnétiques blindaient dans une faille spatio-temporelle, et la connectaient à cet espace interdit où se trouve son enfant, tramant une zone de veille.

Nuit polaire, il semble que le ciel opaque se dissolve, la couche de nuages se déchirant, laineuse, la Grande Ourse apparaît. Le cœur de Simon migre maintenant, il est en fuite sur les orbites, sur les rails, sur les routes, déplacé dans ce caisson dont la paroi plastique, légèrement grumeleuse, brille dans les faisceaux de lumière électrique, convoyé avec une attention inouïe, comme on convoyait autrefois les cœurs des princes, comme on convoyait leurs entrailles et leur squelette, la dépouille divisée pour être répartie, inhumée en basilique, en cathédrale, en abbaye, afin de garantir un droit à son lignage, des prières à son salut, un avenir à sa mémoire – on percevait le bruit des sabots depuis le creux des chemins, sur la terre battue des villages et le pavé des cités, leur frappe lente et souveraine, puis on distinguait les flammes des torches qui créaient des ombres liquides dans les feuillages, sur les façades des maisons, sur les visages hallucinés, on se massait sur le pas des portes, serviette autour du cou, on se découvrait et l'on se signait en silence pour regarder passer ce cortège extraordinaire, le carrosse noir tiré par six chevaux en grand deuil, caparaçonnés de draps et de surplis précieux, l'escorte des douze cavaliers portant flambeaux, les longs manteaux noirs et les crêpes pendants, et parfois encore des pages et des valets à pied brandissant des cierges de cire blanche, parfois aussi des compagnies de gardes, et le chevalier en larmes qui conduisait le tout accompagnait le cœur en son tombeau, progressant vers le fond des cryptes, vers la chapelle d'un monastère élu ou celle d'un château natal, vers une niche creusée dans les marbres noirs et parée de colonnes torsées, une châsse surmontée d'une couronne radiante, médaillée d'écussons et d'armoiries précieuses, les devises latines déployées sur des bannières de pierre, et souvent on tentait un aperçu par la fente des rideaux à l'intérieur de la voiture, sur la banquette où se tenait l'officier de la transaction, celui qui allait remettre le cœur en main propre à ceux qui en auraient désormais la charge et prieraient pour lui, le plus souvent un confesseur, un ami, un frère, mais l'obscurité ne permettait jamais de voir cet homme, ni le reliquaire posé sur un couffin de taffetas noir, et encore moins le cœur à l'intérieur, le *membrum principalissimum*, le roi du corps, puisque placé au centre de la poitrine comme le souverain en son royaume, comme le soleil dans le cosmos, ce cœur niché dans une gaze brochée d'or, ce cœur que l'on pleurerait.

Le cœur de Simon migrait dans un autre endroit du pays, ses reins, son foie et ses poumons gagnaient d'autres provinces, ils filaient vers d'autres corps. Que subsistera-t-il, dans cet éclatement, de l'unité de son fils ? Comment raccorder sa mémoire singulière à ce corps diffracté ? Qu'en sera-t-il de sa présence, de son reflet sur Terre, de son fantôme ? Ces questions tournoient autour d'elle comme des cerceaux bouillants puis le visage de Simon se forme devant ses yeux, intact et unique. Il est irréductible, c'est lui. Elle ressent un calme profond. La nuit brûle au-dehors comme un désert de gypse.

(© Verticales / [Gallimard](#). Tous les droits d'auteur de ce texte sont réservés. Sauf autorisation, toute utilisation de ceux-ci autre que la consultation individuelle et privée est interdite).



Frédéric Werst

Ward I^{er} - II^e siècle

(Le Seuil, 2011)

Soit un peuple imaginaire. Ils s'appelleraient les Wards. Ils parleraient une langue nommée le wardwesân. En des temps anciens, ils auraient habité le continent du nord. Mais après la chute de leur première capitale, ils se seraient peu à peu installés sur le continent du sud. (...) Alors aurait commencé la période « classique » de leur histoire et de leur littérature. (4^e de couv.).

Ces Versets de Margôn sont généralement considérés comme le plus ancien texte religieux conservé dans l'ancienne littérature des Wards. Il s'agit probablement d'une litanie qui devait être récitée par les prêtres dans le sanctuaire de Margôn à Abwazarô. Cette cité est en effet regardée comme le lieu où ces versets auraient été mis par écrit. Le texte est particulièrement précieux pour la connaissance que nous pouvons avoir du wardesân archaïque.

Le dieu Margôn, dont le culte était particulièrement actif dans l'ouest du Boran, correspond à celui que *La Généalogie des Dieux* nomme « Merzân » dans le dialecte de Qemael. Dans la mythologie des Wards, c'est donc un dieu primordial qui s'identifie aux premiers temps de l'univers, et qui se retire par la suite en un lieu secret, abandonnant à sa descendance l'exercice du pouvoir cosmique. Plus tard, identifié à Morgran, le père de Parathôn, ce dieu a pu passer de l'ancienne mythologie dans la nouvelle religion.

Ar Margôn angaron

« Les Versets de Margôn » (vers 90 av. Zaragabal)

1. aōn nagaon margōn magha eb kyn ek kythēs

1. Margôn est dans l'ordre céleste le premier dieu, le seul dieu.

2. nys weretha xys wersa eb mimon ek jawem xhe awaen

2. De tout son être il n'est que lumière et feu éternel.

3. xam ak aōn athyra khem eb zahin xe mimon nyth

3. Il est celui qui ressemble au soleil vivant, dans le silence de la lumière.

4. awem menza wyban ek wyban ak thum mere thum ryth ega pawetha qawem

4. Et il brillait, il brillait, sans commencement et sans fin, semblable à un matin de joie.

5. awem ereza waltum pawetha xys jenezaxhan yumōn margetha teweron exem aōn bero xamaron yeraxhan jepha xem byran ek warithan

5. Et il conçut pour sa joie l'idée qu'elle se changeât en compagnie. Et à cette compagnie, il donna le nom de paix, afin de la connaître et de l'aimer.

6. ar xamaron eb werazda xys wuwaxhan ak aōn maen mimon ethe kythēs mimon ebōr

6. La Paix, sa compagne, apparut alors comme un nuage de lumière devant la lumière première,

xam wenarxhan kyr kiwon aōn wyxam nys mimon jethwa nytha eb mazda ek jardazda werebian

7. awem aōn wurza ar xamaron eb zamina ek mythum margōn myxon ak aōn weretewon ar zen ek kyma ek zethon erbum mere

8. thwa aōn teweron ar xamaron yumōn xawepha

9. awem kenum xawepha benethwan ar xamaron xhe wajha minon keon jepha aynum mimon ketheran ek margōn thas manzaron werewan

10. exem ken wajha minon ar xamaron perem aexum jawem benethwan ak aōn athyra ega kytēs mimon

11. awem merum erthawes garaen ek warinen perewian jepha xamōn eb peremazder ether nazmetha xys

12. ebōr aōn wenta margōn kynt netha awem enthum ak netha kyr want enthe netha maen

13. ak maen eb netha ewedum myxhan mythum margōn giwem aōn wyxam xam ar xamaron

14. margōn pemon eb kweron werebian kym xamaron arkemand giwem waltum xem waritha xys ek werazd ebōr na nant kyr werezhand kymun netha xys

15. thwa ereza margōn aren kanzen wona xem yemxhan awem jenezaxhan rawan ezum kanze

16. awem aōn bero waltum kanze tha xanama eb jepha aōn merezha ar xanama jana waltum zamina mythum ar xamaron

17. exem wuwaxhan er xanama ak janajha aōn parand waltum margōn awem bemarxhan aren xamaron wustan ek ketwaxhan zaren eb wema merum garaen ek warinen ek zahenta ak aōn athad zae

(...)

mais elle comprit qu'elle n'était pas elle-même la source de sa lumière, de sorte qu'elle en éprouva une ivresse de haine et de jalousie.

7. Et la Paix devint la guerre : elle se révolta contre Margôn, qui possédait l'intelligence, la beauté et la vie depuis le commencement.

8. C'est ainsi que la Paix se changea en nuit ténébreuse.

9. Et dans la nuit ténébreuse la Paix fabriqua un ciel d'obscurité : elle avait pour dessein de se cacher de la lumière, afin de renverser le firmament de Margôn.

10. Et dans ce ciel d'obscurité, la Paix fabriqua des étoiles de feu qui ressemblaient à la lumière première.

11. Et sur terre elle créa des continents et des mers afin que ces choses deviennent les adorateurs de sa puissance.

12. Mais en lui-même Margôn n'était que bonté, et en-dehors de cette bonté, il n'y avait rien que l'image de sa bonté.

13. Cependant l'image de sa bonté s'était révoltée contre Margôn, puisqu'elle avait pris la forme personnelle de la Paix.

14. La trahison de la Paix causa à Margôn une très grande tristesse, à cause de l'amour et de la compagnie qu'il prenait avec elle, mais dans sa bonté il ne pouvait chercher à se venger d'elle.

15. Aussi Margôn regarda-t-il le vide tout autour de lui, et il conçut l'idée de s'allier avec ce vide.

16. Et il donna au vide le nom de néant, afin que le Néant entrât à son service et qu'il devînt un soldat dans la guerre qui l'opposait à la Paix.

17. C'est ainsi que le Néant apparut et qu'il constitua l'armée de Margôn. Le Néant lança son attaque contre le royaume de la Paix, et il répandit les couleurs de la mort sur les continents, les mers et toutes les créatures qui y vivaient.

Carte Blanche

L'hôpital, etc.

Thomas Augais

Giacometti et le chirurgien

Les chemins qui sinuent de l'art pariétal à l'art chirurgical prennent à l'aventure figure d'os, au risque de la chute.

Gensoul aimait à faire l'opération qu'il avait imaginée. Un de ses amis [m'a décrit] la prestigieuse maîtrise de cet homme de trente ans qui se plaisait à aller droit son chemin, sans s'inquiéter de l'hémorragie, parce que quand l'os tombe, disait-il, [...] l'hémorragie s'arrête. On avait l'impression qu'il trouvait un véritable excitant à voir un corps défaillant, lié sur une chaise en face de lui, complètement livré à sa merci. Il ne cessait d'apostropher son opéré, de l'encourager dans une pluie de sang, en cherchant à réveiller une énergie en déroute. Quand vint l'anesthésie et qu'il se vit devant un homme inerte, étendu sans connaissance, sans résistance, qu'il n'avait plus à dominer de la voix et du geste, il opéra avec sa rapidité habituelle, mais silencieusement et sans entrain. Et quand ce fut fini, il déclara [...]: « *L'anesthésie va tuer la chirurgie, c'en est fini du tempérament chirurgical.* » (Leriche¹)

L'histoire du dialogue entre poésie et chirurgie depuis la découverte de l'asepsie reste à écrire. Elle risquerait un œil dans les « autochir » de la Première Guerre Mondiale, ces ambulances chirurgicales où opèrent un Georges Duhamel, un Robert Proust, un Henri Mondor qui vient de découvrir Mallarmé. C'est à l'invitation d'Henri Mondor que le lundi 17 octobre 1938, Paul Valéry s'avance dans l'Amphithéâtre de la Faculté de Médecine de Paris. Devant les chirurgiens rassemblés en congrès, le poète évoque le viol de l'organisme dont ils mettent au jour les « *palpitants trésors*² ». L'idée de « *pureté* », à laquelle Valéry affirme par ailleurs son attachement de poète, prend un « *sens nouveau*³ » depuis Pasteur. Le chirurgien, qui vit « *non seulement dans le sang, mais dans une relation permanente avec l'anxiété, la douleur, la mort*⁴ », devient pour Valéry l'« *officiant* » dont l'Asepsie est érigée en « *divinité jalouse*⁵ ».

Mais vous pensez bien que la personne qui sait de vous ce que tout le monde en sait, ne manque pas, quand elle songe à vous, de vous imaginer dans l'exercice de vos dramatiques fonctions, qui s'accomplissent aujourd'hui avec une solennité quasi religieuse, dans une sorte de luxe de métal poli et de linge candide, que baigne la lumière sans ombre émise par un soleil de cristal. Un ancien revenu des Enfers, qui vous verrait dans votre grave tâche, revêtus et masqués de blanc, une lampe merveilleuse fixée au front, entourés de lévites attentifs, agissant, comme d'après un rituel minutieux, sur un être plongé dans un sommeil magique, entr'ouvert sous vos mains gantées, croirait assister à je ne sais quel sacrifice, de ceux que l'on célébrait entre initiés, aux mystères des sectes antiques. Mais n'est-ce point le sacrifice du mal et de la mort que vous célébrez dans cette étrange

¹ R. Leriche, *La Philosophie de la chirurgie*, Paris, Flammarion, 1951, p. 158.

² P. Valéry, « Discours aux chirurgiens », *Variété V*, Paris, Gallimard, coll. « Folio/Essais », 2002, p. 590.

³ *Ibid.*, p. 581.

⁴ *Ibid.*, p. 582.

⁵ *Ibid.*, p. 581.

pompe, si savamment ordonnée⁶ ?

En cette même année 1938, renversé par une voiture place des Pyramides, Giacometti est à l'hôpital Bichat, émerveillé par le « *clinquant*⁷ » chariot de la pharmacie qui passe de chambre en chambre. *Le Chariot*, sculpture de 1950, figure de manière symbolique un mouvement que l'artiste cherche alors à incorporer à la sculpture. Son frère Diego lui rend une dernière visite à l'hôpital de Coire (Suisse) en 1966. Quelques heures avant sa mort, il dessine encore des yeux le visage de son frère penché vers lui. Au plus près des sombres bords, il avait dessiné Matisse près de verser l'obole, Braque sur son lit de mort, mais cherchait surtout dans le visage des vivants, par-delà le « *mur d'os*⁸ », accès au point de soi qui nous maintient en vie, à même le travail en sous-œuvre de la mort. Son cancer fut pour lui, selon Aragon, un motif de fierté : « *C'est une expérience qui n'est pas donnée à tout le monde*⁹ ». Giacometti n'aurait pu supporter que le modèle fût endormi, il avait besoin d'une présence active qui soufnt son regard. Aussi relançait-il constamment celui qui posait pour lui : « *Fais voir*¹⁰ ! »

Un cadavre. Ainsi se perçoit Michel Leiris dans les dessins de lui en gisant que réalise son ami Giacometti peu après sa tentative de suicide en 1957. « *Pour moi tu étais comme mort*¹¹ », rétorque Giacometti au vivant qui proteste et ne se résoudra jamais à publier « de son vivant » l'intégralité de ces gravures « posthumes¹² » réalisées pour l'illustration de *Vivantes cendres, innommées*. Ces gravures dans leur ensemble, il les offre pourtant à Picasso pour son anniversaire, alors même qu'il se sent honteux de cette tentative de suicide face à celui qui a fait le choix de « *toréer debout*¹³ », au plus près de la corne du réel. Peut-être est-il conscient, malgré tout, que dans cette série Giacometti scrute moins la mort que le retour de la vie.

Pour fuir son « *cœur divisé*¹⁴ », Michel Leiris absorbe, dans la nuit du mercredi 29 au jeudi 30 mai 1957, le stock de six grammes de phénorbital qu'il gardait comme la « *dernière carte*¹⁵ » qu'il aurait tenue en main. Transféré à l'Hôtel-Dieu puis à l'hôpital Claude-Bernard, il reprend conscience le dimanche soir et se met à écrire de nouveau son journal et les poèmes de *Vivantes cendres, innommées*, que Giacometti illustrera. Le net tracé du chirurgien a ouvert dans sa gorge, alors qu'il était dans le coma, l'espace d'une respiration. La trachéotomie le laisse un moment sans voix, en attente de la cicatrisation.

Tels ces anciens combattants qui ressassent leur guerre parce qu'ils n'ont connu

⁶ *Idem*.

⁷ A. Giacometti, « Lettre à Pierre Matisse », *Écrits*, Paris, Hermann, 2007, p. 100.

⁸ J. Dupin, *Textes pour une approche*, Tours, Farrago, 1999, p. 53.

⁹ L. Aragon, « Grandeur nature », *Écrits sur l'art moderne*, Paris, Flammarion, 1981, p. 223

¹⁰ J. Lord, *Un portrait par Giacometti* (1965), trad. fr. P. Leyris, Paris, Gallimard, 1991, p. 17.

¹¹ Témoignage de Jean Hugues. Voir V. Wiesinger, « Giacometti, Leiris, Iliazd : "Qu'on vous regarde / ou qu'on vous pense / vous vivez, / vous existez" », *Giacometti, Leiris, Iliazd. Portraits gravés*, catalogue de l'exposition organisée par la Fondation Alberto et Annette Giacometti et le musée des Beaux-Arts de Caen du 17 mai au 31 août 2008 au musée des Beaux-Arts de Caen, Lyon, Fage éditions, 2008, p. 8-9.

¹² Lettre de M. Leiris à C. Juliet, 25 mai 1961, citée par A. Armel, *Michel Leiris*, Paris, Fayard, 1997, p. 578.

¹³ M. Leiris, « Fausse vaillance », *Vivantes cendres, innommées*, dans *Haut Mal* suivi de *Autres lanciers* [1969], Paris, Gallimard/Poésie, 2005, p. 224.

¹⁴ « Imbriquée », *Vivantes cendres, innommées*, *op. cit.*, p. 222.

¹⁵ *Fibrilles*, Paris, Gallimard, 1966, p. 106.

aucune autre grande aventure et qui aiment éventuellement à exhiber les traces de leurs blessures, je me reporte à mon suicide manqué comme au grand et aventureux moment qui représente, dans le cours de mon existence à peu près sans cahots, le seul risque majeur que j'aurai osé prendre. Et il me semble aussi que c'est à ce moment-là que, mariant vie et mort, ivresse et acuité de vue, ferveur et négation, j'ai embrassé le plus étroitement cette chose fascinante, et toujours à poursuivre parce que jamais tout à fait saisie, que l'on croirait désignée à dessein par un nom féminin : la poésie¹⁶.

Giacometti est un des premiers proches à rendre visite à Michel Leiris lors du retour de celui-ci à son domicile du 53 bis, quai des Grands-Augustins¹⁷. L'artiste y grave une série de portraits qui laissent voir la lente émergence de Leiris hors de l'abîme où il a plongé. L'écrivain y est saisi de face, puis de profil, comme pour une secrète allusion au motif égyptien qui les lie, et semble confondre l'artiste et le chirurgien dans leur fonction de rappel du mourant à la vie.

...ceux que le don des mains peut aider à mieux comprendre les choses, les autres¹⁸

Une seule gravure, dans le livre publié par Jean Hugues, n'est pas réalisée sur le motif, il s'agit d'Anubis, ce « *génie psychopompe*¹⁹ » appelé lors de la résurrection du poète par l'imagerie du bloc chirurgical qu'en termes proches de ceux de Valéry, et porteurs de réminiscences mallarméennes, il évoque dans un des poèmes de *Vivantes cendres, innommées* :

Est-ce pour mesurer le juste poids de mon âme,
me la voler
ou simplement la restaurer
cet huis
qu'un moderne Anubis en blouse scintillante,
au front lampadophore,
tint à forer verticalement dans mon cou
de ses outils aussi précieux qu'une balance de changeur ?²⁰

Un passage de *Fibrilles* précise les circonstances ayant donné naissance au poème :

C'est, toutefois, à la lumière du seul souvenir que m'est apparue cette analogie, très ultérieure contrepartie à une impression ressentie lors d'un examen de ma plaie – pas entièrement cicatrisée – chez les médecins oto-rhino qui m'avaient opéré : la suite de salles souterraines où ils officiaient, leur front bardé d'une grosse lampe électrique comme d'une visière en forme de museau de chien ne les changeaient-ils pas en jumeaux infernaux devant qui j'aurais comparu, dans une Égypte aux hypogées curieusement modernisés plutôt que dans un hôpital²¹ ?

Manu opera. Si la chirurgie est la médecine qui guérit par l'œuvre des mains, la substitution de la figure de l'artiste à celle du médecin dans l'opération de réanimation

¹⁶ *Ibid.*, p. 292.

¹⁷ Cette visite a lieu avant le 10 juillet. Voir M. Leiris, *Journal 1922-1989* [10 juillet 1957], éd. J. Jamin, Paris, Gallimard, 1992, p. 513.

¹⁸ L. Gaspar, « Feuilles d'hôpital », *Europe*, n° 918, octobre 2005, p. 57.

¹⁹ M. Leiris, *Fibrilles*, *op. cit.*, p. 108.

²⁰ *Vivantes cendres, innommées*, *op. cit.*, p. 222.

²¹ *Fibrilles*, *op. cit.*, p. 163.

du presque suicidé dessine l'orbe d'un très grand jeu. Jeu sacré ou religieux, comme l'est la littérature pour Leiris depuis les *Notes pour Le Sacré dans la vie quotidienne ou L'Homme sans honneur* de 1937-38²². Jeu sacré, jeu de massacre pour Giacometti, qui sait que l'approche de la profondeur vivante du modèle à travers les traits de son visage, dans l'effraction de ceux-ci, ne peut être tentée que dans l'écoute du « *contre-chant de la mort*²³ ». De la sculpture et de la peinture, Giacometti en fait donc, écrit-il, « *pour dépenser, pour me dépenser le plus possible dans ce que je fais, pour courir mon aventure, pour découvrir de nouveaux mondes, pour faire ma guerre, pour le plaisir ? pour la joie ? de la guerre, pour le plaisir de gagner et de perdre*²⁴ ».

Quant au chirurgien, peut-il courir le risque de perdre ? Leriche insiste sur le mépris de « *l'art pour l'art*²⁵ » mais la nécessaire « *imagination poétique*²⁶ » du chirurgien qui doit au besoin « *ralentir la vitesse de ses mains*²⁷ » pour observer d'un œil neuf les profondeurs du corps, s'il veut que son art puisse devenir une « *discipline de la connaissance*²⁸ ». Mais il sait aussi que « *tout chirurgien porte en lui un petit cimetière, [...] auquel il demande la raison de certains de ses succès*²⁹ ».

En fait, beaucoup d'hommes aujourd'hui font de la chirurgie. Mais tous, hélas ! ne sont pas chirurgiens. Les vrais ont une âme spéciale, dotée du goût de l'action, et d'une réelle attirance pour le risque. Le goût de l'action ne va pas sans une certaine passion, passion d'un jeu sévère, précis, qui côtoie les abîmes, qui exige un parfait contrôle de soi-même, du bon sens, de l'équilibre, et le culte de l'efficacité pratique³⁰.

L'artiste et le chirurgien ont-ils la même manière d'en découdre ?

Dans les dessins d'Alberto Giacometti, un « *fil infini*³¹ », le trait du crayon, court sur la blancheur du papier, comme celui que la mère d'Alberto, dans le chalet de Stampa, tente de faire passer par le chas de l'aiguille.

Il arrive que le fil casse.

Mais la plaie du réel ne se suture pas comme une trachée de poète.

Thomas Augais est né en 1978. Post-doctorant au Fonds national suisse de la recherche scientifique. Ce texte s'inscrit dans le cadre du projet « La figure du poète-médecin (XX^e-XXI^e siècles) : une reconfiguration des savoirs ». Deux livres à paraître : *Alberto Giacometti et les écrivains : l'atelier infini* (Classiques Garnier, juin 2017) et André du Bouchet, *La Peinture n'a jamais existé - Écrits sur l'art* (Le Bruit du Temps, sept. 2017). Comme poète, a publié *Vers Baïkal (mitraille)* (La Lettre volée, 2012).

²² *L'Homme sans honneur, notes pour Le Sacré dans la vie quotidienne*, éd. J. Jamin, Paris, Jean-Michel Place, 1994, p. 149-150.

²³ J. Dupin, *Éclats d'un portrait*, Marseille, André Dimanche, 2007, p. 93.

²⁴ A. Giacometti, *Écrits, op. cit.*, p. 129.

²⁵ R. Leriche, *La Philosophie de la chirurgie, op. cit.*, p. 169.

²⁶ *Ibid.*, p. 72.

²⁷ *Ibid.*, p. 71.

²⁸ *Ibid.*, p. 12.

²⁹ *Ibid.*, p. 169.

³⁰ *Ibid.*, p. 165.

³¹ A. du Bouchet, *Qui n'est pas tourné vers nous*, Paris, Mercure de France, 1972, p. 34.

François Boddaert

Notes pour « *Une chambre à moi* »

L'espace d'un soleil trop ardent, sur un toit brûlant à refaire, voilà le sang qui coule abondamment des narines, et ça n'en finit pas... Premier séjour dans l'univers feutré des urgences de nuit. C'est à Noyons, où naquit Calvin, après avoir taché les draps et la descente de lit de Gizancourt-les-Doumet, pas loin de la maison natale de Saint-Just – cet autre homme de sang.

Je n'avais jamais encore, à 63 ans, allongé mon bilan de santé sur un lit d'hôpital.

– Avez-vous de la tension, habituellement ?

La dernière fois que j'avais vu mon médecin (petite femme *traitante* / *référente*, énergique et pleine d'ironie), elle m'avait justement fait remarquer qu'à mon âge il n'était guère normal de n'avoir aucun signe de vieillissement (cholestérol, tension, rythme cardiaque, diabète...).

On met cet acquis sur le dos d'une jeunesse sportive qui aurait permis d'encaisser la longue familiarité avec les vins & spiritueux, les salaisons (*Ars magna charcutaria*), les travaux de force et l'inhalation répétée (sur deux siècles il est vrai) de cigares gros ou minces. Ou sur le compte d'un atavisme matrilinéaire (elles dépassèrent toutes, et parfois nettement, les quatre-vingt dix ans).

– Ah ? Eh bien là vous avez 22 de tension, cher Monsieur, c'est beaucoup trop ! Il faut soigner ça...

On apprend ainsi dans la nuit tiède d'une fin de juillet – les dernières tuiles ajustées et passée la visite des surprenantes églises fortifiées de Thiérache –, qu'on pénètre d'un seul coup sur le chemin du déclin par le truchement du simple dérèglement corporel.



Quatre heures du matin ; le petit hôpital frais repeint est silencieux ; le « personnel » attentif et cordial, un grand calme englué *le patient* allongé sur la table des urgences ; la grosse horloge ronde tictaque doucement, léger bruit métallique cadencé qui endort. Je m'assoupis donc un moment, quittant très à regret le monde des bien-portants...

Au réveil, tarauté par l'idée neuve d'être retenu ici, prisonnier d'une chambre commune – on a visité récemment un proche usé par quelques jours de cohabitation avec un père de famille turc que sa nombreuse et bruyante tribu assaillait plusieurs heures par jour.



Relâché pour cette fois, on entame un périple hospitalier avec le nez qui veut saigner encore et la tension qui monte et descend (Sens, Alès, Service de prévention cardiovasculaire de La Pitié-Salpêtrière. Et chaque fois la petite hantise (heureusement vaine) d'être gardé à vue de chambre commune. La santé publique n'a plus guère les moyens de jouer les logeuses, l'ambulateur est devenu à la médecine hospitalière ce que la demi-pension est à l'hôtellerie !



Un pan de mur de 250 kg de parpaings, attrapé sur l'épaule gauche au matin du 14 juillet, délivre pourtant l'ordonnance fatale : dislocation de la cage thoracique et pneumothorax traumatique de la 7^e côte droite – direction le service de soins intensifs, hôpital de Sens. La petite urgence du cas enjambe la case « chambre commune » pour l'allongement solitaire dans une salle exposée au soleil ardent et bourrée de technologie...

Chambre (plutôt petite salle d'opération : on vous y a enfoncé un drain dans le thorax) des mille sonneries, alarmes, bip, sifflements des écrans & moniteurs, dont quelques mélodieux cris d'oiseau proches de celui de la linotte (justement dite mélodieuse), sorte de stridulation vocale aigüe. Toutes les nuits (6) entravé dans la résille de cette chambre d'échos, avec le cerveau vaseux qui se met au diapason des ariettes électroniques. Ce qui console de l'état carcéral : pas de compagnon qui râle dans l'obscurité tachée d'écrans, aucun Balzac appelant à son secours le docteur Bianchon, sa créature. Une solitude pour un peu réconfortante dans l'entravement des tuyaux, drains et raccords!



Et le pas rapide, un peu fantomatique de la « nurse » qui accourt à la moindre sonnerie. L'infirmière est à la fois manuelle (précise) et moderne (elle tapote des claviers portables, roulants ou fixes) tout en pinçant des raccords ou arrachant un bout de sparadrap (origine incertaine mais, déjà, dans *Les Misérables...*) qu'elle extirpe en se tortillant (sa main droite tient un dossier, un portable) de sa poche. Quelque chose de féérique, d'autant que je suis dans une brume un peu « potagère » (dirait Petr), peu heureuse, à mi-chemin du rêve pénible – s'il en est ! Mais c'est bien elle, la fée, qui vous donne l'analgésique, le somnifère réparateur, le gant frais sur le corps, fesses comprises, qui rafraîchit si voluptueusement dans la nuit suante de juillet. Elle masse aussi les pieds. Dire ici l'extrême gentillesse du personnel hospitalier, où que j'aie pu le côtoyer.



La nuit hospitalière est aussi le royaume des horloges presque silencieuses mais dont les aiguilles semblent ne plus devoir bouger : ah ! comme le temps sait ne pas passer... On espère, dans la glu du sommeil qui ne vient pas, le port du salut : petit déjeuner – biscottes sans sel, grande rasade de café au lait dans un bol à l'ancienne, faïence verte, orange ou mauve, selon le matin.



Les chambres *intensives* sont placées en étoiles (alcôves comprises) autour d'un plateau central avec meubles bas (design Ikea), fauteuils, bureaux, écrans ; c'est le nœud du service, le point de rencontre du personnel qui discute là, les trois ordres mélangés (médecin, infirmières, aides-soignantes), des malades, des problèmes administratifs,

autant que des vacances en buvant des cafés... On suit les conversations fractionnées par la porte coulissante qui glisse en sifflant un peu, et sans cesse s'ouvre, se ferme, se bloque...



Grande douleur pectorale dans les bois d'un janvier particulièrement rude, promenant les chiens. Je venais de lire qu'*eucaryotement* parlant j'étais cousin du bolet satan, de la clématite et du moustique tigre ! À nouveau, problème de tuyauterie haute (celle du bas, digestive, est suivie régulièrement) ; je fais dans l'aérien, le psychopompe pour ainsi dire. Troisième séquence hospitalière subséquente. Les poumons, les artères, les veines, le cœur – bimbeloterie cardio-vasculaire (on se visualise comme un moteur, capot ouvert). Voici ce qui s'appelle vieillir – devenir familier des couloirs, tables d'examen, lits roulants, perfusions et plateaux repas. Des horaires stricts : prises de sang, de pouls, de température, électrocardiogrammes, et les médicaments pile à l'heure des plateaux repas. Une certaine exactitude est donc la marque de l'entrée en vieillesse valétudinaire, prélude à la ponctualité terminale !

Pièce très fraîche où (hôpital Jacques Cartier de Massy) l'on me pose un stent, et l'étrange apparence d'un garage en sous-sol : plafond bas, lumière blafarde, fouillis inextricable de matériel sous blister empilé dans des casiers, tubes souples, tubulures, cathéters... Très longue table d'opération surmontée d'un gigantesque écran, et horloge électronique dont l'heure s'affiche dans un rouge très lumineux. Je suis alternativement l'écoulement du temps (75 minutes) et l'avancée, sur l'écran, du stent salvateur vers la bifurcation coronarienne – il chemine dans la masse grisâtre et remuante de mon corps en *prime time* !

Dans la salle d'attente, sept autres patients patientent. On me confie une liseuse qui programme un petit film pédagogique sur ce qui m'attend...

Avant la coronarographie, on m'aura rasé au poignet et à l'aîne mais je suis plutôt glabre comme l'œuf cosmique toujours à naître...

Et Jacques Cartier faisant bien les choses (modernité), on me prête une BD policière sur les problèmes cardio-vasculaires ; la jeune inspectrice cesse de fumer après une crise grave d'hypertension – ah mais !



Jusque-là, avant que d'être à notre tour « en première ligne » (Patrick), j'ai vu le couloir long et clair (toujours clair) où mon père, ma grand-mère, ma mère (qui piqua longtemps dans le centre de transfusion du rez-de-chaussée) sont partis. Où est venu gésir un temps mon jeune frère, éclaté de nuit dans sa chambre constellée de sang. Où l'ami Pierre C., visité devant un café dans le hall de ce même « modèle Duquesne », disait : « *Je suis bien, les gens sont sympas et la nourriture est très honnête : je mange de bon appétit* ». Et la bête manducatrice lui a lentement dévoré le cerveau, côté gauche (on le réveillait pendant les longues opérations pour vérifier que les centres du langage et de la cognition n'étaient ni lésés ni touchés. Étrangement (pour moi), le partage d'une chambre ne lui pesait pas. C'est ici aussi qu'est né mon fils.



Ce qu'il faut dire de la qualité humaine, la gentillesse du personnel, la compassion (devenue à force ?) naturelle, sans jamais tomber dans l'engluante déréliction. Toujours toniques les « *Bonjour ! on a bien dormi, on a bien mangé, on s'est bien reposé, on s'est bien lavé...* »



Les 4 états du « soigné » :

1/ ausculté, estimé, branché ;

2/ nourri, abreuvé, médicamenté ;

3/ lavé, soulagé – la grande affaire, qui n'est pas pour rien dans l'obsession de « la chambre à soi » !

4/ somnolent, ensommeillé (haché, tronçonné, fragmenté).



Reprendre ici le célèbre titre du non moins célèbre essai mordant de Virginia Woolf, *Une chambre à soi*, c'est absolument s'inscrire dans le cœur de ce pamphlet militant, pour ce qu'il s'attaque à une obsédante question : être *retiré* du monde l'instant d'une fragilité essentielle, pour s'y reclure, certes, mais surtout pour s'y refaire – que l'on soit là créateur ou malade, les deux statuts dénotant une fragilité momentanée essentielle – un état de grande vulnérabilité, d'épuisement physique et/ou mental. Proust, par exemple (mais Virginia W., Artaud, Armen Lubin...), a montré qu'on pouvait être les deux concomitamment, quand bien même s'hospitalisa-t-il à domicile !



Fritz Zorn, de son vrai nom Fritz Angst, choisit donc de passer patronymiquement de l'angoisse à la colère.

Son terrible *Mars* commence ainsi : « *La chose la plus intelligente que j'aie jamais faite, c'est d'attraper le cancer* » (qui le tue à 32 ans). Ses dernières lignes : « *Je n'ai pas encore vaincu ce que je combats ; mais je ne suis pas encore vaincu non plus et, ce qui est le plus important, je n'ai pas encore capitulé. Je me déclare en état de guerre totale* ».

François Boddaert est né en 1951. Fondateur et responsable des éditions *Obsidiane*. Il a publié des poèmes – entre autres : *Consolation, délire d'Europe* (La Dragonne, 2004) et *Bataille* (Tarabuste, 2015) ; des romans : *Dans la Ville ceinte* (Le Temps qu'il Fait, 2012) ; des pamphlets – récemment : *Éloge de la provocation dans les lettres*, avec Olivier Apert, (Obsidiane, 2013) ; et des essais – récemment : *De la Vertu, disparue des tribunes* (Obsidiane 2017).

Alain Charlier

Malade malgré lui, médecin... imaginaire ?

En 2010, je suis chirurgien abdominal, chef d'un service très actif, président de la Commission Médicale de mon Établissement, quand je suis brusquement frappé en plein vol par un missile : un myélome. J'ai bénéficié d'une autogreffe de moelle osseuse. Ce traitement, utilisé pour certains cancers du sang et de la moelle osseuse, consiste à commencer par détruire le maximum de cellules pathologiques par une chimiothérapie très forte, puis à repeupler la moelle en réinjectant par voie veineuse des cellules souches « normales » qui avaient été préalablement prélevées. La chimiothérapie intense ne fait pas de détail, elle détruit également les autres cellules du sang, d'où une période de quelques semaines où, en attendant que la greffe prenne, le corps n'a plus de défense contre les infections ni de plaquettes, cellules indispensables à la coagulation. Ceci impose un isolement en chambre stérile et diverses précautions pour éviter les contaminations extérieures, jusqu'à ce que les cellules souches aient reconstitué un nombre suffisant de globules blancs pour assurer un début d'immunité. On peut alors sortir d'isolement et regagner son domicile, avec maintes précautions. Il faut environ trois mois de convalescence pour retrouver forces et immunité. Le médecin allait-il être mieux armé que les autres pour vivre de telles péripéties ?

J1

Bien arrivé hier soir à Saint-Antoine. Pas encore en chambre stérile, mais dans un secteur protégé, avec flux laminaire dans la pièce et diverses mesures de réduction des contaminations. Ce flux fait un bruit d'enfer, le bouton cassé est bloqué sur la température ambiante de 30°. Fini l'hiver pour mon voisin et moi !

Première nuit grandiose, avec *Autant en emporte le vent* dans une version totalement effacée des imperfections techniques. Géant. Cet après-midi, *L'Avventura* d'Antonioni sur mon ordinateur...

Ce matin, cinéma encore avec la pose du cathéter central tunnelisé sous anesthésie locale : la totale « Assistance Publique » avec personnel ronchon (qu'on sent excédé par de nombreux manques), brancardiers en retard de plus d'une heure (mais à deux par brancard !), praticien anesthésiste qui ne m'a pas adressé un mot pendant toute la pose – heureusement, je connais la musique – et a passé un fil de fixation à côté de l'endroit qu'il avait anesthésié, manipulateur radio se faisant attendre, et personne pour aller récupérer dans un autre bâtiment les clichés développés, anesthésiste devant les lire occupé au moment où les clichés reviennent, puis à nouveau brancardier, etc. Ça nous a meublé la matinée, on a sauté le petit déjeuner et on est revenu de justesse pour déjeuner !

Pour la chimio, on m'annonce maintenant qu'elle n'aura lieu que dans deux jours. Et le débat – auquel je ne participe pas – porte sur ce qu'on va faire de moi jusque là. On sent des problèmes de surcharge des lits. On a commencé à me faire le discours (je ne le connais que trop bien) du gars qui va à la chasse...

Je m'habitue à la nouvelle longueur du temps, je fais joujou avec mes divers appareils télématélectroniques. La Wifi, en principe offerte par un prestataire extérieur, ne marche pas. Sympa pour un service où les séjours durent entre trois et quatre semaines. Je suis sur la clé 3G+.

J4

Je rassure ceux qui ont la gentillesse de se faire du souci pour moi : pour l'instant, je me la coule douce. Il fait 30° dans la chambre et, avec le soleil aperçu de ma fenêtre, j'ai l'impression d'être en juillet ! Le téléviseur émet en veille un son reproduisant à s'y méprendre le *crccrr* d'un grillon, le grondement du flux laminaire, un cours d'eau, ou la machinerie d'un bateau de croisière. Séjour supportable, d'autant qu'on ne me fait rien. Mon voisin m'a quitté, pas les pieds devant, mais à destination de sa chambre stérile enfin obtenue. Le programme médical consiste en des bains de bouche... ça occupe... et à part ça, je passe le temps à faire de la gym, à regarder des films, et à me perdre dans les labyrinthes télématiques de mes divers appareils. Je suis en meilleure forme qu'il y a quinze jours, quand j'étais encore au boulot, en blouse moi aussi, encore dans mon monde – le même, sauf qu'aujourd'hui je suis en pyjama...

La nuit, j'ai du mal à dormir en raison de l'inactivité et de la neuropathie aux pieds, séquelle de la précédente chimio dite « d'induction », mais surtout je m'inquiète pour l'Assistance Publique : si sa santé financière est à l'image de l'entrée du déjeuner d'hier, il y a de quoi s'en faire ! Sardines à l'huile données dans leur boîte fermée posée dans le plateau, pas d'assiette, pas de beurre (« *pas les moyens* ») !

Blague dans le coin, chimio prévue pour aujourd'hui. Sur mon voisin, les 48 premières heures se sont déroulées sans problème.

J5

Hier soir, administration de la chimio très désherbante dite *d'intensification*. Dès la soirée, vomissements (je savais bien que je devais me méfier des lasagnes), et ce matin encore. Là, ça va mieux grâce à Zophren et Plitican, mais ça reste limite. L'affaire de quelques jours – ça me rappelle nos croisières. Entre deux vomissements, à pied, haricot à la main, en poussant et surtout en portant de l'autre main mon pied à perfusion à roulettes (une ou deux restant obstinément perpendiculaires au sens de la marche), déménagement en chambre stérile. Environnement moins commode pour les communications. Je ne voudrais pas être à la place des plasmocytes. Qu'est-ce qu'ils prennent, si j'en juge par l'intensité du malaise !

J7

Les deux derniers jours ont été assez pénibles : 35 nœuds de vent au près, mer hachée ; nausées, intolérance alimentaire quasi totale et asthénie monumentale. Zophren et Plitican sont venus à ma rescousse ; ce matin, ça semblerait aller un peu mieux. J'ai pu faire quelques brefs mouvements de gym sans vomir. D'autre part, l'installation en chambre stérile n'est pas enthousiasmante. L'espace autorisé, bouclé par des bâches transparentes, est extrêmement restreint. Le lit est moins commode que dans la chambre précédente, il est quasi impossible d'y tenir assis. Isolement oblige, il faut tout, absolument tout, se faire passer par les aides-soignantes, plus ou moins disponibles, après désinfection (y compris l'orange ou la banane des plateaux) à l'aide d'un produit dont l'odeur m'écœure. L'autogreffe a été faite hier, simple « transfusion » d'une dizaine de minutes des cellules qui m'avaient été prélevées en janvier. On attend le nadir de la chimio pour le milieu de la semaine prochaine, qui devrait encore s'accompagner de divers effets secondaires, puis ce sera la « remontée », avec rétablissement progressif.

J8

Dimanche plutôt sympa, après trois jours difficiles, aujourd'hui ça va bien. Je pense être entre Charybde (les effets immédiats de la chimio) et Scylla (les effets de l'aplasie

médullaire « salvatrice », attendue dans les jours qui viennent). J'ai pu faire de la gym, manger un peu, regarder un DVD, me chamailler un peu avec Marie, ma femme, ma diététicienne chérie, qui voudrait faire de mon placard un garde-manger.

Je visite mon domaine : le lit est enclos dans une enceinte faite de bâches en plastique, qui doit être fermée en permanence et dont je n'ai pas le droit de sortir. À gauche du lit, une ruelle de 80 cm contenant une table de nuit dont, bien sûr, la porte s'ouvre dans le mauvais sens, ainsi qu'une tablette à hauteur réglable; à droite, une ruelle d'un mètre accueillant l'énorme armoire du système de renouvellement de l'air, la chaise-pot (car je n'ai pas le droit d'aller au cabinet de toilette, qui n'est pas dans l'enceinte sous flux), un tabouret portant un pistolet, et un lavabo minuscule, de forme demi-lune, dont le robinet n'est pas bien centré et qui condamne à éclabousser, notamment sur le papier destiné à l'usage après chaise-pot... Les ruelles vont de la tête au pied du lit. Il fait 29° en permanence, l'armoire du flux d'air fait un bruit de réacteur jour et nuit. La télévision, qui n'a que deux ou trois chaînes, est de l'autre côté des bâches plus ou moins translucides.

Tout ceci autorise un exercice qui ouvre l'appétit et aide au transit !

J'ai bien profité de ma journée, et attends la suite un peu plus costaud qu'hier.

J15

Enfin, ce matin, les globules commencent à baisser : 1500 aujourd'hui. S'il y a un passage par zéro je me ferai donner une copie du papier, peut-être un baptême est-il prévu, avec apparition de Plasmo en personne, entouré de ses concubines Grosse Bulle et Plaquette. Rien de neuf ici, stabilité clinique, aucun phénomène douloureux hormis la neuropathie aux pieds, variable d'un jour à l'autre. Pour ce qui est de s'alimenter, on en est plutôt au cours de surf pour les amygdales – mais ça a été pire, la période tsunami s'est éloignée. Dans l'état d'anorexie où mes collègues et moi-même nous sommes, la qualité et la présentation des repas sont une maltraitance biquotidienne. Conseillé par les diététiciennes du service, je redécouvre le Coca Cola bien glacé, plaisir oublié depuis environ 40 ans : super pour faire descendre les repas qui passent mal, avec en plus, pour ces dames, le plaisir de la transgression de l'interdit suprême : la boisson sucrée avec les repas.

Rien de neuf... Justement, c'est ça le problème. Il faut donc passer le temps, c'est très intéressant de voir ce qui l'empêche de passer. Je suis chirurgien, mais je découvre en moi un tueur. Il faut tuer chaque heure. Cette folie meurtrière est assez motivante. Ce ne sont pas les heures qui vont me tuer... mais je commence à accuser le coup. Je suis flagada. Il faut constamment s'abstraire, par les forces de l'esprit, de ces conditions de séjour d'un autre temps. Les pieds me font mal et sont œdematiés ; à mon horreur totale je dois mettre des mules ! Les ulcérations buccales sont pénibles (seule petite volupté : quand les bulles du Coca glacé pétillent dessus), le produit pour bains de bouche me fait vomir.

Cette nuit, insomnie, et soudainement une question : vais-je tenir le coup ? Cette lassitude subitement avouée, ce doute sur ma résistance me désespèrent, je pleure...

Les visites quotidiennes de Marie sont un moment très ambigu. Je me rends bien compte que c'est difficile pour elle aussi, qu'elle est le seul témoin vivant de ma vie d'avant, dans le monde normal. Elle doit s'envelopper dans une blouse en papier, mettre une charlotte qui lui va très mal et un masque. En principe, elle devrait rester à l'extérieur de l'enceinte ; en fait, elle s'installe en regard d'un accès que nous laissons un peu bailler. De sa beauté, dont j'ai tant besoin, il ne me reste que ses yeux... si tristes que ça me fait mal. Nous ne devons ni nous embrasser ni nous toucher. Je n'ai rien à lui raconter, je n'ose pas lui dire que je vacille, la conversation s'étiole, le silence s'installe,

puis elle s'en va, non sans avoir rajouté dans mon armoire des boîtes de conserves, les seuls apports extérieurs auxquels j'ai droit, avec l'espoir de me tenter, car je ne mange presque rien. Mais je n'en pas envie plus que du reste, et il faudra les remporter. Je suis à la fois brisé et soulagé par son départ, je pleure encore. Nous ne parlons pas de tout ça...

J20

Le petit jeu cellulaire organisé par les hématologistes se déroule jusqu'ici avec une précision folle. J'ai passé les trois jours derniers en aplasie « profonde », avec 30 à 60 globules blancs par mm^3 , ça fait drôle (la moyenne 5 000 à 7 500 par mm^3 pour le corps médical « normal », mais pas pour les hématologues, qui se contentent de beaucoup moins), mais on ne sent rien. Hier, 13 000 plaquettes (normale : 150 000) ; j'ai donc évité de me couper avec mon rasoir électrique, et j'ai eu droit – même un dimanche – à une petite transfusion de plaquettes.

Et aujourd'hui, pile à la date prévue, début de la remontée : 560 globules blancs/ mm^3 , hémoglobine 8,9, plaquettes 44 000. Je me sens mieux ce matin, un semblant de fraîcheur (est-ce psychologique ?) paraît me revenir. Je mange plus facilement. Depuis hier, la chute des cheveux a commencé ; ils me restent dans les doigts quand je me gratte, ce que je fais souvent, n'ayant pas pu me laver la tête depuis que je suis ici. Finalement, après discussion avec l'aide-soignante, je décide de tout raser. Sa main douce sur ma tête, le renouveau que ce rasage promet, ce moment est presque agréable. J'ai beaucoup de mal à lire ; l'anorexie gagnerait-elle aussi mon cerveau ? Une amie me dit que c'est la faute du bouquin, qu'il faut lire autre chose. Tout de même, je l'ai fini ce livre, péniblement, mais je l'ai fini, *Le Bénarès-Kyoto* d'Olivier Germain-Thomas. J'y ai appris que, pour les japonais, le vide dans la tête, la contemplation muette et passive apportaient autant, voire plus, que l'empilement des idées.

Je me mets donc à ma fenêtre et je regarde les différentes tailles des bâtiments préfabriqués aux stores pendants de la cour de Saint-Antoine, qui évoquent de petites montagnes, avec de belles perspectives (si, si, si...). Un buisson d'herbes folles sur un toit en gravier, les flaques dans lesquelles baigne le groupe électrogène, voici un bois et là un petit lac, les passages piétons et emplacements réservés peints par des bandes au sol deviennent des allées de sable ratissées. Quant aux vigiles, il faudrait imaginer ces grands blacks baraqués en kimonos colorés, avec chignons et aiguilles à tricoter ! Je ne me reproche pas de ne penser à rien....

On commence à parler sortie.

J25

C'était impossible, ils l'ont fait ! Les hématos ou mes globules ?

Bref, ils m'ont relâché hier après midi.

Connaissant mon goût pour le cinéma, on m'avait organisé quelques moments classiques de la sortie du secteur d'isolement : sas aux battants lourds, franchi en sens inverse du sens emprunté il y a quatre semaines, puis porte s'ouvrant toute seule devant moi sur l'air libre, enfin... les sensations sont là. Il y avait aussi l'ambulancier à tronche de forban, en retard de trois quarts d'heure. Ce retour à Joinville dans mes périmètres m'autorise un premier bilan. J'accuse le coup. Il va me falloir quelques semaines pour réparer tout ça. J'ai beaucoup maigri, je marche maladroitement, j'ai des douleurs aux pieds très fortes, une frilosité marquée, une envie de vomir permanente, je suis flappi et un peu perdu.

Première nuit auprès de ma blonde, avec prostate très présente...

Ce n'est que fin avril que l'hémato me dira si cette petite cure de santé a produit ses

effets sur le myélome... ou s'il faut recommencer ! (à cette seule idée j'ai besoin de mon psychothérapeute).

J35

Ça ne va pas mieux. Je suis en fait plus amoché que je ne l'aurais cru, et plus que lors de ma sortie ; dénutri, j'ai beaucoup de mal à manger ; je me traîne lamentablement dans un malaise semi-permanent, mes pieds restent très handicapés.

Je ne m'attendais pas à ce que ce soit maintenant, la partie la plus difficile ! La dépression, que j'avais réussi jusque là à chasser, attendait son heure et a fini par me mordre. Inquiet, je demande des avis. On m'assure de la banalité et de la normalité de mes réactions. Il fallait être naïf – ou avoir entendu ce que je voulais entendre quand on m'avait informé – pour penser échapper à tout cela. La manipulation hématologique se déroule normalement, je récupérerai totalement d'ici trois semaines.

J60

C'est Pâques et j'ai commencé ma résurrection (c'est bien ça, l'histoire ?) ! Ça commence à aller mieux, la répulsion pour la nourriture fait place à une simple absence d'appétit et mon poids ne baisse plus.

J'ai retrouvé un peu de dynamisme, et nous sommes sortis plusieurs fois... Côté ripatons, ça reste le souci. La neuropathie s'en donne à cœur joie ; c'est surtout à l'immobilité, et le soir, que s'anime toute une équipe de cogneurs, piqueurs, brûleurs extrêmement actifs. Je me suis mis au Lyrica, je cherche la bonne dose en tâtonnant, et j'ai l'impression d'une amélioration. Par moment, j'ai des coups de barre et je dors deux heures l'après midi, sans savoir si c'est le Lyrica ou la récupération naturelle.

Les messages amicaux, les bonnes pensées des uns et des autres me font du bien, comme les courtes balades sur les bords de la Marne, et aussi (mais oui, mais oui) le Coca Cola ! Le moral se répare en superficie et en profondeur, lentement mais sûrement, ça va mieux, c'est certain, il reste tout à refaire, ça prendra le temps mais ça se fera.

Prochaine étape : le premier bilan de l'effet de la manipulation hématologique.

J90

Avec tout ça le temps passe... Ça a été long pour moi, surtout en avril, où il m'a fallu le mois entier pour sortir du marasme. En mai, la récupération se fait, progressive. En juin, je m'applique à récupérer une bonne forme physique, vélo et piscine ; et manque de bol, à nouveau bronchite carabinée avec fièvre vers le 20 juin – peut être favorisée par de la natation dans un air un peu vif. À nouveau antibiotiques et souffle court. J'ai reculé de trois cases sur l'échiquier de la forme. La neuropathie aux pieds régresse avec une lenteur agaçante ; j'ai pu réduire mon Lyrica et même courir presque trente mètres, alors que je ne pouvais pas descendre un trottoir. À quelques détails près, ça va beaucoup mieux !

Me voici à trois mois de l'autogreffe. Consultation chez mon hématologue. Secrétaire toute seule, prise d'assaut par une foule de patients, ordinateur en fin de vie, consultants n'ayant pas franchement bonne mine (où en sont-ils dans leur myélome ?), une heure et demi de retard (mieux que la dernière fois !), mobilier et éclairages du bureau de consultation dignes de l'Union Soviétique des années soixante... mais au milieu de tout ça, LE spécialiste parisien du myélome.

Bilan satisfaisant, correspondant aux attentes, les plasmocytes en ont pris plein les gencives... pas besoin d'une seconde autogreffe pour le moment (je disais justement la veille à mon psy que grâce à lui j'y étais maintenant prêt).

Mais la bagarre n'est pas finie : traitement de « consolidation » pendant deux mois, avec un certain nombre de médicaments sans grand effet secondaire, hormis le risque de malformation fœtale si l'une de mes éventuelles partenaires sexuelles tombait enceinte, et d'un risque majoré d'infection.

Après ces deux mois, traitement « d'entretien » léger et sans conséquence.

L'avenir ? Impossible de lui arracher un mot à ce sujet, si ce n'est que moult équipes de chercheurs travaillent d'arrache-pied pour me trouver de nouveaux remèdes ! J'ai commencé à reprendre contact avec le travail, les réunions, ça me manquait... Je dois reprendre dans le service le 12 juillet.

Être médecin m'a-t-il aidé ? J'ai bien sûr pu suivre les aspects techniques et les phases de soin, je comprenais les mots. J'avais confiance dans la procédure, on m'en avait expliqué les complications possibles. Mais je savais, pour avoir fait la même chose avec mes patients, qu'on ne m'aurait pas proposé un traitement s'il avait été hasardeux. J'ai mieux vu les lacunes d'un système dont je connaissais les rouages. J'étais sans doute mieux armé pour lutter contre l'asservissement qui s'installe quand on dépend totalement des autres et qui conduit à renoncer à la critique, de peur d'être sanctionné. Mais pour tout le reste, c'est-à-dire l'essentiel, je me suis senti un malade comme un autre. Aussi démuni que les autres face au caractère déplaisant de l'enceinte stérile, à la pénibilité des soins, à l'ennui et à la peur. Je n'ai pas eu plus de force morale que les autres : j'ai eu besoin d'un soutien psychologique. Enfin, j'ai ressenti l'angoisse de la reprise de l'activité professionnelle après presque cinq mois d'absence. Aurais-je encore la force physique nécessaire ? Cette expérience n'allait-elle pas parasiter ma relation avec les patients, notamment ceux atteints de pathologie grave ? Allais-je retrouver ma place dans mon service après que mon absence avait démontré qu'on pouvait se passer de ma présence et de ma « conviction » ?

J'ai donc repris mon activité. L'accueil très touchant des équipes paramédicale et médicale m'a facilité les choses. J'ai dû lever le pied sur l'engagement physique, ce qui m'a coûté. J'ai dû me protéger d'une possible transmission infectieuse, ce qui m'a particulièrement gêné, quand on sait à quel point le toucher et la proximité importent dans ce métier.

Ceci ne m'a pas empêché de refaire mon recrutement, par force dispersé pendant mon absence. Ma relation avec les patients s'est enrichie. J'ai l'impression de mieux percevoir leurs attentes, surtout celles non formulées, et de mieux y répondre, dans une complicité non dite entre membres d'un même club.

Et puis 2013 est arrivé. Récidive. Tout était à recommencer, l'autogreffe, dans des conditions à peine moins moyennâgeuses, et l'après-soin...

J'ai été, et suis encore en 2017, un malade comme les autres, à ceci près que mon carnet d'adresses me permet de joindre les spécialistes, d'obtenir des rendez-vous dans des délais raisonnables. Il est révoltant de constater qu'aujourd'hui, en France, sauf extrême urgence, il faut avoir une introduction particulière pour être soigné dans des délais normaux. Mais ces soins, et tout ce qui les entoure, occupent tellement de temps que je me demande si, plutôt qu'être médecin, il n'est pas surtout utile d'avoir du temps libre.

Alain Charlier est né en 1950 dans les Basses-Alpes. Docteur en médecine, ancien Interne et Assistant des Hôpitaux de Paris, spécialisé en chirurgie viscérale et digestive. Carrière dans l'hospitalisation à but non lucratif. A dirigé pendant 25 ans le service de chirurgie viscérale de l'hôpital Saint-Camille de Bry-sur-Marne, s'intéressant notamment à la formation des jeunes chirurgiens. Sa bibliographie comprend surtout des travaux de recherche clinique et des participations à des livres chirurgicaux.



Maylis de Kerangal

Entretien

avec Anne Segal et Gérard Cartier

L'entretien avec Maylis de Kerangal est écoutable sur la [Sonothèque](#) ou à partir de l'icône . Pour cette retranscription, l'entretien a été amendé et clarifié par l'auteur.

AS – *Maylis de Kerangal, bonjour, et merci de nous accorder cet entretien pour notre 22^e livraison de la revue Secousse, qui a pour thème l'hôpital et je souhaite remercier ici la Maison de la Poésie qui nous accueille pour cet entretien. À lire votre biobibliographie, il semble que les différentes étapes de votre vie se soient enchaînées selon un timing idéal. Après les classes préparatoires littéraires, puis des études d'histoire, de philosophie et d'ethnologie, au début des années 90 vous devenez éditrice pour enfants, d'abord chez Gallimard Jeunesse avant de créer votre propre collection aux éditions Vilo.*

En 2000, vous publiez votre premier roman aux éditions Verticales, Je marche sous un ciel de traîne. Puis suivront deux autres romans, également chez Verticales, La Vie Voyageuse en 2003 et Corniche Kennedy en 2008, ainsi qu'un recueil de nouvelles en 2006, Ni fleurs ni couronnes.

À partir de 2008, sans doute encouragée d'avoir été sélectionnée pour le prix Médicis et le Femina, pour Corniche Kennedy donc, vous décidez de vous consacrer entièrement à l'écriture et en 2010 vous remportez le prix Médicis avec Naissance d'un pont ainsi que le Prix Franz Hessel. Suivra Tangente vers l'est, en 2012. En 2014 paraît Réparer les vivants, qui sera récompensé par de nombreux prix notamment Roman des étudiants France-Culture-Télérama et le Grand prix RTL-Lire. Et pour finir le dernier en date, Un chemin de tables, paru l'an passé. Tous vos romans sont parus aux éditions Verticales.

MdK : *Hormis Un chemin de tables, et puis j'ai écrit À ce stade de la nuit, qui a été repris chez Verticales l'an dernier mais qui a d'abord été publié aux éditions Guérin. J'ai écrit d'autres livres ailleurs, qui étaient plus issus d'expériences de terrain, parfois de résidence, comme un livre qui s'appelait Pierre, feuille, ciseaux que j'ai publié avec un photographe, Benoît Grimbert, aux éditions Bec en l'air. Il y a eu des expériences plus collatérales, mais c'est vrai que tout est publié aux éditions Verticales.*

En fait j'ai d'abord été éditrice de guides de voyages. Quand je suis rentrée chez Gallimard Jeunesse (car le département jeunesse couvrait des collections jeunesse et des collections adultes), il y avait une collection qui s'appelait Découvertes Gallimard : des livres qui avaient une abondante iconographie. Il y a eu une collection de guides de voyages qui est née de cette collection Découverte. Quand je suis entrée chez Gallimard, j'ai d'abord été pendant 5 ou 6 ans éditrice de guides de voyage. Je suis ensuite passée sur le documentaire, puis j'ai créé les éditions du Baron perché au centre du groupe Vilo.

Je reviens sur l'histoire d'avoir arrêté d'être éditrice pour écrire. Il se trouve que ça n'a

pas complètement été choisi : c'est-à-dire qu'au moment quasiment de la sortie de *Corniche Kennedy*, il y avait pas mal de problèmes, et qu'en fait il y a eu une espèce de séparation – c'est-à-dire que j'ai un peu perdu mon travail aussi. Par ailleurs, je ne sais pas si je l'aurais continué. Mais ce n'est pas sur l'impulsion d'une certaine prise de confiance. En revanche, une fois que le livre est sorti, il y a eu un basculement. C'est vrai que je n'ai pas recherché de travail dans l'édition. *Corniche Kennedy* avait été un peu remarqué et du coup, j'ai plutôt fait des piges, travaillé dans des journaux, notamment dans *Géo* ; pour 2009-2010, j'ai été en résidence à Romainville, etc. Il y a eu un basculement ; je me suis dit : « Je vais voir ». On pourra parler des prix, c'est assez important. Ce n'est pas une façon de me penser au-dessus de toutes ces histoires ; en revanche cela n'a pas vraiment compté de cette manière-là. C'est-à-dire que moi aussi j'étais en difficulté professionnellement. La collection que je développais n'était pas forcément celle qui était souhaitée par les personnes qui, à ce moment-là, dirigeaient le Groupe : je me suis retrouvée sans travail. Entre 2000 et 2007, j'écris et je suis éditrice, notamment de 2004 à 2007, je suis éditrice vraiment.

AS : Pour terminer cette petite présentation, il faut parler quand même des adaptations au cinéma, vous en avez trois : l'une pour *Corniche Kennedy*, un film réalisé par Dominique Cabrera, sorti en début 2017 ; *Réparer les vivants*, de Katell Quillévéré, sorti en 2016 ; et *Naissance d'un pont*, en tournage.

MdK : C'est en cours, je ne sais pas trop où ils en sont. Il y a aussi eu deux adaptations au théâtre. La question de l'adaptation s'est posée dans ma réflexion, avec pas mal d'acuité, avec ce dernier livre, *Réparer les vivants*, parce qu'il y a eu le cinéma, le théâtre, et aussi les traductions. *Naissance d'un pont* avait été un peu traduit (il y avait peut-être eu 9 ou 10 traductions) ; là il y a 35 ou 40 langues : c'est quand même des formes d'adaptation. Il y a des déplacements...

L'envie d'espaces

AS : Et en 2014, vous obtenez le Grand Prix Henri Gal de l'Académie Française pour l'ensemble de votre œuvre. *Réparer les vivants* est bien sûr le roman qui a motivé notre désir de vous rencontrer car il croise parfaitement le thème de notre Carte Blanche : l'hôpital. Dans un entretien accordé à *Télérama.fr*, en 2014, vous aviez dit : « À l'origine d'un roman, j'ai toujours des désirs très physiques, matériels. Et une envie d'espaces. Tant qu'il n'y a pas les espaces, il n'y a pas de livre possible. » Pourriez-vous nous en dire un peu plus sur cette envie d'espaces et notamment de ceux qui ont présidé à l'écriture de *Réparer les vivants* ?

MdK : Cette question sur les envies d'espaces, en fait elle interroge le désir du livre : comment on se met à écrire tel livre plutôt que tel autre. Il y a une façon de se placer quelque part et ça va durer un an, deux ans. Ces livres, ils ne naissent jamais d'idées. Il y a des livres à idées, il y a des livres où l'on va écrire sur quelque chose – surtout des idées qui sont forcément des abstractions. Par exemple, pour *Naissance d'un pont* j'avais envie d'écrire un livre sur la réconciliation. C'est devenu autre chose, mais vous voyez c'est parti d'une idée. Évidemment, ça n'a pas forcément convenu. Je n'ai pas du tout un travail à idées. Je ne me place pas d'emblée dans une forme de réflexion intellectuelle dont la littérature, la narration pourraient être la forme. C'est beaucoup plus le mouvement inverse, c'est-à-dire que je pars d'en bas. Pour *Naissance d'un pont*, ce qui est devenu très vite important, c'était d'écrire une histoire qui mette en jeu des

espaces, qui serait dans les paysages, et où il y aurait une espèce de tension autour d'un fleuve ; ça catalyserait des images de western, de cinéma en panoramique, des choses comme ça. Cette histoire de réconciliation s'est effacée assez vite ; et d'ailleurs, ça a peut-être été la seule fois où je me suis dit qu'il y avait une espèce de thème.

Je ne fonctionne pas comme ça. Je pars du premier monde, qui est le monde physique, le monde de l'expérience, un monde qui requiert immédiatement les corps, une attention aux gestes, aux déplacements. Le livre naît de là, même la portée intellectuelle du livre (en espérant qu'il y ait de la pensée... un livre ça doit parler aussi à la pensée), ça vient de là, ça vient d'en bas. Les idées sont portées par ce monde physique. Je n'écris pas du tout des livres qui sont *hors-sol*. Les personnages ne sont jamais hors-sols, ils travaillent, ils habitent quelque part, la géographie est très importante. En fait, c'est plus qu'une envie d'espace c'est une nécessité. Tant que je n'ai pas les espaces, rien n'existe. Je n'ai pas du tout d'aptitude à l'abstraction. Une chambre, un appartement, c'est toujours telle chambre à tel endroit, dans tel immeuble de tel quartier. C'est en creusant dans la réalité que les fictions se lèvent. Elles se dressent de là. Elles ne sont pas portées par des grands projets littéraires à idées. C'est beaucoup plus une façon de passer par le bas, par le premier monde. Je dirai toujours : j'ai froid, j'ai faim, il fait chaud, la lumière c'est quoi, c'est peuplé, c'est vide. Pour moi, ce sont des marqueurs très forts pour un livre : est-ce qu'il va y avoir beaucoup de monde, est-ce que ça va être un livre assez peu peuplé, avec beaucoup de personnages ou pas, bruyant ou plutôt silencieux, avec des grands espaces très larges et beaucoup de ciel ou avec des espaces très réduits, très confinés, avec une forme de lumière très éclatante, comme dans *Corniche* par exemple, qui était complètement porté par le lieu. C'est un livre qui n'existe pas sans le lieu ; tout est porté par la lumière, la partition spatiale, la ville de la loi, la mer des pulsions et au milieu, cette corniche qui est un peu un tremplin et qui est subverti par ces jeunes. Vous voyez, c'est des mondes qui s'organisent, mais qui s'organisent d'abord dans leurs qualités organiques, physiologiques, sensorielles, et pour moi expérimentales. Je n'arrive jamais dans un livre par le haut.

L'hôpital

AS : *On se recentre sur Réparer les vivants ?*

MdK : *Réparer les vivants* c'est un livre assez particulier, parce que même s'il y a une unité de lieu, dont on pourrait dire qu'elle serait l'hôpital, c'est un transfert, en fait, c'est une traversée qui s'amorce dans une vague, qui est un milieu physico-sensoriel et dynamique très fort. Mais c'est vrai qu'on arrive très vite dans les hôpitaux et ça devient un monde de couloirs, de blocs, d'enceintes, de confinement : les petits cagibis, les chambres fermées, les ascenseurs, les pass pour entrer dans les enceintes, notamment l'enceinte du bloc chirurgical, qui n'est pas accessible : il faut montrer que l'on fait partie d'une communauté pour avoir accès quelque part. C'est un monde qui s'est déployé comme ça. Mais il y a certaines scènes qui sont dans des salles très banales avec un verre d'eau et une chaise, une petite table, et tout va se passer là. Les espaces sont vraiment des contenants d'émotions, ils mettent la pression sur les événements. Tandis que le moment de la vague, et peut-être le moment où les parents sont au bord du fleuve, finalement, ce sont des moments où quelque chose s'ouvre. Notamment quand les parents s'en vont vers le fleuve, c'est tout d'un coup un très grand ciel, c'est l'estuaire, et celui-ci va porter quelque chose de leur douleur et quelque chose va finalement s'ouvrir pour eux. Sinon, c'est vrai que ce sont des espaces qui sont très confinés. C'est

vrai que dans tous mes livres il y a un rapport à la ville où j'ai grandi, qui est le Havre, et là, pour le coup, c'est un espace à la fois très réaliste et mythographique.

GC : La plupart de vos romans sont situés dans un milieu social ou professionnel bien précis, dont vous restituez avec une grande vérité les enjeux, les techniques, le vocabulaire (je peux en témoigner pour l'univers des travaux publics qui sert de cadre à Naissance d'un pont). Cela laisse supposer de nombreuses recherches de votre part. Comment procédez-vous pour vous approprier ces milieux ? Comment avez-vous fait, en particulier, pour pénétrer le milieu hospitalier ?

MdK : Alors ce qui est très évident pour moi c'est que, en tout cas pour ces deux derniers livres, le pont et le cœur, je me suis avancée dans des milieux où je n'avais aucune prise. C'est-à-dire que ce qui m'étonne, c'est la pauvreté de mon bagage à l'heure de commencer la traversée. J'ai une culture en architecture assez lambda et je connais très peu l'ingénierie pour les ponts. Je suis d'une famille où il y a beaucoup de médecins, j'ai un frère qui est chirurgien cardiaque, et pourtant j'ai une expérience de l'hôpital totalement lambda – et finalement, pour tout vous dire, même la question de la mort encéphalique n'était pas du tout claire pour moi. Les questions du coma, de la mort encéphalique étaient des notions que je ne possédais pas. Pour des raisons assez compliquées à déplier, il se trouve que je me suis dit : ce roman va prendre en charge ce transfert (du cœur de ce jeune homme dans le corps de cette femme), et je dois tout en savoir. C'est un transfert, donc c'est une traversée : la construction du roman est assez simple. Il pourrait y avoir des flash-back, mais finalement on suit un processus. Ce sont des romans où on suit une action qui se déploie : on construit un pont, on transplante un cœur. Ce sont des romans de ligne. Le processus, technique en l'occurrence, donne au livre sa colonne vertébrale, en tout cas sa trajectoire. Et du coup ce sont des livres qui ont une charge d'intensité parce qu'ils ont une direction, mais en fait cette direction est portée par un processus qu'il faut connaître.

Ce dont on se rend compte c'est que tout le monde peut savoir, avec un peu de travail, comment se déroule une transplantation cardiaque. Les étapes sont appréhensibles par n'importe qui, pour peu qu'il y ait une forme de travail. J'ai cherché d'abord à visualiser l'étape de la mort et la qualité spéciale de la mort qui était impliquée ; puis il y allait avoir une période de don, de conversation en tout cas, un échange avec les proches ; puis le prélèvement, puis la greffe. Dans le premier site internet venu, on a ce déplié-là. Ce n'est pas très intéressant de survoler ce qui va être votre livre. De fait, je suis amenée à rentrer de l'intérieur dans ces gestes parce que la fiction naît de cette action. C'est en ce sens-là que ce sont des épopées. C'est un genre où l'action tire le livre. De fait, ce sont des livres d'action. En tout cas, ces deux-là sont des livres d'action. Il y a cette documentation internet, qui est surtout une documentation livresque, textuelle, et il y a une documentation qui est beaucoup plus humaine.

Je crois que mon premier geste a été d'appeler l'Agence de la Biomédecine pour rencontrer un coordinateur, qui m'a non seulement donné précisément les étapes du processus, mais auprès duquel j'ai aussi compris le fait que c'est un processus qui est tressé *dans la loi*. C'est-à-dire que le cadre juridico-légal d'une transplantation est très complexe et que si on ne le comprend pas, on ne comprend pas le processus. Il n'est pas lisible pour qui n'a pas les attendus des lois. Pourquoi il faut, par exemple, qu'il y ait deux électro-encéphalogrammes effectués à quatre heures d'intervalle, qui durent chacun une demi-heure et qui présentent chacun un tracé plat, pour décréter que

l'individu est en état de mort encéphalique. Ça a un sens qui ramène à l'Histoire, qui est la crainte d'être déclaré mort quand on est vivant. Cette peur irradie toute la transplantation, elle travaille tout ce qui organise la loi, le cadre légal de ce geste. J'ai rencontré ce coordinateur, qui était formidable, et je pense qu'il a énormément apporté à ce livre. Il a été le seul interlocuteur que j'ai eu pendant ce livre. Par exemple, je lui ai fait relire le manuscrit avant de le publier, parce que je voulais être exacte. Et donc j'ai dû statuer sur ce que je conservais d'inexact mais étant du ressort de la fiction, c'est-à-dire le passe-droit du roman, et ce qui était des endroits où je m'étais trompée et où le roman n'avait rien à gagner à laisser cette erreur.

Et j'ai été aussi à l'hôpital. J'avais appelé la Salpêtrière, parce que j'avais regardé quel était l'hôpital dans Paris où il y avait le plus de transplantations cardiaques : c'était la Salpêtrière, le service du Professeur Leprince. Ils m'ont accueillie avec générosité, j'ai pu assister à une greffe. Mais pas de prélèvement... De fait, je n'ai pas demandé à assister à un prélèvement. Non pas que je pensais ne pas pouvoir y assister, étant donné que c'est une opération très violente (on ouvre, on dissèque, on répartit les organes...), mais c'est une opération qui est surtout très privée. Les parents souvent n'y ont pas accès. Ensuite, j'ai rencontré des médecins, des soignants, qui m'ont dit : « Vous nous auriez appelés, on vous aurait laissé venir... » Mais ce n'est pas forcément le but. On va à Saint-Denis, on va à l'Agence de Biomédecine, on regarde les lieux, on va à l'hôpital ; aller à l'hôpital, c'est se retrouver dans les espaces que l'on va écrire, c'est aussi capter de l'atmosphère, ce n'est pas rien ; tout cela donne un cadre au livre qui est le cadre documentaire.

Mais c'est ce qui m'intéresse le moins, en fait, parce que ce roman n'est évidemment pas un documentaire sur la greffe, au sens où ce qui m'intéresse c'est le langage. Ce qui se passe, en fait, ce qui est extraordinaire, c'est que toute cette manne documentaire, c'est elle qui va débrider l'imaginaire du livre. C'est de la documentation que l'on recueille que l'on débride un imaginaire, que la fiction s'émancipe. Pour moi, la tension dialectique est très forte, au sens où c'est parce que je me documente qu'il peut y avoir roman. Ce n'est pas l'inverse, ce n'est pas : « Mon roman doit ressembler à la réalité ». Le bon travail, bien réaliste, où l'on s'y croît, ce n'est pas du tout ma question. La captation du réel n'est pas du tout l'enjeu du roman. L'enjeu du roman, pour moi, c'est la captation de la vie. C'est le langage. Le roman se tisse dans de la documentation et dans les mots que je recueille dans ces moments de documentation, qui sont tout un vocabulaire qui va venir s'enchâsser dans la langue du roman. Évidemment, il y a un ouvrage technique assez fort, assez visible de la manière dont sont incorporés des mots techniques : comment les bas morceaux de la langue se retrouvent injectés dans une phrase plus romanesque. Ça crée immédiatement des grains, ça se voit tout de suite. Ça c'est très important. Mais surtout, certaines scènes, et certains personnages même, ne peuvent exister que parce qu'il y a eu une documentation.

Il y a quelque chose de grec dans ce livre, de grec archaïque. Il y a cette vague au début, et c'est le héros qui surgit de la mer ; il y a l'image de ce corps qui est comme un guerrier blessé (je crois que c'est quasiment comme ça que c'est dit à un moment) ; il y a quelque chose de grec aussi parce qu'il y a le *chant de belle mort*, rite funéraire grec. Mais c'est même grec au sens où il s'agit de retrouver des formes archaïques dans la modernité. Par exemple, la couture, c'est à la fois le geste du paléolithique et, en même temps, c'est le geste ultra-technique fait par des ordinateurs. Dans l'enceinte du bloc, c'est la préhistoire et, en même temps, les scans hyper perfectionnés et les ordinateurs.

Ça, c'est passionnant, et c'est aussi très émouvant. Les lampes qui sont placées au-dessus des tables d'opération, des champs opératoires, sont des lampes *scialytiques*, qui ne font pas d'ombre (*scialytique* : donc *scia* l'ombre et *lytique* délier ; ce sont deux mots grecs qui *portent la lumière*). Ce mot dit à la fois la lumière du bloc, qui ne peut pas créer d'ombres portées parce qu'il faut voir ce que l'on fait, et en même temps il donne une aura grecque à la scène, c'est-à-dire une aura archaïque : il s'agit là de découper – un rapport au corps assez primitif, qui est ce que je viens chercher dans ce livre. Un rapport à la mort aussi, et à la tragédie. Quand j'ai appris le nom de cette lampe, j'ai été voir l'étymologie et ça a été tout de suite quelque chose d'assez émouvant et assez fort, du point de vue de l'inspiration. Tout d'un coup, il y avait l'ombre et la lumière, la mort et la vie, et cette propriété de délier les ombres, et cette histoire de grec ancien qui s'invite dans le livre... Et, en fait, tout le livre est peuplé de traces de ce type.

Les sciences et les techniques

GC : En vous lisant, on est frappé par l'importance du vocabulaire technique, non seulement pour restituer l'univers dans lequel évoluent vos personnages, mais aussi au cœur de votre style, pour nourrir les métaphores. D'où vous vient cet intérêt (cette fascination même) pour les sciences et les techniques ?

MdK : Il y a un intérêt qui est d'abord poétique. C'est nourrir un rapport d'intimité avec le langage, le connaître, le connaître de plus en plus profondément. Et c'est vrai que c'est aussi un geste assez politique dans la mesure où l'on peut, où l'on pourrait s'en tenir à la langue française, à la belle langue, c'est-à-dire à la langue expurgée de ses argots, de tous ces continents de langage qui n'ont pas forcément leur place dans ce qu'on appelle la littérature française labellisée. Et en fait, tout a droit de cité dans la langue. Je fais assez peu de hiérarchie. Évidemment, pour moi, c'est d'abord un intérêt poétique, un intérêt langagier. Par ailleurs, ces techniques, il se trouve qu'elles me fascinent. Dès qu'on s'intéresse vraiment à quelque chose, qu'on le focalise et qu'on s'y concentre, c'est extrêmement vivant, chatoyant, complexe.

Et la technique, ce qui me plaît, c'est que c'est l'emmerdement pour tous les littéraires. Les intellectuels, qui sont plutôt du côté des sciences humaines, des sciences sociales, de la littérature, etc. regardent assez peu ce qui se passe du côté de la science, soit que ça ne soit pas à leur portée (ce qui est mon cas), soit parce qu'il y a aussi une considération un peu dédaigneuse pour tous les champs techniques, qui sont les champs de l'artisanat, du *faire*, et qui ne sont pas ceux de l'art. J'avais été très frappée quand j'avais lu *Pastorale américaine* de Philip Roth, où il y a peut-être 30 ou 40 pages sur la fabrication des gants dans une usine, à Newark je crois. C'est extraordinaire. Il y a une espèce d'écartèlement du roman, c'est étonnant, a fortiori du roman américain dont les narrations sont assez vigoureuses, et tout d'un coup on est dans cette fabrique, et on apprend, extrêmement précisément comment se fabrique un gant. Ce sont des gestes assez radicaux et assez politiques, qui disent aussi que la littérature ne peut pas forcément se saisir de tout mais que tout peut y avoir sa place. Et je trouve que c'est assez réjouissant. Au final, ce sont aussi des langues qui ont plus de grain. Quand il y a un mot technique, on le voit tout de suite. Il saute à l'œil parce qu'il n'est pas comme les autres ; il n'a pas la même biologie, presque, on le voit immédiatement, on peut faire l'expérience... J'aime bien travailler ces lexiques qui ont leur part de mystère. On s'étonne quand même qu'il y ait tant de mots, pour dire tant de choses...

AS : *Est-ce pour un effet de réel ou d'étrangeté pour le lecteur ?*

MdK : Plus d'étrangeté que de réel. Il y a des effets de réel, évidemment, à donner les noms des processus, mais il y a aussi l'étrange beauté de certains mots techniques. Dans *Naissance d'un pont*, ça me touchait beaucoup. En plus, ce sont des mots qui produisent des images assez fortes. Et donc tout ça, pour moi, fait partie du travail littéraire, du travail de langage, en tout cas de l'élaboration d'un rapport intime avec sa propre langue, qui ne sera jamais d'ailleurs fusionnel, il ne faut pas souhaiter qu'il le soit. En tout cas, l'épopée est aussi là-dedans, elle est dans le fait d'engranger ou recueillir des mots qui sont de la connaissance, qui sont une forme de savoir. Et enfin, pour moi il y a une beauté dans la façon dont peuvent se rencontrer des lexiques différents.

AS : *Dans Naissance d'un pont, Georges Diderot, le maître d'œuvre, s'exprime ainsi : « Ce qui me plaît à moi, c'est travailler le réel, faire jouer les paramètres, me placer au ras du terrain, à la culotte des choses, c'est là que je me déploie. » Je me suis demandé si vous ne pourriez pas parler ainsi de votre rapport à l'écriture.*

MdK : Oui, évidemment, il y a là quelque chose d'un peu programmatique. Je lui prête des propos qui me plaisent. C'est un temps où je plaidais beaucoup pour le concret, pour des livres qui ne soient pas du tout hors-sol, mais où on soit totalement dans les milieux, professionnels, etc. C'est une question de tempérament aussi. Je ne dis pas du tout que c'est là où la littérature doit être. La littérature peut être dans l'abstraction, dans un monde complètement dépouillé, dans une forme de dénuement. Mais c'est vrai que dans ce livre, je voulais tracer une forme d'émotion face à la façon dont les lieux changent : comment peut-on vivre dans des lieux qui changent tout le temps, comment articule-t-on la question de la permanence et la question du changement... Et j'avais envie de faire un livre de l'abondance, avec beaucoup de gens, beaucoup d'actions, comme il y a des livres du rien, des livres qui sont plus nus. Ce n'est pas encore une fois en termes de dogmatisme littéraire (« C'est ça qui est bien, c'est ça qui est mal »). Il se trouve que, à ce moment-là, pour moi c'était important. Et je considère que c'est toujours important cette histoire de ras les choses, à la culotte des choses – c'est un peu ce que je disais au début de l'entretien. Je pense en revanche qu'il y a un risque quand on écrit, quelque chose qui est assez délicat, c'est d'être toujours en surplomb de son sujet, de tellement bien savoir ce qui va se passer, de tellement contrôler, que les choses sont moins vivantes, elles sont plus pétrifiées. Ce qui n'est pas mal quand on se place au ras de la moquette, c'est que ça tremble en permanence, ça bouge tout le temps et que cette vie-là, on peut peut-être la capter là.

L'adolescence

GC : *Vous manifestez une attirance et une sympathie évidente pour les adolescents, qui sont les héros de plusieurs de vos romans (Dans les rapides, Corniche Kennedy) et dont vous restituez le langage, parfois assez fleuri. À quoi cela tient-il ?*

MdK : C'est un âge de la vie fascinant. Les livres dont les adolescents sont les protagonistes, sont légions. C'est presque un topos littéraire, l'adolescent dans la littérature. Dans *les rapides*, je sentais que le livre était partagé entre l'adolescence, Le Havre, la musique, l'amitié, qu'il y avait un peu trop de choses. J'étais dans cette idée qu'il ne faut s'occuper que d'une chose quand on écrit une fiction. Il faut essayer de ne dire qu'une chose. Encore aujourd'hui, je ne suis pas très éloignée de cette idée-là. Dire

de quoi parle un livre, sujet verbe complément, je trouve ça assez fort. Se dire : *c'est l'histoire du transport d'un cœur*, ou : *c'est l'histoire d'un don*, c'est autre chose. On n'est déjà plus dans le même livre. Et je trouvais qu'il y avait quelque chose de trop.

Du coup, quand j'ai fini *Dans les rapides*, j'ai voulu faire un livre qui soit vraiment la focalisation sur l'adolescence, et ça a été *Corniche Kennedy*. Je veux qu'on les voie, je veux qu'on les entende, je ne m'occupe que d'eux, ils sont glorifiés, ils sont comme des princes. Il y a évidemment d'autres âges de la vie qui sont beaucoup plus intéressants parce qu'il y a le rapport à la mémoire qui a pu s'inscrire. Or là, la façon dont je les dépeins, ils sont quand même dans une espèce de pur présent. C'est un âge où tout d'un coup on se refonde en fait, on se réinvente. Il faut se faire une vie, et ce n'est pas facile. Il faut se faire des amis, savoir comment on va s'habiller, quelle musique on va écouter, comment on va se comporter. Il faut être reconnu par le groupe, mais en même temps, on veut être singulier, on veut pouvoir dire *je*. Je trouve ça hyper émouvant. Ça ne cesse de m'émouvoir, ce moment où vont cohabiter l'intérieur familial et le dehors de la rue, de la cour.

Dans le livre, il y a un côté très porté sur l'énergie, les corps. Je trouvais qu'il y avait trop de propos pour dire que les adolescents c'était vraiment la facilité, la glande, la crise d'ados et ces êtres perçus un peu comme des mollusques, ou comme des consommateurs, les chouchous du capitalisme. En fait, j'avais envie qu'ils soient un peu nus et dans une espèce de commencement, de scène d'engendrement d'eux-mêmes. Et ce qui m'émeut énormément, c'est évidemment leur rapport au langage, c'est l'idée qu'ils se font une langue. Qu'on trouve ça moche ou grossier ou incompréhensible, ils se font une langue ils ne parlent pas comme nous. En plus, ils deviennent assez polyglottes, puisqu'ils parlent d'une certaine manière avec leurs parents et d'une autre manière avec leurs amis, et d'une autre manière encore dans les sphères plus institutionnelles, l'école, etc. Et je trouve en plus que cette langue est belle. Il y a des choses que je trouve magnifiques en termes d'images poétiques, etc.

L'écriture

GC : *Votre écriture est très particulière, immédiatement reconnaissable : une grande liberté dans la syntaxe et le vocabulaire (les mots recherchés côtoient le jargon des adolescents par exemple) ; une imbrication des paroles et de la narration ; de fréquentes images et analogies ; et, comme chez Claude Simon, de brusques échappées hors du récit. Pourriez-vous nous parler de la genèse de votre style ? Qui sont vos « maîtres » en écriture ?*

MdK : C'est une question assez difficile. C'est toujours assez mystérieux. Pourquoi les gens écrivent comme ils écrivent ? Surtout la part de conscient, de geste très conscientisé, de « *Je vais écrire comme ça...* » La part décidée dans la prose... On peut dire aussi que tout est décidé, dès qu'il y a un mot qui s'inscrit dans une page, il faut bien qu'il soit décidé. Ce que je vois, depuis mon premier livre jusqu'à aujourd'hui, j'ai fait un trajet. Mes premiers livres sont écrits dans un style assez différent. *Le ciel de traîne* et *La vie voyageuse*, sont des livres où je reconnais davantage la littérature que j'ai lue, que j'ai pu apprendre et surtout une littérature plus patrimoniale, plus célébrée, d'une conformité en tout cas aux canons du roman : des romans avec beaucoup plus de récits à l'imparfait, des romans à intrigue. Quand je les relis, je vois ce qui est venu ensuite, mais que je ne savais pas évidemment au moment où je les écrivais, mais je

vois aussi leur côté classique, qui vient de ce que je lisais à l'époque. Après ces deux livres, il y a eu un petit recueil de nouvelles qui s'appelle *Ni fleurs ni couronnes*, et là, pour la première fois, j'ai opéré un geste, moins de reconnaissance mais d'appropriation. J'ai eu le sentiment – ça joue sur deux textes assez courts –, de trouver une forme de fréquence, et une forme de physique en termes de paragraphes, de longueur de phrases, dans lesquelles je me suis reconnue. Et ce moment-là, il s'est stabilisé, livre après livre.

Il y a néanmoins des livres assez différents. Je pense malgré tout que *Réparer les vivants* est un livre assez calme par rapport aux précédents. On est moins dans une forme de fébrilité, on est moins dans le gros tonneau de la mondialisation, le thème porte aussi à des affects très différents. Donc il y a à la fois le fait que l'écriture évolue en fonction de ce que la narration va résorber comme histoire, ce qu'elle va prendre en charge comme histoire, et ce qui est raconté fait évidemment bouger le style. Mais néanmoins, je sens que j'ai stabilisé quelque chose depuis maintenant une dizaine d'années. Il y a eu des coups de force. Tout d'un coup, le présent par exemple. J'ai essayé de trouver un temps de la narration qui s'éloigne du grand récit à l'imparfait assez classique ; et quelque chose existe là, c'est un présent un peu monumental, qui m'impressionnait et que j'ai aimé d'ailleurs parce qu'il m'impressionnait. J'ai écrit beaucoup au présent. Dans *Corniche Kennedy*, tout ce qui concerne les pages avec les jeunes, les plongeurs, c'est au présent. Dans *Naissance d'un pont*, il y a aussi beaucoup de présent. C'est un temps que je n'avais jamais complètement envisagé comme étant un temps pour le roman. Pour moi, le temps du roman était une temporalité qui se livrait via les temps du passé. L'imparfait, le passé-simple et le passé composé, qui est un temps très intéressant, qui a une forme de dynamisme que n'ont pas forcément les autres.

Les temps, c'est quelque chose dont je suis assez consciente. Je n'écris pas au fil de la plume ; au contraire, j'essaie de voir ce qui peut faire l'objet d'un présent, d'un futur. Il y a tout un passage au futur dans *Naissance d'un pont*, et en fait ça fait partie d'une écriture qui a vraiment évolué. Elle évolue parce que j'ai lu. Quand j'ai commencé à écrire, j'avais une culture qui n'était pas du tout celle que j'ai maintenant en littérature contemporaine. Ça joue beaucoup. Et il y a une espèce de mouvement, de devenir aussi. Il y a des écrivains qui ont tout, tout de suite : au premier livre, tout est là, c'est très fort immédiatement. Et il y a des écrivains où ça devient au fur et à mesure, il y a quelque chose qui vient et qui se sédimente, qui se cristallise. Et ça, c'est le travail, qui implique la vie qu'on mène, mais aussi évidemment ce qu'on lit, ce qu'on écoute, ce qu'on va voir, la façon dont on traverse un peu tout ça.

Les adaptations au cinéma et au théâtre

AS : *Peut-être pour terminer cet entretien, on va parler de votre réussite dans le domaine de l'adaptation. C'est quand même un succès assez remarquable. Il y a trois livres qui ont été adaptés au cinéma (Naissance d'un pont, Corniche Kennedy et Réparer les vivants) ; également deux adaptations théâtrales pour Réparer les vivants. Comment vivez-vous ce succès ? Peut-il avoir une quelconque incidence sur votre écriture, comme par exemple modeler vos choix d'espaces ?*

MdK : *Naissance d'un pont*, je ne sais pas du tout ce que cela deviendra. Mais c'est vrai qu'il y a eu un scénario qui a été écrit. Mais sinon, ce n'est pas mon succès, en fait. Les deux films, ce sont les œuvres d'autres personnes, c'est très clair dans ma tête. Le livre

migre dans un autre langage, dans un autre médium, il est ressaisi par un artiste et c'est lui qui lui donne forme. J'ai pu accompagner, j'ai pu lire des scénarios, mais ça n'est pas mon œuvre, et en ce sens-là, si succès il y a, c'est le leur. Les pièces c'est différent parce que c'est mon texte qui est dit, et que donc, que ce soit dans l'adaptation d'Emmanuel Noblet ou dans celle de Sylvain Maurice, ce qui est présenté, c'est un montage d'autour de 15% du texte. Ce qui est intéressant, là, c'est comment ces montages catalysent deux lectures, d'ailleurs assez différentes, comment le montage fait advenir des spectacles différents. Pour la pièce de théâtre, je me sens plus présente vu que c'est quand même le texte que j'ai écrit qui est dit. Mais pour tout vous dire, ce n'est pas parce qu'un livre est adapté qu'il est mieux pour moi qu'un livre non adapté. Ce que désigne l'adaptation de mon point de vue, c'est l'aptitude qu'une œuvre a à se reconfigurer ailleurs. Ce qu'elle va saluer c'est l'énergie ou ce qu'il y a de vivant dans un livre et ce qui peut être ressaisi et devenir autre chose.

Mais ce qui a été très probant pour moi, à partir de *Naissance d'un pont*, ce sont les lecteurs. Les ventes ont été très importantes, et évidemment, pour *Réparer les vivants*, encore quatre fois plus. Ce sont des livres qui ont quelque chose de populaire. Il y a eu un colloque universitaire sur mon travail, il y a des revues qui vous interrogent, il y a des traductions, la reconnaissance de la presse, la reconnaissance universitaire, et il y a tous ces lecteurs. En fait, on fait le grand écart entre des lecteurs quasiment professionnels et des lecteurs qui lisent assez peu, et ça, c'est assez fascinant comme moment. C'est aussi un moment de vérité. Ça vous déplace, on a accès à d'autres choses. Le monde s'ouvre et, en même temps, on peut avoir la nostalgie du temps où l'on écrivait *Corniche Kennedy*. C'est un moment différent. Je suis très émue que ce livre ait pu être lu par autant de personnes, donc tant de gens différents et qu'il ne soit pas resté capté dans un milieu, celui des personnes qui lisaient mon travail avant, qui est un milieu plus littéraire. Et le fait aussi que cette écriture jugée difficile, avec des phrases longues, ait pu rencontrer ces lecteurs. C'est l'histoire du film d'auteur qui fait beaucoup d'entrées. C'est à la fois une position de prince, et en même temps, on ne va pas être quelqu'un d'autre. Il faut surtout retrouver une forme d'innocence et écrire sans que le lecteur, et donc sans que le succès soit un paramètre possible. La position « *aux innocents les mains pleines* », ça ne serait pas mal. Ce n'est pas forcément ultra facile mais ce serait un idéal pour moi, cette forme d'innocence.

AS/GC : Merci

Philippe Di Maria

Symphonie n°1, L'hygiénique, de Louis-Ferdinand Céline



Note liminaire - Ce texte traitant exclusivement de la carrière médicale Céline, il nous a semblé inutile, voire superfétatoire, d'évoquer ici ses positions racistes et antisémites, positions, d'ailleurs, qui interférèrent peu dans sa carrière de médecin. Cet aspect « sombre » de la vie de Céline est largement étudié, analysé et commenté dans nombre de biographies, études et revues spécialisées. PDM

1^{er} Mouvement

Adagio (1894 - 1912)

Comme Céline l'a toujours proclamé, sa vocation de médecin lui est venue très tôt, vers l'âge de cinq ans environ. Il le confiait encore à Claude Bonnefoy quelques semaines avant sa mort. Dès son plus jeune âge, en effet, il s'émerveillait de voir le médecin s'occuper de ses parents ou de lui-même, il trouvait ça « *épatant* » ce thaumaturge qui remettait en route des corps qui n'avaient plus envie de fonctionner. « *Je trouvais ça formidable les médecins, ces espèces de magiciens qui savaient réparer les corps blessés, malades, endoloris, fiévreux.* »

Puis sa jeunesse s'écoule lentement, sous les « *cloches à gaz* » du Passage Choiseul, comme les grains d'un intangible sablier. Les voyages qu'il fait à l'étranger pour y apprendre les langues (Allemagne, Angleterre) et les petits emplois dans Paris (maisons de tissus, joaillerie, la bijouterie Lacloche qui lui promet de l'engager définitivement à la fin de ses obligations militaires) lui font oublier ce rêve d'enfance.

Le glas de cette jeunesse sonne le 28 septembre 1912 quand, à dix-huit ans, Louis Destouches s'engage pour trois ans dans le 12^e régiment de Cuirassiers, stationné à Rambouillet.

Doloroso (septembre 1912 - mars 1915)

Les deux années passées au « 12° Cuir » à subir les peines, corvées, épreuves physiques et brimades sont terriblement éprouvantes pour le jeune Céline. On peut l'imaginer découvrir alors la réalité tangible de son corps physique, de ses faiblesses, de sa fragilité, tandis que le moral et le psychique se révélèrent d'un acier qui n'est pas inflexible.

Arrive la guerre. Le 25 octobre 1914, près de Poelkapelle, Céline est blessé par une balle ricochante qui l'atteint au bras, lui fracturant l'os et occasionnant une large plaie. Le surlendemain, il est transféré à l'hôpital d'Hazebrouck (où il est dorloté par l'infirmière-major avec laquelle il a une liaison, et une correspondance suivie jusqu'à mai 1916), puis au Val-de-Grâce en décembre. Réopéré en janvier 1915, il part en convalescence en février, puis retourne à l'hôpital de Vanves où il y subit un traitement à l'électricité.

Il ne paraît pas déraisonnable de penser qu'après avoir vu les horreurs de la Grande-Boucherie, en avoir subi les conséquences (blessure à l'oreille gauche occasionnant des bourdonnements et sifflements ininterrompus, blessure au bras dont il souffrira toute sa vie) et après avoir passé quelques semaines dans des hôpitaux, où il redécouvrit la beauté et la bonté de ces hommes réparant d'autres hommes, il sentit alors renaître, vivifiée et amplifiée, sa « vocation médicale » de jeunesse.

Agitato (hiver 1915- mai 1924)

Peu après sa convalescence, Céline est envoyé à Londres pour y travailler au consulat de France, mais déjà tourmenté par le « démon de la bougeotte », il décide de partir pour le Cameroun, employé par la Compagnie Forestière Shanga-Oubangui. Il va y vivre plusieurs mois dans des conditions difficiles : moustiques gloutons, peur d'être empoisonné ou assassiné par les Pahouins à la réputation d'anthropophages, fièvres contre lesquelles il se bourre de quinine et autres drogues, voyage en étant constamment armé, se loge et se nourrit avec difficultés. Malgré tout cela, il y fait l'expérience de la Liberté. C'est en Afrique, et à cette époque, qu'il fait ses premières expériences médicales en médecin « amateur ». Les lettres envoyées à ses parents contiennent souvent de longues listes de produits pharmaceutiques dont il a besoin : sérums, pincés, nécessaires de suture, seringues, bistouris, bandages, etc. On peut supposer, sans grande marge d'erreur, que si sa vocation médicale ne date pas de cette période africaine, son désir de devenir médecin l'est probablement.

Gravement malade de dysenterie, Céline rentre à Paris vers la mi-mai 1917. Il y vivote de petits travaux comme, entre d'autres, homme à tout faire pour la revue *Eurêka* de Raoul Marquis (le Courtial des Pereires de *Mort à crédit*) jusqu'à ce que, se trouvant devant l'un des grands tournants de sa vie, il réponde à la fondation Rockefeller qui cherche des « propagandistes qualifiés » : « *C'était pendant la guerre, en 16, 17. J'étais réformé ; il fallait que je gagne ma croûte. Alors, voilà que je tombe sur un petit papier grand comme ça, qui demandait un conférencier pour la fondation Rockefeller de propagande contre la tuberculose. Je n'avais jamais parlé en public ; j'étais d'un baveux ! Tiens, mon vieux, en public, je parlais encore plus mal que toi ! Mais voilà, j'étais tombé sur le papier et je me présentais le premier, et puis je parlais anglais, ce qui a simplifié mes négociations avec le comité américain. Enfin, on m'a embauché. Ce que j'ai pu bafouiller les premières fois ! Je revois avec terreur la grande séance dans*

le théâtre de Rennes, tout illuminé, et c'est grand ce machin-là ! Tout contre moi, le général d'Amade et puis le docteur Follet, qui devait devenir plus tard mon beau-père. Ç'a été épouvantable, et puis, petit à petit, je me suis habitué à parler comme on s'habitue à tout. J'ai parlé, j'ai parlé ! » (Cahiers Céline 1, p.87).

La Fondation Rockefeller, évidemment fort riche, envoya en France au début de l'année 1917, une commission pour enquêter sur la tuberculose. Le rapport désastreux qui en ressortit fut à l'origine de la création de la *Commission américaine de préservation contre la tuberculose*, qui allait sillonner la France pour répandre la bonne parole prophylactique contre la maladie. Des conférenciers étaient indispensables à cette tâche. Céline se fait engager : *« On faisait des conférences dans les écoles sur la tuberculose. On en faisait jusqu'à cinq ou six par jour. Les paysans à qui on s'adressait et qui parlaient surtout patois ne comprenaient pas toujours nos explications... Ils écoutaient sagement, sans rien dire... Ils regardaient surtout les films... Très instructifs, les films... On voyait des mouches se promener sur le lait... La pellicule cassait toutes les cinq minutes, ou sautait. Ça ne faisait rien... On réparait... »*

Le docteur Athanase Follet, dont l'influence comme Président du Comité départemental de lutte contre la tuberculose était grande, réussit à obtenir de la Fondation que les premières conférences se déroulent en Bretagne. C'est ainsi que Louis Destouches, membre de *« l'équipe ambulante de propagande »*, fait le soir du 11 mars 1918 sa première *« causerie »* devant le public rennais. À partir de ce jour, il a une vie très occupée : conférences dans la journée pour les jeunes écoliers, puis le soir pour les adultes. La roulotte des *« rois de l'hygiène »* parcourt ainsi les routes de Bretagne en essaimant ses *« causeries »* jusqu'au 3 décembre 1918, date où Céline prononce sa dernière conférence de l'année.

Il retourne ensuite à Rennes pour préparer son *« bachot »*. Il en présente à Bordeaux la première partie en avril 1919, lors d'autres conférences, puis la seconde partie le 2 juillet, toujours à Bordeaux. Une relation étroite s'était nouée entre Céline et le D^r Follet, ainsi qu'une autre, plus étroite encore, entre Céline et la fille du docteur Follet, qu'il épousa le 19 août 1919, à la condition qu'il *« reprît sérieusement ses études et devienne médecin »*. Céline, devenu le gendre du *« Professeur Athanase Follet »*, a donc une carrière médicale toute tracée qui s'ouvre à lui. Grâce à un décret appliqué au bénéfice des anciens combattants, il fait son cycle d'études en deux ans et demi au lieu des quatre ans traditionnels. L'hiver 1921, il s'active dans le laboratoire de son beau-père et y fait moult expériences, plus ou moins réellement scientifiques, mais qu'importe, il expérimente, il se cultive. En avril 1921, il est reçu à son premier examen puis, avant même d'avoir obtenu le second, il part pour Paris avec une autorisation spéciale lui permettant d'achever ses études à la faculté de médecine de Paris. Il en profite pour faire un stage à la maternité Tarnier, dans le service du D^r Brindeau (c'est ce dernier qui l'aurait poussé à choisir un thème de thèse plutôt littéraire, ayant senti chez lui ce *« don »*) – *« J'ai l'oreille, voilà !... Tous les vagissements me passionnent... pensez, des années à Tarnier !... Brindeau, Lantuéjoul... les premiers cris... le premier cri !... Tout gras et glaires... mon affaire !... les toutes petites tronches, écarlates, bleues, strangulées déjà !... si j'ai aidé des êtres à naître !... Comme ils arrivent !... vous me remettez dans les souvenirs ! "Poussez, ma petite dame ! Poussez !..." J'ai entendu bien des cris... je suis un homme d'oreille... mais le duo d'accouchement maman le petit gniaasse, voilà un accord à se souvenir... la maman juste finit de crier le même reprend... Je vous ferai pas d'effet littéraire "la vie continue tcétéra"... je vous fais*

grâce » – ainsi qu'à l'hôpital Cochin, à la clinique chirurgicale du D^r Delbet.

L'année 1923 est l'occasion pour Céline de finir ses études, et surtout de pratiquer lors de remplacements à Rennes (à *La Sagesse*, la clinique de son beau-père). Il y exerce le rôle d'un dictame moral, s'entretenant beaucoup avec ses patients, tâchant de diminuer du mieux que possible leur souffrance par la parole, par la compassion. Céline est déjà l'homme affecté et révolté par la souffrance de ses semblables.

À Paris, pendant l'hiver 1923, il fréquente pour quelques semaines l'Institut Pasteur, mais les tâches qu'il y exerce ne le passionnent guère. Le 19 octobre 1923, il reçoit l'autorisation d'exercer la médecine avant d'avoir soutenu sa thèse (*La vie et l'œuvre de Philippe Ignace Semmelweis*) qui obtint la mention « Très Bien », le 1^{er} mai 1924. Trois semaines plus tard, il en publie une version abrégée dans *La Presse Médicale* sous le titre *Les derniers jours de Semmelweis*.

Déjà l'hygiéniste perçait sous le médecin.

2^e Mouvement

Allegretto (mai 1924-février 1925)

Sa thèse soutenue, Céline voit revenir les affres du doute. Que faire ? Reprendre le cabinet *La Sagesse* de son beau-père ? Rejoindre l'Institut Pasteur ? Se lancer dans la psychiatrie, la pédiatrie, la médecine sanitaire marine ?

Céline, toujours démangé par le virus de l'aventure et de la « bougeotte » a alors la chance de rencontrer Ludwik Rajchman, directeur de la Section Hygiène de la S.D.N. à Genève, auprès de qui il postule un travail. Après quelques échanges épistolaires, et sa candidature acceptée par la Section d'Hygiène de la S.D.N., Céline part pour Genève, employé au titre de « *médecin de la Section d'Hygiène Classe B* » avec un contrat de trois ans. Les mois qu'il passe alors à Genève sont principalement employés à rédiger des rapports sur des rapports qui feront l'objet de rapports ! Ce qu'il voit des arrangements et « tripatouillages » de la paix par la S.D.N., où il y découvre que « *l'esprit n'aime pas les rassemblements* », accentue encore sa vision pessimiste de l'Homme.

Rajchman lui propose alors d'accompagner un groupe de médecins latino-américains pour une tournée d'information, principalement aux États-Unis. Un de ses rêves se réalise : le 24 février 1925, il embarque pour New York.

Allegro molto agitato (février 1924-janvier 1929)

De février à mai, Céline ne cesse de se déplacer à Cuba et aux États-Unis. Il visite des usines (Usines Ford de Detroit, d'où il écrira « *L'hygiène américaine est une hygiène de propriétaire et en France, c'est une hygiène de prolétaire. Il ne s'agit donc pas de comparer l'une à l'autre, c'est la grande faute qu'on a faite de ne pas s'occuper de l'hygiène au point de vue éducatif comme en Amérique, tandis qu'en France il faut s'occuper de l'hygiène alimentaire* »), hôpitaux, centres de prophylaxie, mines, écoles, mais malheureusement bien souvent trop rapidement pour que les observations relevées soient précises. Puis c'est le retour en Europe où d'autres voyages l'attendent : Angleterre, Italie, Hollande, Belgique Suisse, et France.

En, mars 1926, Céline embarque pour l'Afrique avec une « *délégation hygiéniste* » pour étudier les organisations sanitaires des pays de la côte ouest africaine. Il visite la Côte d'Ivoire, le Togo, le Dahomey, le Soudan, la Guinée, pour étudier l'intérêt d'implanter un bureau de la S.D.N. en Afrique occidentale.

Revenu à Genève, et fatigué de cette expérience où la paperasserie était plus importante que la pratique médicale, Céline envisage, dès la fin de son contrat avec la S.D.N., de s'installer comme médecin près de Paris : « *Connais-tu aux environs de Paris une clinique accidents du travail à vendre ou une pouponnière, ou une spécialité maladies Enfants ?* » écrit-t-il alors à son ami Albert Milon.

L'année 1928 est principalement occupée par le cabinet médical qu'il a ouvert à Clichy en novembre 1927, par la rédaction de nombreux articles (compilés dans le *Cahier Céline* n°3, Gallimard), par la fréquentation du professeur Léon Bernard à l'hôpital Laennec, par sa collaboration au laboratoire pharmaceutique *La Biothérapie*. En outre, il s'initie à la médecine de dispensaire grâce à la rencontre du professeur Robert Debré dont il rejoignit l'équipe. Rappelons qu'un dispensaire est un établissement (public ou privé) où l'on prodigue gratuitement des soins courants et où l'on assure le dépistage et la prévention de certaines maladies à caractère social.

À l'occasion critiqué pour ses compétences parfois jugées insuffisantes, très charitable, se refusant au clientélisme privé (que pratiquaient nombre de ses confrères), Céline soigne les indigents, les enfants et vieillards, les malheureux de la banlieue ; il leur parle. « *Pauvre banlieue parisienne, paillasson devant la ville où chacun s'essuie les pieds, crache un bon coup, passe, qui songe à elle ? Personne. Abrutie d'usines, gavée d'épandages, dépecée, en loques, ce n'est plus qu'une terre sans âme, un camp de travail maudit, où le sourire est inutile, la peine perdue, terne la souffrance, Paris "le cœur de la France", quelle chanson ! quelle publicité ! La banlieue tout autour qui crève ! Calvaire à plat permanent, de faim, de travail, et sous bombes, qui s'en soucie ? Personne, bien sûr.* » Son cabinet ferme assez rapidement, ses patients étant trop souvent des miséreux en tous genres qui n'ont pas de quoi le payer. C'est alors lui qui les dépanne de quelque argent.

Si Céline-médecin fut parfois critiqué par des confrères plus « compétents », tous lui reconnurent en revanche sa générosité, son humanité et son désintéressement total. La misère et la mort qu'il voyait partout autour de lui, à Clichy, le désespéraient profondément.

En janvier 1929, il obtient une place de vacataire régulier dans le *Dispensaire Municipal* de Clichy qui vient à peine d'ouvrir. Il y soigne principalement des cas de tuberculose et de maladies vénériennes. Sa devise est : « *ni alcool, ni café, ni tabac* ».

Andante (janvier 1929-décembre 1937)

À Clichy, Céline est consultant, attaché au nouveau dispensaire d'hygiène, ouvert comme nombre de ces établissements dans la banlieue ouvrière parisienne à la suite du vote de la loi sur les assurances sociales. Il y reste jusqu'en décembre 1937. Pendant ces années, il a l'occasion de faire d'autres voyages pour la S.D.N. : en Angleterre, pour étudier les questions de l'alimentation rationnelle du pauvre et de la lutte contre la blennorrhagie, pour visiter les dispensaires municipaux de médecine générale et antivénérienne, et surtout dans les quartiers pauvres ; dans les pays nordiques, pour

enquêter sur « *la médecine dans les cliniques populaires* ». Il demande ensuite à Ludwik Rajchman d'aller étudier à Dresde, la médecine des masses ; à Prague, un établissement thermal ; à Vienne, une maison ouvrière, et aussi observer la médecine sociale et la prophylaxie antituberculeuse et vénérienne.

Les années qui suivent sont partagées entre son activité au dispensaire de Clichy, de plus en plus restreinte, et sa vie mouvementée d'écrivain devenu célèbre. Il voyage encore en Europe, où il rend visite à ses nombreuses nouvelles amies. En décembre 1937, sans doute sous la pression de son entourage communiste (publication de *Mea Culpa*), il démissionne du dispensaire de Clichy et est renvoyé du laboratoire *La Biothérapie*.

3^e Mouvement

Presto (décembre 1937 - décembre 1940)

À l'automne 1938, Céline quitte la rue Lepic pour s'installer à Saint-Germain-en-Laye afin d'y exercer la médecine libérale. Il se fait imprimer des cartes de visite dont le libellé est significatif :

D^r Louis Destouches
Lauréat de la Faculté de Médecine de Paris
Réformé, Médaille Militaire
Médecine Générale
Consultation tous les jours de 1 à 3 heures

Malgré ces souhaits pieux, la « patientèle » n'est pas au rendez-vous, peut-être en partie désappointée par l'apparence plutôt « hétérodoxe » du médecin et par le fait qu'il n'insistait pas pour se faire payer. Il travaille toutefois en parallèle au dispensaire proche de Sartrouville.

Céline contracte un engagement comme médecin maritime auprès de la Compagnie Paquet. Il embarque sur le *Chella* le 1^{er} décembre. Dans la nuit du 5 au 6 janvier 1940, le *Chella* éperonne le navire britannique *Kingston Cornelian*, causant une trentaine de morts. Céline passe des heures à recoudre, désinfecter, soigner, panser, consoler, apaiser. Il sort de cette aventure épuisé et découragé.

En mars, il est nommé médecin-chef du dispensaire de Sartrouville en remplacement du D^r Dubroca, mobilisé.

Au début de mai 1940, la « Drôle de guerre » est finie et les Allemands foncent sur la France via la Hollande et la Belgique. Le 10 juin, le maire de Sartrouville décide d'évacuer une partie de la population. Céline se joint au convoi. Après maintes péripéties et maints secours donnés aux blessés, il finit par revenir à Sartrouville, de La Rochelle, avec l'ambulance qui lui avait été confiée.

Lento (décembre 1940 – mars 1945)

Le docteur Dubroca ayant été démobilisé, Céline doit quitter son poste à Sartrouville. Ayant appris que celui de médecin-chef du dispensaire de Bezons allait être libre, il postule et y est engagé le 21 novembre 1940. Bezons était une commune extrêmement

pauvre, d'autant plus en période de guerre, et Céline doit faire des pieds et des mains pour trouver, pour ses patients, des médicaments, mais aussi du sucre, du beurre, du lait pour les nourrissons, divers aliments. Il a toujours comme idée principale incarnant la médecine : la prévention. Son activité médicale au dispensaire ne se réduisait pas qu'à celle d'hospitalier.

Il emménage en mars 1941 au 4, de la rue Girardon, à Montmartre, et c'est des hauteurs de la butte, juché sur sa mobylette, qu'il va tous les jours jusqu'à Bezons, vêtu de sa canadienne en peau de mouton et ses gants suspendus autour du cou par une ficelle.

Bezons, 14 janvier 1942, lettre avec en-tête imprimé de la mairie : *«...Il me semble urgent de vous faire connaître que les fonctions que j'assume de médecin assermenté chargé de la "proposition d'allocations" de charbon, lait, etc., devient de jour en jour plus difficile à assurer, en raison du nombre croissant de demandeurs, du caractère acrimonieux des demandeurs, de la nervosité de plus en plus agressive de ceux que je suis obligé de débouter. Il est évidemment presque impossible malgré la meilleure volonté d'assurer la consultation médicale du dispensaire en même temps que les fonctions de médecin assermenté, "préposé aux bons" par les temps actuels ! Je ne dispose pas de "l'autorité judiciaire" qu'il faudrait avoir aujourd'hui pour imposer sans murmures (et quels murmures !) les restrictions draconiennes indispensables et le refus que nous sommes obligés d'opposer aux demandes parfois assez justifiées... ces fonctions ne pourraient être confiées à un médecin spécial délégué par la préfecture et dont l'autorité ne serait pas mise en question...»*

Lentement, la carrière médicale de Céline se délite au profit de son œuvre d'écrivain et des réactions, souvent violentes et passionnées, qu'elle suscite.

Menacé de mort, il quitte Montmartre le 16 juin 1944, pour Baden-Baden. Céline y retrouve une de ses anciennes connaissances, le D^r Hauboldt, qui installera les Destouches pendant quelques semaines à Kränzlin, pas très loin de Berlin (raconté, transposé, dans *Nord*). Les conditions de vie étant très dures à Kränzlin, et ayant appris qu'un gouvernement français était constitué à Sigmaringen, Céline demande, et obtient, de Fernand de Brinon la permission d'y rejoindre la « colonie française » afin d'exercer la médecine, d'entendre et parler français, ce qui était vital pour lui. Il y arrive au début du mois de novembre.

Pendant cinq mois, il vit avec sa femme Lucette dans une petite chambre de l'hôtel Lowen. Il y reçoit les malades, gratuitement, leur donne de la morphine de contrebande venant de Suisse, achetée avec son propre argent. Il exerce également tous les après-midi dans le cabinet du dentiste Gunther, alors absent. C'est là que Céline délivre nombre de « certificats de complaisance » à des jeunes recrues afin de leur éviter d'aller se faire tuer pour une cause qu'il savait perdue.

Ces mois éprouvants de fatigue, et d'inquiétude sur son sort, seront eux aussi évoqués et transposés avec la verve célinienne dans le roman *D'un château l'autre*.

Céline quitte Sigmaringen le 22 mars 1945 pour le Danemark. Une autre partie de sa vie commence alors : prison, hôpital et exil. En novembre 1946, après onze mois d'incarcération, il fait son bilan médical (tête, oreille, insomnie, rhumatismes, paralysie radiale, cœur, intestin, eczéma, dépérissement, dentition) de manière fort détaillée (voir Gibault, tome III, p. 130).

Puis, c'est le long exil de six ans dans le froid Danemark, au bord de la Baltique.

4^e Mouvement

Adagio lamentoso (mars 1945 - juillet 1961)

Céline rentre en France le 1^{er} juillet 1951. Quelques mois plus tard, il emménage à Meudon où il vivra ses dix dernières années. Sur une photo le représentant assis à son bureau, on voit derrière lui une grande affiche d'anatomie musculaire. En octobre 1951, il s'inscrit à l'ordre des médecins (afin de toucher sa retraite), fixe sa plaque de consultations sur un poteau, juste derrière la grille du jardin. Il exercera peu (du 16 septembre 1953 au 31 mars 1959), en ne se faisant toujours pas payer.

Toujours hygiéniste dans l'âme, il prodiguera moult conseils à ses amis, et en particulier à Albert Paraz, à qui il rappellera obstinément de ne boire que de l'eau, d'avoir une bonne hygiène de vie et de surveiller « *son Vernes* ».

Le samedi 1^{er} juillet 1961, vers dix-sept heures, le « *Cavalier l'Apocalypse* » est à court de souffle. « *Pas de médecin, pas de piquûre, pas d'hôpital* » répète-t-il à sa femme. Solitaire durant sa vie, solitaire il veut mourir. Une heure plus tard, vers dix-huit heures, s'éteint l'un des plus grands écrivains français qui fut, également, un singulier médecin.

Remerciements pour leur aide toujours généreuse à É.M. et M.L.

Philippe Di Maria est né en 1955 à Paris. Enseignant, écrivain, traducteur (biographie de Pat Metheny, éd. Filipacchi, 1990). A publié des recueils de nouvelles (dont *Le Sablier*, éd. Fantasmak, 2012), des romans policier-jeunesse et un roman-pamphlet sous le nom de Mathieu Gondor, (*Laissez toute espérance* éd. Fantasmak, 2016). Il publie occasionnellement des articles dans des revues consacrées à Céline.

Luisa Futoransky

Quarantaine de la Dame

Toxicité de l'Unesco, somatisation ou mort de l'amour ?

traduit de l'espagnol par Gérard Cartier, révision Bernardo Schiavetta

(Au cas où ce seraient des) PERSONNAGES (leurs tessitures seraient) :

UNESCO, Organisation des Nations Unies pour l'Éducation, la Science et la Culture	<i>Contralto</i>
LAURA FALENA KAPLANSKY, poète et dactylographe	<i>Mezzosoprano</i>
DOCTEUR AMERICO LONGO, psychanalyste	<i>Bariton</i>
COMTE DE L'HÉRAULT, illustre universitaire et barde méridional	<i>Ténor</i>
TILI, abréviation affectueuse de Tilinga, une Marie-Chantale qui aspire à être la veuve d'écrivain(e)s mort(e)s prématurément	<i>Soprano</i>
Chœur de fonctionnaires, infirmières, malades et visiteurs.	

L'action : Paris, 1984 ?

Magnifique salle dans le palais Ducal avec porte au fond ouvrant sur d'autres salles, elles aussi magnifiquement illuminées ; foule de Cavaliers et Dames en grand costume au fond des salles ; Pages qui vont et viennent. La fête bat son plein. Musique au loin dans le palais et éclats de rire par intermittence.

La rive droite du Mincio. À gauche, une maison à deux étages, à moitié délabrée, dont la façade, tournée vers les spectateurs, bée par une grande arcade sur une salle grossière donnant sur le grenier, à l'intérieur duquel, derrière un balcon sans volets, on voit un grabat. La façade sur la rue est munie d'une porte s'ouvrant depuis l'intérieur ; le mur est d'ailleurs si fissuré que de l'extérieur on peut facilement distinguer ce qui se passe à l'intérieur. Le reste du théâtre représente la partie inhabitée du Mincio, qui court au fond derrière un parapet à demi ruiné ; au-delà du fleuve est Mantoue. C'est la nuit.

Rigoletto, première scène, premier acte et première scène, troisième acte. Mélodrame avec musique de Giuseppe Verdi et livret de Francesco Piave.

HÔPITAL (Lat. *hospitalis*). Établissement où les patients nécessiteux sont soignés gratuitement : *hôpital pour enfants*. Établissement où l'on accueille les pauvres et les pèlerins pour un temps limité. *Hôpital de campagne*, équipement de soins d'urgence en zone de catastrophe ou de guerre. *Fig. et fam.*

Parents pauvres. *Fam. Hôpital pillé*, maison abandonnée ou mal meublée.

Fruit de recherches pénibles et de mendicités diverses, j'ai fini par leur arracher un contrat de deux semaines comme dactylo à l'Unesco. Avec un horaire pourri ; de quatre heures à minuit.

Comme par un fait exprès, quelques jours avant la date fatidique, j'ai commencé à me sentir vaguement mal. Le premier jour de travail, au bout de deux heures, une démangeaison étrange, singulière, dans l'oreille gauche. Consultation d'un collègue argentin qui est aussi médecin. Son diagnostic avisé fut très encourageant :

– Tu as les symptômes d'une syphilis au deuxième stade.

Le lendemain matin, elle touchait non seulement le cou mais aussi la poitrine.

Unesco, six heures et demie du soir.

Grosse allergie. Je feins de travailler ; en vérité, je retranscris scrupuleusement les bavardages de mademoiselle Azuela, très agitée quand elle parle au téléphone.

– nous verrons... oui, ouiouiouioui, à voir oui, (ces six mots en leitmotiv sont le moteur même du discours, aussi est-il préférable que je ne les répète pas)... pendant la Semaine Sainte, qui va bientôt arriver... près de la cheminée toute la journée ce n'est pas très encourageant dirons-nous... le 18 je vais 4 semaines à Genève puis 3 semaines à New Delhi qui m'attire énormément... au consulat de Vienne ils m'ont donné tous les détails et j'ai envoyé mon vote en urgence par courrier... j'ai appris qu'ils avaient nommé notre ami Javier Ministre de l'Éducation ; non, il ne vont pas nommer Jorge parce que c'est Luis le second à bord... très mais alors très ministrable... Bon Dieu ! ça me réjouirait énormément qu'ils le choisissent... il n'est pas d'Avila, il est des Asturies...Fraga est très agressif, mais bon... ils ont une vraie crise à résoudre... je suis ravie que tu ailles si bien... tu as une vie sédentaire, ne te plains pas... tu verras comme tu minciras si tu t'actives un peu... tu ne te bouges pas assez, ma vieille... je te le répète ; tu ne bouges pas assez, ma sœur... je t'appellerai le jour de Noël... quelle horreur ! J'ai parlé pendant une heure.

– Vous voulez bien vous occuper de ce texte maintenant ? Comment vous appelez vous ? Mais vous en faites une tête. Vous ne seriez pas intoxiquée par la nouvelle peinture qu'ils utilisent pour rénover les couloirs du second ? On m'a déjà signalé plusieurs cas. N'oubliez pas que le document que je vous ai donné à taper est une résolution du Conseil et que c'est très urgent. Ensuite, si vous avez le temps, vous pourrez faire un petit tour à l'infirmerie.

Au service médical de l'Unesco on lui dit :

– Allergie ? hum... Rougeole ? hum, hum. Voyons un peu votre dossier. Ainsi vous êtes une intérimaire recrutée pour la Conférence ? Dans ce cas, ne vous faites pas de soucis, bien sûr que vous pouvez continuer à travailler.

Faut-il donc un laissez-passer pour que tous aillent par les couloirs avec des papiers signés et des crayons en main et qu'ils disent des mots de passe quand ils se heurtent ? Et d'ailleurs pourquoi les bureaux ont-ils tous les mêmes plantes vertes ?

oreilles qui suppurent / bouche sèche / je suis à deux doigts d'appeler Longo : chef, tout me sort par les oreilles / Azuela se glisse furtivement avec un châle sur les épaules, nerveuse elle réclame le texte que je devrai lui avoir tapé quand elle reviendra de prendre le café, sans faute, dit-elle en brandissant l'index et lui en tombent les papiers et

les marqueurs avec lesquels elle se disposait à sortir / je ne peux même pas sourire / bouche nez clitoris enflammés / chaque orifice bat d'un rythme propre et très accéléré / vont-ils me compter mes absences ? / je fais le 16-67 ? à quoi bon / vite, pendant qu'il n'y a personne, j'ai un doute, et qu'est-ce que je lui dis ? / impossible, mon poste ne permet d'accéder ni au régional ni à l'international / ça me brûle du cou jusqu'aux pieds.

Le matin elle va au Service de garde d'un hôpital du quartier :

– Scarlatine ? Infectieux ? On ne peut pas en jurer. Venez à la consultation demain après-midi.

Par la connaissance d'une connaissance elle tombe entre les mains d'une dermatologue. Elle est sous nos latitudes la vivante image des campagnes périodiques d'affichage pour sensibiliser les gens et les inciter à contribuer à la lutte contre la lèpre à Calcutta. La fille, récemment diplômée, est effrayée et, dans le doute, elle l'hospitalise d'urgence.

Là dessus nous voyons madame Laura (Falena) Kaplansky, patiente au diagnostic réservé, dans la *Salle Hardy* de l'Hôpital Saint-Louis, un carton d'identification à la main et un pyjama à rayures noué au-dessus de la taille par un gros cordon.

– Déshabillez-vous. Contre la paroi. Ouvrez bien les pieds. Qu'on voie bien les paumes des mains.

La salle grise, lépreuse, style Bergen-Belsen version latine, et le gros qui continue à la photographier à poil, sous tous les angles.

En dépit de ces lamentables circonstances, la brave phalène ne perdit pas son sens de l'humour, car elle dit à l'individu (au lieu de l'injurier, ou quoi que ce soit de plus efficace : – d'abord ils s'occupent de moi puis ils documentent mon cas pour la science et pour les études des jeunes disciples d'Hippocrate) :

– Voyez-vous ça. Je n'aurais jamais imaginé que j'entrerais par cette porte dans un cinéma porno.

Quand elle retourna dans sa chambre, on l'immergea dans une baignoire d'aluminium qui contenait un liquide laiteux sur lequel flottaient des poils pubiens qui n'étaient pas les siens.

Hôpital Saint-Louis, quatre jours plus tard

la plaie vive / la plaie d'amour vive ? / d'où me vient ce cadeau ? / couchée à côté d'une vieille dame consumée au front tatoué / Hérault, loup, coq, poule, ma ménagerie, où es-tu ? *Bon courage madame, bon courage madame* / je voudrais que, que ? que ! / rien / tout est dégoûtant / l'odeur de l'hôpital me rend malade / Don Heroico Hache pense-t-il à moi ? Emérito Longo ? viendra-t-il me voir ? / j'ai la fièvre / on sait que tout vient de son partenaire, mais / pourquoi ? je défaille / passe une infirmière : « Je vous ai déjà dit de ne pas fumer dans la chambre, pour qui vous prenez-vous ? » / ils vont à nouveau crever mes pauvres veines / brûlée vive, comme la Lou de Michaux, qui l'aimait tant après sa mort et qui lui écrivit le plus beau poème d'amour du monde, si bien qu'à présent je m'en souviens et qu'un sanglot me monte à la gorge, Lou morte après un mois d'hôpital, quel hôpital ce sera ? / Saint-Louis, peut-être ? / à moi on ne m'écrit rien / de rien / tout mon corps se fissure, se desquame, Petite Sirène / je lis le *Psaume du malade*, je le lis de nouveau :

*Mes plaies puent et suppurent à cause de ma folie.
Mes reins sont enflammés rien d'intact en ma chair.
Je suis voûté, courbé à l'excès, tant mon cœur est agité.*

*Amis et compagnons fuient ma plaie mes proches se tiennent loin.
Car je suis près de chuter et ma douleur est toujours devant moi.
Ne m'abandonne pas, Yahvé ; mon Dieu, ne t'éloigne pas de moi.
Hâte-toi à mon secours Seigneur, toi mon salut.
Détourne les yeux de moi que je respire un peu avant de m'en aller de ne
plus exister
Maintenant qu'on ne me voit pas, je me prends une clope et je la fume.*

Hôpital Saint-Louis, quatre jours plus tard

Malade. Hérault, fils de pute : « remets-toi bien ». Longo, fils de pute : « remettez-vous bien ». Point. Aux abonnés absents tous les deux et ce que j'ai pu les appeler, S.O.S, m'échappant pour un trois-cents mètres dans le froid jusqu'à la première cabine. Le corps, une seule plaie gigantesque. L'ex-corps. Ex-tout. *Down*, au fin fond du *down*. Pourquoi Longo ne m'a-t-il pas demandé : Avez-vous besoin de moi ? voulez-vous que je vienne ? En parlant de je ne sais quoi, la dernière fois il m'a dit : « L'amour se paie avec l'amour », et la seule qui paie, 150 francs la séance, c'est moi. Et Hérault qui au pieu m'appelle sa guérisseuse ; dis-moi, qui me guérira à présent, célèbre poète ? « Je vais te dire que je t'aime » dit-il à toute occasion. Pour la lumière qui m'éclaire. Pouah. Pestiférée. Saignée, et ils trouvent toujours un nouvel endroit pour me piquer. Je fume en cachette, je m'en fous, pire que je n'étais... l'humiliation du corps. Je suis faite de merde mucus marasme broussailles... misérable mort atrophiée. En venir à s'amocher, à se bousiller soi-même de cette manière ignoble. Triste à mourir.

Hôpital Saint-Louis, deux jours plus tard

Je suis fatiguée. Affreux l'hôpital. Mes paumes pèlent pour la troisième fois de la journée.
L'infirmière ronchonne car chaque fois que je me lève pour aller à la salle de bain il faut balayer la peau qui tombe et la ramasser avec une pelle. On en ramasse plusieurs pelles par jour.

Hôpital Saint-Louis, un jour après

J'ai faim.
Aujourd'hui, ils me laissent partir.

Pour sortir de l'hôpital, il faut d'abord signer une reconnaissance de dette pour les services médicaux reçus dont la valeur se monte à 10.000 francs ; consultée sur mon cas à plusieurs reprises et sur différents tons, pour voir si elle s'amollissait, madame Azuela la responsable insista sur le fait qu'il serait contraire à l'éthique de présenter à la Lloyd, assureur de l'Unesco, des frais hospitaliers provenant d'affections probablement contractées préalablement au contrat de travail de la malade. Personnellement, elle en était extrêmement désolée, « maintenant pardonnez-moi je dois couper parce que je suis très occupée et heureuse convalescence ».

On lui a aussi donné une ordonnance pour être traitée en Consultation externe, où on lui a dit que « ...cette femme présentait une éruption généralisée toxidermique

peut-être due à la pénicilline A, médicament récemment pris par la malade pour une infection dentaire ; mais elle avait surtout des lésions dans les oreilles, sur le visage et les mains qui évoquaient un eczéma de type squameux. Cher collègue, nous souhaiterions étudier le degré de tolérance de la malade à la crème Nivea, c'est pourquoi nous vous demandons de réaliser les essais de sensibilisation à ce produit ».

Il est bien entendu qu'elle n'a pas l'intention de mettre les pieds dans la susdite Consultation externe ou interne, mais seulement de faire semblant, en prenant rendez-vous pour les examens, analyses et radiographies à venir ; affaire de paraître dans les règles jusqu'à la fin.

Bien que durant la période de son hospitalisation Laura ait dû affronter des absences très significatives, elle a cependant bénéficié des visites assidues et collantes de Tili, qui aurait été enchantée que Laura meure entre ses bras. Les fantasmes qui l'excitent (encore) le plus sont de s'imaginer ouvrir en tremblant pour la première fois la porte de l'appartement de la défunte... De commencer la tâche épuisante d'ordonner les manuscrits non publiés, la correspondance... De transmettre aux parents et à la fratrie les dernières volontés de la disparue dont elle se sentait si proche... De refuser catégoriquement aux éditeurs le droit de publier ce qui à son avis entacherait la mémoire lyrique de Falena... Mais que voulez-vous ; elle a dû se contenter des heures agréables passées dans le hall de l'hôpital en compagnie des autres visiteurs, pour qui elle filtrait et déformait les informations sur ce qui arrivait à notre chère, notre chère pauvre Laura. Nous savons que Laura est très sensible (mais sensible au sens contemporain du mot, non comme l'employaient les français du dix-huitième siècle quand ils voulaient donner à entendre qu'une certaine poule était une putain finie) et elle a évidemment profité de son raz-de-marée personnel pour écrire un poème émouvant :

(Laura sort sur le balcon avec une lanterne, et après beaucoup d'efforts s'exclame enfin : « Ah ! ». Elle entame l'aria, d'abord dolcissimo, et finit en s'arrachant les cheveux sans pouvoir crier. Elle éclate en sanglots. S'évanouit.)

QUARANTAINE DE LA DAME

Au-delà de la buée laissée par le bord imperceptible de l'empreinte du pied
prend fin la joute.

Plus de pétales de marguerite puisqu'il n'a pas su m'aimer
ou qu'il m'aime tant que je ne m'en rends pas compte
ou que sa façon d'aimer est à huit-cents kilomètres et quelques de Paris ;
et il y a aussi La Lettre.

Cher, et quoi d'autre après la virgule !

La Reine de Pique derrière
et le Pestiféré devant.

Priez Job, Lazare, saint Blas
et le scandale de ton rire insolent.

C'est si facile, ayant le pourpoint de l'homme heureux,
toi, le crieur public mangeur pour toujours de perdrix
moi, l'étrangère à tant de banquets de béatitude
je me reconforte en pensant à toi quand on s'obstine
à chercher mes veines, à recenser mes pustules

– mais pour pleurnicher je crie maami, mamiita –
 et les papiers, les fonctionnaires de la santé
 répétant comme on doit se conduire
 leur traditionnel il ne faut pas, zéro de conduite.

L'espoir de l'amante n'entre ni ne sort des murs dans les peaux purulentes de la *Salle Hardy*.

A-t-elle vraiment eu un sourire gêné de te montrer la pure dégradation de ses os ?
 Y a-t-il vraiment eu au creux d'une ombre le revers de ta main glissant sur ce sein qui se souvient de l'unique, de la Somme de toutes les caresses ?

– Bain d'avoine pour les fesses de Mme Abdullah, pour vous, une lotion de corticoïdes pour les cheveux et pour le reste, vous verrez que peu à peu tout s'arrangera avec du Tranxène dix milligrammes en vous couchant.

Cher virgule et l'orthographe du chagrin d'être exilée pour deux misérables lignes dans ta langue.

et la pudeur de qui ouvrira l'enveloppe à huit heures de mon enfer.

Toi, solide, sarmenteux face aux vignes,

le chêne lustré de la table, et la galante rose noire fraîchement coupée dans le vase, l'eau limpide qui dialogue avec toi en langue d'oc

et je l'envie, féroce

tandis que dénudée on photographie mes pustules

et que les étudiants font semblant d'apprendre :

Ne va pas croire que ça sert à quelque chose.

De l'autre côté de l'empreinte du pied

je signerai ceci au cas où avant que l'eau n'emporte ma volonté dans l'amidon

pour le cas où

pour le cas où

pour quoi que ce soit, je veux que tu le saches

passion intacte

passion intacte stop.

À C.H., Paris, 5.1.84

Pour ceux qu'intéresse le destin des protagonistes après les situations extrêmes de l'intrigue littéraire, nous pourrions les quitter de la façon suivante :

- a) L'Unesco est toujours (pour l'heure) au numéro 9 de la Place Fontenoy, métro Ségur ou Cambronne, tout dépend du point de vue.
- b) Don Americo Longo continue, énigmatique et silencieux comme toujours, à percevoir les honoraires qui lui sont dus.
- c) Laura Falena¹ n'a jamais remis les pieds à l'Unesco ni payé les 10.000 francs que de temps en temps lui réclame l'Hôpital. Elle n'a pas recommencé à utiliser la *crème Nivea* pour enlever son maquillage. Elle écrit des poèmes, sinon que ferait-elle.
- ch) Ché Comte de l'Hérault, monte parfois de son Montpellier natal et féodal, et après ses activités commerciales et artistiques parisiennes, il invite Laura à un apéritif aux

Deux Magots et à un dîner au Petit Zinc. Dernièrement, il lui a fait part de sa préoccupation pour la santé de René Char et d'autres qui ne tiennent qu'à un fil, comme Chagall par exemple. Il lui a aussi donné des détails sur les obsèques d'Henri Michaux.

- d) Tili a été très occupée à écrire une série de notes chargées d'émotion pour *La voz ciudadana* d'Entre Ríos (Argentine) et *El heraldo metropolitano* d'Assomption (Paraguay) sur des personnes chères récemment disparues : Romy (Schneider, bien sûr), Dewaere, Fassbinder, Scorza, Cortázar, Guillén, Truffaut, Welles, bien qu'en fait elle passe son temps à espérer que clamse la Garbo.
- e) etcetera.
- f) FALENA f. (gr. *phalaina*) Nom de divers papillons crépusculaires ou nocturnes aussi appelés *géomètres*.

Paris, 23 mai, 10 novembre 1985.

¹ Laura (Falena) Kaplansky est un personnage que j'ai créé en partie avec ma mélancolie, mon regard, mes joies, douleurs et tristesses. Par le biais de Laura, une sorte de passionnée naïve et parfois lucide, j'ai essayé d'expliquer ce que signifie être une poète jetée dans le monde, avec ces circonstances aggravantes : une femme mûre, pauvre, juive, argentine et solitaire.

On peut continuer avec elle au moyen de scénographies intérieures et extérieures rudes et déchirantes comme la Guerre des Malouines ; accablantes et ridicules comme les conflits avec la bureaucratie ; inexplicables comme la progression des droites ; exorbitantes comme la déchirure du col de l'utérus de la passion, mais tout à coup, comme on prend les grandes décisions, celles qui mûrissent lentement, aujourd'hui je me suis levé et j'ai réalisé, Laura, que ça suffisait.

Luisa Futoransky, est née en 1939 à Buenos Aires (Argentine). Elle réside à Paris depuis 1981. A été conférencière au Centre Pompidou. et journaliste à l'AFP et à l'édition espagnole de la revue de l'Unesco *Patrimoine Mondial*. Poète et romancière. Plusieurs ouvrages traduits en français, dont : *Lunes de miel*, roman (Belfond, 1995), *Les orties de Saorge*, poèmes (Éd. de la Grenouillère, Québec, 2014 - trad. Nelly Roffé), *Textures*, poèmes (Tipos Editores, Paris, 2013 - trad. Louis Soler et Nelly Roffé). « La quarantaine de la Dame » est le dernier chapitre d'un roman intitulé *De Pe à Pa (ou de Pékin à Paris)* (Editorial Anagrama, Barcelone, 1986). On peut lire son [Quartet de Prague dans la 16^e Secousse](#).

François Garcia

Une approche confidentielle

Au début, il y a une représentation, je vois la scène, le décor, simultanément j'entends les voix des personnages, description et écoute étroitement mêlés.

C'est la transcription de cette scène qu'exige l'écriture, la reconstitution de ce qui fut au départ une mémoire, la mienne, mais pas toujours, une autre aussi que je me suis appropriée, récits, documents, témoignages, la mémoire de ce qui exista ou ne fut jamais, ce qui fut peut-être un instant dans un présent fini, une réalité qu'il s'agit de décaler dans la fiction, la nécessaire translation afin de retrouver une vérité au-delà d'elle.

Pour évoquer une scène médicale, plus encore, cette translation s'avère impérative. Ce qui fut vécu dans le cadre de cette pratique n'appartient qu'au patient et à son thérapeute. Aussi, afin de témoigner sans que le lecteur soit mis dans la position du voyeur, sans inonder le propos de fausse compassion, facile à susciter dans ce domaine (la scène du petit Clovis qui décède d'une leucémie dans *Le remplacement* nécessita à cet égard un luxe de précautions), il faut être au plus près de l'émotion, celle éprouvée par les personnages mais dépouillée de tout pathos.

En outre, à l'écueil de l'Histoire, du militantisme, du social, qui peuvent être trop présents dans une fiction et faire manquer l'objectif, viendra s'ajouter cette difficulté propre au secret de la consultation, à ce secret dévoilé dans le cadre d'une vérité qui serait caricaturée, d'une dramaturgie faussée par trop d'emphase ou de simplicité affectée. Bien souvent cet univers-là impose de s'accorder à la note juste de sentiments modestes.

Une véritable empathie doit être transmise par celui qui écrit et qui est par ailleurs médecin, insufflée au narrateur afin qu'il puisse toucher le lecteur. Il doit accompagner ce dernier dans l'intimité de la scène, le guider, qu'elle soit tragique ou burlesque, avec un doigté tel que celui-ci ne se sente point un intrus mais puisse s'approcher suffisamment, qu'il soit immergé dans ce moment si particulier. Grâce à une forme, une distance bien évaluées, le narrateur dans un tel épisode doit donner à voir au lecteur sans que celui-ci se retrouve en position inappropriée mais à l'inverse au cœur d'une telle scène.

Ainsi peut-on établir une analogie entre la relation auteur-lecteur et celle du médecin avec son patient, recouvrant un vaste champ de réception, d'écoute, d'observation qui permet d'intégrer, en toute humilité, sans jugement et encore moins de préjugé, les données d'une approche confidentielle dans ses multiples reflets, ses nuances, qu'elle soit émotionnelle ou plongée dans la réalité concrète de l'instant.

À cela doivent s'associer une connaissance de ces territoires ou, pour s'y aventurer, une compétence nécessaire, riche d'une mémoire, d'un savoir, « *avancer sur la route*

héritée » proposait Gombrowicz, ce que rappelle Kundera. Ici, déjà, se rejoignent les propositions de la médecine et de la littérature.

Enfin, dans ces conditions, le médecin, dans sa réponse thérapeutique (le geste et le verbe) et l'auteur, qui découvre, en même temps qu'il le révèle, un réel recréé par ses soins, issu de son expérience, restituent l'un au patient, l'autre au lecteur, ce qu'ils avaient en premier lieu eu le privilège de recevoir.



Le remplacement

(Verdier, 2015)

Une pluie fine tombait sur l'allée de gravillons, le coq se cachait, le chien s'est tu, et la grand-mère m'a regardé venir de loin parce qu'elle savait ce que j'allais dire et qu'elle n'en voulait pas, tout en elle, son corps, son esprit tendus rejetait à l'avance les mots que j'allais prononcer. Elle m'a écouté immobile, à l'affût, puis elle a soupiré et tremblé à la fois, m'a fait signe d'entrer, comment va-t-il ce matin ? il a saigné du nez et même des gencives, il ne mange plus rien. J'ai examiné le petit Clovis dont le regard se durcissait à l'épreuve de celui des adultes, perdu au lieu d'être serein, trop sévère pour lui rendre de l'insouciance, tu as toujours mal à la gorge ! montre-moi ! il s'est exécuté sans rechigner, on le sentait faible, vaincu presque, mais il a rassemblé ses dernières forces et m'a demandé, vous croyez que je pourrais aller à l'école pour le Carnaval ? ses yeux s'étaient allumés un instant, c'est quoi cette histoire ? raconte-moi ! mais il était las, la semaine prochaine, ceux de sa classe doivent se déguiser et faire une fête pour le Mardi-Gras, a repris la grand-mère, depuis tantôt il ne parle que de ça, elle l'a observé, quand il parle, bien sûr ! C'était ça qui le taraudait, Clovis, il voulait bien être malade, en assumer la peine, avaler les potions, mais il voulait revenir à l'école pour partager la fête avec ceux de son âge, les autres soucis, même mes siens, c'étaient ceux d'adultes comme nous, lui, il voulait jouer et rire, des habits et des lumières, et moi, j'allais lui proposer l'hôpital, les soins, les murs gris, la douleur, je ne peux pas te le promettre, il faut qu'on te soigne pour le moment, tu comprends ? il comprenait si bien Clovis qu'il ne désirait pas entendre ce que je lui demandais, franchir un cap, je n'ai surtout pas prononcé le mot raisonnable, sois raisonnable, Clovis ! mais il lui faudrait à son tour mûrir, devenir un peu plus adulte afin de supporter ce qu'un enfant n'aurait pas dû connaître, maintenant il y avait de la tristesse dans ses yeux et je l'ai trouvé plus pâle encore, dans sa tête enfiévrée, chaude et bourrelée de délires, une sacrée farandole devait le faire rêver et, par la mauvais grâce de ma décision, la voilà qui filait, qui s'échappait. J'avais tout organisé, l'ambulance, la chambre dans le service de médecine, quand tu seras là-bas, je viendrai te voir, d'accord ? c'était un peu court comme promesse, j'aurais tant voulu lui offrir un plaisir, même léger, autre chose que de la contrainte, dis-moi, il y a des illustrés que tu aimes ? c'était difficile, je ne trouvais pas, les grands-parents regardaient le sol, pétrifiés, lui, Clovis, ça le laissait indifférent ma visite à l'hôpital, je lui parlais d'un monde étranger et opaque où rien, lui semblait-il, n'aurait dû le convoquer.

François Garcia est né en 1951 à Bordeaux. Apprenti torero dans sa jeunesse, médecin généraliste. Vit et exerce à Bordeaux. A publié plusieurs romans : *Jours de marché* (Liana Levi, 2005), *Bleu ciel et or, cravate noire* (Verdier, 2009), *Federico ! Federico !* (Verdier, 2012), *Le remplacement* (Verdier, 2015).

Marc Gentili

Pour une histoire de l'Hôpital

Difficile de définir le moment précis où des hommes ont créé des hôpitaux à destination de ceux qui avaient besoin de soins, de protection ou simplement d'un accompagnement en fin de vie. Sans aucun doute liées à des pratiques chamaniques, les origines de la médecine elle-même remontent à fort loin ; la preuve, la découverte de crânes préhistoriques présentant des orifices de trépanation en voie de cicatrisation, ce qui laisse supposer une relative survie de leurs propriétaires. Au 2^e millénaire avant notre ère, le code d'Hammourabi définit la rémunération des médecins et les peines applicables pour fautes professionnelles tandis le papyrus Edwin Smith, du nom de son découvreur, montre l'avancée des anciens Égyptiens en matière de traumatismes et d'anatomie humaine. Dans la Grèce ancienne, soins et religions étaient étroitement mêlés : le dieu de la médecine, Asclépios, connu chez les Romains sous le nom d'Esculape, était vénéré à Épidaure où des pèlerins venant de toute la Grèce pour se faire soigner pouvaient y consulter des médecins réputés. De même Éphèse, aujourd'hui en Turquie, verra le développement d'écoles de médecine fort renommées. La caractéristique de ces sites, au moins dans leur phase initiale, est d'être située à distance des villes, près de sources connues pour leurs effets thérapeutiques qui motivaient le déplacement des patients. Si, chez les Romains, on retrouve ces pratiques près de sources thermales, il faut noter que nombre de médecins grecs célèbres vinrent exercer à Rome et y apportèrent des connaissances étendues pour l'époque. Ainsi Asclépiade, Dioscorides, Soranos et le célèbre Galien, qui influença la médecine occidentale pendant plus d'un millénaire. Autre héritage des Grecs, la constitution d'*aesclépion* (dédiés au dieu Esculape) regroupant thermes, amphithéâtres, temples et bibliothèques, qui préfigurent nos modernes hôpitaux universitaires. Au 3^e siècle avant notre ère, à la suite d'une peste, Rome vit la construction d'un tel site, qui finit par occuper l'ensemble de l'île Tibérine.

Conquérants, les Romains disposaient d'une armée structurée, entraînée, et d'un service de santé qui annonce celui de l'Ère moderne. Auguste professionnalisa l'armée qui, dès lors, disposa de médecins, les *aerari*, engagés pour 16 ans et exerçant dans des *valetudinaria* (hôpitaux) rattachés aux unités proprement dites. Les fouilles de sites archéologiques ont permis de retrouver moult matériel chirurgical et des ustensiles pharmaceutiques laissant supposer un corpus de connaissance étendu. Ces structures disposaient de *vulnerarii* (chirurgiens), tandis qu'au cœur de la bataille intervenaient les *capsarii* (du latin *capsa*, trousse médicale), chargés d'évacuer les blessés vers l'arrière.

Après la déchéance de Romulus Augustule en 476 par Odoacre, mettant fin à la représentation de l'Empire Romain d'Occident (Odoacre renvoya à Constantinople les « insignes impériaux »), l'Empire Byzantin, qui lui survécut de près d'un millénaire, mit en place un système de santé très moderne pour l'époque avec une reconnaissance officielle des *archiatros*, médecins municipaux rémunérés par les cités. Les classes plus aisées avaient accès à des médecins libéraux, parfois itinérants. Dès le 4^e siècle, les grandes villes byzantines organisèrent de véritables hôpitaux pour accueillir des

malades, pauvres ou étrangers ; le terme de *xénon* (étranger) dénomme ces structures, prises en charge par les médecins municipaux ou des moines qualifiés en médecine. Le système hospitalier dépend en grande partie du système religieux et des évêques, mais avec un contrôle impérial. Ces hôpitaux sont suffisamment structurés pour avoir des directeurs (*nosokomos*). La renommée de certains de ces hôpitaux, les *Manganes* ou le *Pantocrator* de Constantinople par exemple, sera telle que les Empereurs et leur famille s'y feront soigner.

Compte tenu de la fragmentation politique et des troubles qui perdureront au moins jusqu'à Charlemagne, c'est l'Église et ses ordres monastiques qui, dans l'Europe occidentale, assureront, autour des monastères, la prise en charge des pauvres, des pèlerins et des mourants. Ces monastères disposent de jardins permettant la production de plantes médicinales, et de scriptoria où sont recopiés les manuscrits anciens, participant ainsi à la conservation et la diffusion des connaissances. Le Haut Moyen Âge vit la rédaction de compilations des médecins antiques, tels Dioscorides ou Galien, dues à la plume de grands médecins comme Oribase, médecin de l'empereur Julien (V^e s.) ou à celles de fonctionnaires romains comme Marcellus Empiricus à Bordeaux. Ces sommes étaient utilisées pour l'enseignement de la médecine. S'y ajoutaient des descriptions anatomiques et des thérapeutiques classées « *de la tête aux pieds* » à l'usage des praticiens avec, pour chaque affection, une liste de recettes. Si le rôle des bactéries dans la diffusion des grandes maladies (lèpre, peste, etc.) est bien sûr encore ignoré, la prescience du phénomène contagieux par contact est connue, conduisant à la construction de secteurs spécialisés de quarantaine ou de léproserie à l'écart des agglomérations.

Vers le IX^e siècle, l'Italie voit la création de la première école de médecine fondée en Europe, la *Schola Medica Salernitana*, qui fait le lien entre les médecines antique, byzantine et arabe. Les médecins issus de l'École de Salerne jouissent d'une réputation méritée ; des femmes, les *Mulieres Salernitanae*, semblent avoir bénéficié de cet enseignement. Non loin de Salerne, le Mont Cassin et son monastère participent à cette révolution scientifique ; Constantin l'Africain (1020-1087) moine et médecin originaire d'Afrique du Nord y assure la traduction en latin des œuvres de la médecine arabe, tels le *Zād Al Mussāfir* (le *Viatique du voyageur*) d'Ibn Al Jazzar, manuel portable présentant différentes maladies, leurs causes, leurs signes et leurs traitements. L'ouvrage le plus connu de Constantin l'Africain est le *Liber Pantegni*, qui est une traduction du *Kitab al-Maliki* ou *Livre de l'art médical* d'Ali ibn Abbas al-Majusi.

Dans le monde islamique, à l'époque fort développé, il existe des hôpitaux, dénommés *Bimaristan*, où les malades étaient pris en charge par un personnel qualifié. Le prestige de la médecine arabe avait pour socle la médecine grecque ancienne, celle d'Hippocrate et de Galien. C'est à travers les sujets chrétiens, souvent nestoriens, qui avaient traduit cet héritage ancien et exerçaient en même temps qu'ils l'approfondissaient la médecine, que s'est fait cette transmission, reprise et développée par de grands médecins comme Avicenne. La période des pèlerinages vers la Terre Sainte, puis celle des Croisades, voient la création d'Ordres hospitaliers à destination des malades, pèlerins ou simples voyageurs. Au milieu du XI^e siècle, des marchands amalfitains créent une nouvelle « *hostellerie* », ou hospice, au monastère bénédictin de Sainte-Marie-Latine de Jérusalem. En 1080, l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem sera le premier ordre hospitalier créé dans le but de défendre les pèlerins chrétiens ; la plupart de ces ordres hospitaliers devinrent des ordres militaires, tels les Templiers mais aussi les Hospitaliers de Sainte-

Marie-des-Teutoniques et les Hospitaliers de l'ordre de Saint-Lazare de Jérusalem. Les Hospitaliers de Saint Jean hériteront des Templiers et deviendront, au gré de leurs aventures militaires contre les Turcs, l'Ordre de Malte ; dans la capitale de l'île, l'hôpital de La Valette était, au XVIII^e siècle, un des meilleurs d'Europe.

En France, vers 1260, sur l'emplacement de l'actuelle place du Palais Royal, s'étendant alors jusqu'au milieu du jardin des Tuileries, Saint Louis fonde une congrégation dite *Maison des pauvres aveugles de Paris*, qui avait pour vocation l'hébergement de quinze fois vingt patients ; le terme de *Quinze Vingt* est resté et fait référence à la manière ancienne de compter par vingtaine. Si l'on excepte les léproseries plus anciennes, c'est un des premiers exemples d'hôpital dédié à une seule pathologie. Le Moyen Âge occidental finissant voit la création, dans de nombreuses villes, d'hôpitaux toujours liés à l'Église, dénommés Hôtel-Dieu ou Maison-Dieu, financés par les dons des fidèles les plus riches. Parler de l'hôpital amène à s'intéresser à son étymologie : chez Vitruve, le terme *hospitalia* désigne un logement destiné à un étranger comme lieu d'hospitalité. Le vieux français *ospital* désigne au Moyen Âge l'accueil des malades, des indigents et des mourants.

Une des caractéristiques de la Royauté est le renforcement progressif et centralisé du contrôle sociétal, mouvement auquel n'échappe pas le système hospitalier tiraillé entre trois forces principales d'inégale puissance : le Roi, l'Église et les municipalités. Valois et Bourbon mettront en place une réglementation impressionnante. François I^{er} et Henri II, avec l'aide du grand Aumônier, imposèrent des administrateurs laïques, élus pour trois ans. Un siècle plus tard, Louis XIV et Colbert renforceront les dispositions relatives à la fondation des hôpitaux généraux, dont la ressource est assurée par l'exploitation d'un riche patrimoine mobilier et immobilier. L'Hôtel-Dieu d'Amiens possède un grand nombre de maisons, mille sept cent hectares de terres et de bois et diverses rentes, dont des droits seigneuriaux et des dîmes. La plupart des Hôtel-Dieu étaient desservis par des Augustines ; à défaut d'Augustines, les hôpitaux devaient solliciter d'autres congrégations dans l'espoir d'obtenir leur soutien actif. De grandes enquêtes hospitalières furent réalisées au XVIII^e siècle, qui constatèrent les carences du système de santé. Turgot et Necker, accentuèrent encore l'intervention de l'État et s'appliquèrent à promouvoir une politique d'« *assistance publique* », mais sans en avoir les moyens. Pour contrôler les biens ecclésiastiques qui échappaient souvent à la fiscalité royale, fut promulgué l'édit de 1749 contre l'extension des biens de mainmorte. Ces biens étaient possédés par des congrégations ou par des hôpitaux : leur possesseur ayant une existence perpétuelle, ils échappaient *de facto* aux règles des mutations par décès. Concernant par exemple la Fondation de l'Hôpital Necker, un acte d'établissement du 21 juillet 1778 relate les conventions passées entre le roi, par l'intermédiaire de son ministre Necker, et les onze sœurs de la Charité qui y étaient affectées. L'hospice est placé sous administration de Necker et du curé de Saint-Sulpice. Ce statut persistera jusqu'à la Révolution. Lors de la confiscation des biens de l'église en 1792, l'hospice passera sous la tutelle de l'État en prenant le nom d'Hospice de l'Ouest. De nombreuses améliorations sont constatées : il n'y a plus qu'un seul patient par lit...

À côté des soins et de l'assistance aux mourants, l'Hôpital prend une autre dimension sociétale, à savoir l'enfermement des marginaux : vagabonds, prostituées et ceux que l'on appelait *fous*. En 1612, Marie de Médicis avait fondé le « *bureau et hôpital des pauvres enfermés* » : l'hôpital de la Pitié. L'arrêté de 1632, qui interdit aux pauvres de

mendier sous peine d'être interpellés, vint compléter ces dispositions. Du fait de l'influence de Vincent de Paul et de la Compagnie du Saint-Sacrement (catholique et antijanséniste) sur Anne d'Autriche, ces dispositions seront renforcées. Pour la Compagnie, véritable société secrète, la moralisation de l'ensemble de la vie sociale passe par le combat contre les éléments les plus nuisibles de la société. De semblables dispositions existaient à la même époque dans d'autres pays d'Europe.

Les bouleversements de la Révolution n'épargnèrent pas les hôpitaux. Le décret du 18 août 1792 supprime toutes les corporations religieuses, y compris celles vouées au service des malades. L'article 2 du même décret précisait cependant que « les mêmes personnes continueront le service des pauvres et le soin des malades à titre individuel »... La suppression des corporations par la loi Le Chapelier, en août 1793, entraîne la fermeture des académies royales de médecine et de chirurgie. Les conventionnels décrètent la nationalisation des biens hospitaliers ; le but est de supprimer les secours hospitaliers car « *si la révolution finie nous avons encore des malheureux parmi nous, nos travaux révolutionnaires auront été vains* ». À la fin de la Convention les hôpitaux sont délabrés, criblés de dettes et acculés, pour certains, à la fermeture. Le patrimoine des hôpitaux est mis en vente aux meilleures conditions grâce à la dépréciation de la monnaie tandis que la gestion des établissements hospitaliers est confiée aux administrations locales. Sous le consulat et sous l'empire, tous les établissements d'une même commune sont regroupés sous la direction d'une commission municipale. La guerre à laquelle sont confrontés la Révolution puis l'Empire va participer à la reconstruction d'un appareil sanitaire plus structuré, encore et toujours centralisé. Dès l'An II, un décret institue la formation accélérée d'Officiers de Santé pour le besoin des armées de la République, puis de l'Empire. Le nombre d'officiers de santé militaire passe de 2 500 à 10 000 en 1795. La période post-révolutionnaire voit la fusion de la médecine et de la chirurgie. L'enseignement de la Médecine intègre des stages hospitaliers et des leçons cliniques en amphithéâtre dans trois écoles de santé : Paris, Montpellier et Strasbourg, qui deviennent Écoles de Médecine en 1795. Les premières thèses sont soutenues en 1798. Sous l'Empire, les médecins sont répartis en deux groupes : les docteurs, soumis à quatre années d'études dans les écoles de médecine et à la soutenance d'une thèse, qui sont totalement libres d'exercer ; et les officiers de santé, considérés comme des médecins de second ordre, non astreints à fréquenter les écoles de santé et ayant une expérience pratique de cinq à six ans dans un hôpital ou auprès d'un médecin. Comme chez les Romains, l'armée disposa rapidement d'un corps médical important. Les célèbres chirurgiens des guerres napoléoniennes, Larrey, Desgenettes et Percy, perfectionnèrent la gestion des hôpitaux militaires, l'ambulance volante et les amputations. Les hospitalisés militaires furent souvent mieux soignés que leurs confrères civils.

À Bicêtre, puis à la Salpêtrière, Philippe Pinel (1745-1826), médecin aliéniste, précurseur de la psychiatrie, obtient l'abolition de l'entrave des malades mentaux par des chaînes et se bat pour un traitement plus humain. En France, la loi du 30 juin 1838 confie la gestion des asiles d'aliénés aux corporations religieuses. Les différentes confessions créent leurs propres maisons de santé à côté des hospices communaux, maisons de force et hôpitaux militaires, dont les Invalides sont l'ancêtre.

La médecine moderne débute peu après l'époque des Lumières ; si elle ne soigne pas forcément efficacement, la progression et la codification des sciences dans le monde occidental permet au moins une meilleure compréhension des diverses pathologies. La

pratique systématisée des autopsies, reliée aux données cliniques, les progrès de la chimie et de la microscopie ouvrent de nouveaux champs thérapeutiques qui contribuent à spécialiser les médecins et les structures de soin. Le développement de l'hygiène publique (eau courante, égouts, ordures ménagères), qui précèdera la découverte du rôle des microbes, améliore les conditions de vie, au moins pour les classes les plus aisées. La réalisation de la première anesthésie moderne en 1846, par William Morton, dentiste au Massachusetts General Hospital de Boston, ouvre une ère de progrès. Dès lors, les chirurgiens disposent de plus de temps pour réaliser des interventions chirurgicales complexes.

Quelques années plus tard, la reine Victoria demandera l'anesthésie au chloroforme pour mettre au monde sa nombreuse progéniture. Les premières guerres « modernes », celle de Crimée ou le conflit Nord-Sud aux États-Unis verront le développement d'autres progrès techniques et médicaux. En Crimée, par exemple, une jeune et riche Britannique, Florence Nightingale, humaniste, altruiste, pionnière des soins infirmiers modernes, aidera à soigner les blessés et contribuera à valoriser ce métier jusqu'alors méprisé. Sa contribution s'étend bien au-delà des soins ; elle participe au développement de l'épidémiologie moderne et à la présentation visuelle de l'information à l'aide de diagrammes permettant une l'amélioration significative des soins médicaux. En mettant en évidence, en 1847, le rôle létal des médecins dans la diffusion des infections, par leur absence revendiquée d'hygiène, Ignace Semmelweis, martyr de la médecine, inaugure l'ère de l'hygiène : le simple lavage des mains peut épargner des vies ; il sera relayé par Louis Pasteur, qui prône l'antisepsie (stérilisation du matériel chirurgical), lui-même épaulé par Joseph Lister, chantre de l'antisepsie ; dans les secteurs opératoires, la vaporisation de phénol réduit la mortalité périopératoire de 40 à 15%.

En France, la séparation de l'Église et de l'État en 1905 ne concerne pas simplement le monde scolaire mais aussi celui de la Santé ; les Congrégations redistribuent leurs fonds vers la création et l'entretien d'établissements privés, qui perdurent jusqu'à aujourd'hui. Les débuts de la première Guerre Mondiale sont une véritable catastrophe sanitaire, de par l'impréparation des milieux militaires en ce domaine. Dans l'urgence, des établissements de soins sont créés pour des centaines de milliers de blessés et de malades dans des lycées, des hôtels, des châteaux, etc. Les premières assurances sociales sont créées.

Les années quarante voient des bouleversements sociaux mais aussi médicaux, dus aux différents conflits. La transfusion sanguine, née au début du siècle grâce à l'identification des groupes sanguins par Karl Landsteiner, fait de grands progrès lors de la guerre d'Espagne avec le chirurgien canadien Norman Béthune. La découverte de l'effet antibiotique de certaines moisissures par Fleming, en 1928, est prolongée au début du second conflit par l'isolement des premières doses de pénicilline, produit qui sauvera des milliers de blessés et amorce l'ère des antibiotiques, qui permettra la régression de pathologies endémiques comme la tuberculose. Une conséquence de ces progrès sera la disparition progressive des sanatoriums et autres aériums.

L'après guerre connaîtra des progrès sensibles en matière d'organisation sanitaire avec la fin des hôpitaux hospices et un renforcement de la gestion publique. Les métiers hospitaliers poursuivent leur spécialisation ; et l'une d'entre elles, l'anesthésie-réanimation, voit le jour peu après 1945. Le Conseil National de la Résistance, dont

Robert Debré est membre, œuvre pour une Révolution sanitaire majeure, à savoir le régime de Sécurité Sociale qui permet une meilleure prise en charge des soins pour les assurés ainsi que la rémunération du corps médical. Les hôpitaux sont financés en fonction de leur production en nombre de journées d'hospitalisation : un « tout compris » pour service donné couvre l'ensemble des dépenses de fonctionnement. En décembre 1958, la réforme Debré, inspirée des États-Unis, institue les Centres Hospitalo-Universitaires (CHU), lieux de recherche adossés à des Facultés de Médecine et réunissant praticiens et universitaires. L'hôpital, secteur économique en pleine croissance, devient alors un pôle d'excellence médicale : l'Inserm, créé en 1964 par Raymond Marcellin pour remplacer l'Institut national d'hygiène (mis en place en 1941 par le régime de Vichy), vient renforcer la dimension de recherche de ces centres de réputation internationale.

L'Hôpital qui avait progressé sous l'influence de la religion et des conflits poursuit un développement dorénavant plus serein. Les progrès sanitaires, une meilleure qualité de vie favorisent la prolongation de l'espérance de vie. Aujourd'hui, dans la très grande majorité des cas, on naît à l'Hôpital – et on y meurt aussi beaucoup plus que par le passé. Que sera l'Hôpital de demain ? Il n'est pas besoin d'être grand clerc pour imaginer un hôpital technologique, non seulement ambulatoire mais décentré, en réseau social, au domicile du patient.

Jean-Louis Giovannoni

Visites d'amitiés

(extraits)

Visites d'amitiés est le *Journal* imaginé d'une aide-ménagère s'occupant de personnes âgées à leur domicile. Ces textes sont inédits et extraits d'un manuscrit commencé après la première édition de *Garder le mort*, en juillet 1975, et resté inachevé. J-L G.



Il est vrai que je m'inquiète souvent pour sa santé. Dès qu'il a le moindre mal de gorge, j'ai peur qu'il ait une angine et j'appelle aussitôt le médecin.

Dimanche, il avait de la fièvre. Je lui ai apporté, dans l'après-midi, un petit gâteau de semoule que j'ai préparé moi-même et un flacon d'eau de toilette.

Ma mère aussi ne voulait se laver, à l'hôpital, qu'au Chypre et à l'Eau de Cologne. Elle disait que comme ça elle se désinfectait et sentait bon.

Les autres malades prenaient aussi grand soin d'eux-mêmes. Ils avaient peur qu'on ne les visite plus.

Dans la salle commune, ça sentait l'éther, l'urine mélangés à des effluves d'eaux de toilettes.

Ma mère rayonnait au milieu de tout cela.

La maladie ne la débordait pas.

Lui aussi aime que je le frictionne.

Pendant une heure ou deux sa peau ne colle plus.

Oublier son corps, même quelques instants.

Il mange le gâteau de semoule que je lui ai apporté et il me complimente.

Cela me donne du courage et me fait oublier tous mes soucis.



À la morgue, on m'a demandé si j'étais sa femme.

Je n'ai pas répondu.

Je l'imaginai dans le casier d'une chambre froide au sous-sol, attendant que je réponde : *oui !* et que je vienne le délivrer.

J'ai dit que je n'étais que son aide-ménagère.

Son regard, ses mains qui me cherchaient quelques jours avant...

Les employés de la morgue m'ont dit, en ricanant, d'apporter des vêtements si je ne pouvais pas le voir partir comme ça, tout nu.

Je me suis effondrée sur le banc en face du service des admissions.

Je le voyais, au fond du couloir, attendant qu'on vienne le chercher au milieu de sacs de vêtements, de capitonnages, de coussins, de crucifix, déposés par les compagnies funéraires.

Et cette impression que le corps est petit dans tout cela.

Ils m'ont donné un verre d'eau, la liste des papiers nécessaires pour ses obsèques, et, sur un bristol orange, la date de la levée du corps.



Tous les malades s'inventent des paliers intérieurs pour se retenir.

Et puis, un jour, ça lâche sans qu'on sache pourquoi.

Les crispations qui nous retenaient un tant soit peu disparaissent. Et le creux s'agrandit, devient immense.

Certains malades préfèrent se cacher sous les draps ; serrer des oreillers contre leur ventre.

Seule la peau les maintient encore, les empêche de disparaître.

On apporte alors une civière... et nous nous regardons le mur.



Lorsque les infirmières entrent dans la salle commune tous les regards se tournent vers elles.

Autour de quel lit vont-elles mettre le paravent ce soir ?

Celui qui en héritera ne verra pas le jour se lever.

Dès qu'il est placé autour d'un lit, on ne regarde plus dans cette direction.

On ne dort pas non plus.

On écoute le mourant s'agiter dans ses draps, chercher sa respiration ; parfois la fraîcheur d'un membre contre un mur froid...

Entre 4 h et 5 h du matin, la peur grandit. Peur de partir avec.

Si on ferme les yeux les parois augmentent, envahissent l'espace.



J'ai connu un malade qui est mort avec le sourire aux lèvres.

Il m'a demandé de lui tenir la main.

Il l'a serré un peu plus fort...

Et puis, plus rien n'a bougé en lui.

Son corps s'est refroidi lentement.

Sa main crispée dans la mienne.



Je ne supportais pas de voir ma mère inerte dans son lit d'hôpital, fondre à vue d'œil, disparaître dans les draps.

Je me souviens des conseils d'une collègue aide-ménagère :

– Il faut, même si le mourant est dans le coma, lui parler...

Les nuits suivantes, à son chevet, j'ai parlé sans m'arrêter, en pesant chacun de mes mots dans l'espoir qu'ils la retiennent.

– Il faut aussi les surélever pour ne pas qu'ils étouffent...

J'ai humecté ses lèvres avec un linge imbibé d'eau fraîche et remonté ses coussins.

Sa respiration difficile. Encombrée.

J'aurais tant voulu lui retirer ses glaires.



La dernière nuit, j'avoue, je me suis endormie.

Dans mon sommeil, je continuais à veiller sur elle. Sa respiration était régulière, elle souriait.

Les malades dormaient et les infirmières parlaient doucement entre elles dans la salle de garde...



Morte depuis plus d'une heure.

Je ne saurai jamais si elle a souffert, si elle m'a appelée.

Le paravent nous protégeait du regard des autres.

Je l'ai déshabillée pour la voir une dernière fois.

Puis, j'ai frictionné sa peau à l'alcool ; épongé les parties humides ; introduit du coton en bas, le plus profond possible ; et placé une mentonnière pour que ses mâchoires restent fermées.

Un peu de maquillage – elle, si pâle.

Et son petit tailleur gris sur ce lit immense.

*rue des Cinq-Diamants / rue du Mont-Cenis
1976*

Jean-Louis Giovannoni est né à Paris en 1950. Il a été très longtemps assistant social dans un hôpital psychiatrique parisien. Fondateur en 1972 de la revue *Champ social*. Prosateur et poète. Derniers ouvrages : *Issue de retour*, poésie (Unes, 2013), *Voyages à Saint-Maur*, récit (Champ Vallon, 2014). *Sous le seuil*, récit (Unes, 2016).

Vincent Gracy

Après quinze ans

Ils attendaient juste la mort de leur père.

Cela faisait plusieurs jours qu'ils se relayaient, Camille et lui, de manière à assurer une présence constante à son chevet.

La dernière chimio avait eu lieu deux semaines plus tôt ; il était à présent hospitalisé dans un centre de soins palliatifs où des drogues lui étaient injectées à intervalle régulier pour apaiser ses souffrances.

De temps en temps, le moribond ouvrait les yeux, souriait en reconnaissant l'un ou l'autre de leurs visages penché sur lui, prononçait quelques paroles plus ou moins compréhensibles. Mais ces réveils se faisaient plus rares et duraient moins longtemps chaque fois.

Léo, fatigué par les veilles, somnolait, assis sur une chaise à côté du lit, lorsqu'il lui sembla entendre la voix paternelle ; mais pendant un instant, il ne sut démêler si elle provenait du rêve consolant ou bien de la contrée malfaisante vouée à la maladie qui constituait désormais le cadre de ses journées.

Il l'entendit encore, et cette fois il comprit qu'il devait s'éveiller : c'était bien celle du père et du réel, comme une plainte, une espèce de sifflement mal exécuté.

Redressé à demi dans le lit, le visage affreusement contracté, les yeux égarés au plafond, le malade proférait des sons inarticulés ; un filet de bave suintait à la commissure des lèvres.

« Qu'est-ce qu'il y a, papa ? Tu veux me dire quelque chose ? » Léo s'était précipité et, presque allongé sur le torse souffreteux, collait son oreille à la bouche crachotante pour mieux entendre.

« Pousse-toi, tu m'étouffes ! »

La phrase jaillie des lèvres comme une balle tirée à bout portant le percuta si violemment qu'il ne put s'empêcher de faire un petit bond en arrière.

Le mourant en une seconde avait recouvré un aspect normal ; son regard redevenu lucide le fixait depuis le fond des orbites démesurément creusées et cernées de bistre.

Léo essuya avec un mouchoir la salive qui s'était répandue sur la joue du vieil homme ; celui-ci, esquissant quelque chose qui ressemblait à un sourire triste, déclara tout à coup :

« – Je t'aime très fort, tu sais... »

– Moi aussi, papa, moi aussi, répondit Léo précipitamment, la gorge nouée. Regarde, je t'ai apporté quelque chose », ajouta-t-il pour faire diversion. Il prit son iPod et, dénouant les fils, installa un écouteur dans l'oreille de son père. « Je vais te passer le *An Sylvia* de Schubert arrangé par les King's Singers. Tu te rappelles ? Maman et toi l'écoutiez souvent le dimanche matin quand on était petit... On l'avait passé à l'église pour vos noces d'argent... »

– Bien sûr que je me rappelle... C'est une bonne idée, Léo, vraiment une très bonne... Merci...»

Léo mit le second écouteur dans son oreille. Il pressa sur le bouton et scruta avec une

attention passionnée le visage de son père tandis qu'ils écoutaient le morceau de bout en bout sans dire un mot.

« – Tu as aimé ?

– Magnifique... On dirait... on dirait que ces voix tombent du ciel directement... » Un accès de toux interrompit le père. « Mais dis-moi, reprit-il quand la quinte fut passée, comment va Lucie ? Et tes filles ? Il faudrait t'occuper d'elles davantage au lieu de passer tout ton temps ici...

– Ne t'inquiète pas, nous nous sommes organisés... Lucie et les filles vont bien ; elles ont déjà prévu de te rendre visite ce week-end. »

Le père hocha la tête.

« – C'est bien, dit-il, mais vas-y je te dis ! Tu n'as pas besoin de rester ici, je me sens très bien...

– Je m'en irai dès que Camille sera là. Elle ne devrait plus tarder. Elle m'a dit qu'elle arriverait vers six heures... Tiens, ce doit être elle ! »

On entendait dans le couloir des pas se dirigeant vers la chambre. Mais quand la porte s'ouvrit, ce ne fut pas sa sœur qui apparut sur le seuil.

« Véro ! » s'exclama Léo interloqué.

La jeune femme qui venait d'entrer se contenta d'un bref salut de tête à son intention ; contournant le lit pour prendre place de l'autre côté, elle se pencha vers le malade et lui sourit.

« Comment allez-vous, Monsieur Mailland ?

– Comme tu vois. Mal. Et toi, Véronique, que deviens-tu ? »

Son père ne paraissait nullement surpris de la voir. Il dirigea un instant les yeux sur elle tandis qu'elle commençait à lui répondre. Mais bientôt son attention faiblit. Moins de trente secondes plus tard il s'était endormi.

La jeune femme se tut et resta un moment à contempler la face livide du moribond, une espèce de sourire attendri ébauché sur ses lèvres, pendant que Léo, incapable de la quitter des yeux, la dévisageait fixement, toujours en proie à la même fascination stupéfaite.

« – Ça me fait de la peine de le voir comme ça, dit-elle enfin à voix basse.

– Qu'est-ce que tu fais ici ? »

Cette fois, elle consentit à déceler l'hostilité dans sa voix ; levant les yeux, elle lui adressa un sourire ambigu.

« – Ts, ts, ça ne sert à rien de monter sur tes grands chevaux...

– Tu n'as rien à faire ici !

– Et pourquoi pas ? »

Du menton, elle désignait le père gisant sur son lit : « Tu as bien vu qu'il était content de me voir, lui !

– Va-t-en ! », proféra-t-il les dents serrées.

Dans son exaspération, néanmoins, il y avait aussi une forme de satisfaction à la sentir exclue : le deuil déjà en cours leur appartenait à eux seuls.

Véro sembla jauger le degré de consistance de sa fureur avant de déclarer, changeant de ton :

« – On peut bien parler, non ?

– Certainement pas. Ce n'est ni l'endroit ni le moment. Et puis, parler de quoi et pourquoi ?

– Simplement parler, sans intentions précises, comme ont l'habitude de le faire les gens civilisés entre eux. Toi par exemple, que deviens-tu ?

– Tu es sourde ? Je viens de te dire que ce n'était pas l'endroit.

– Eh bien, viens dans le couloir alors. »

Il jeta un coup d'œil hésitant sur son père ; la respiration semblait régulière, le visage détendu. Après tout, mieux valait peut-être se débarrasser de Véro en lui accordant les quelques mots qu'elle paraissait désirer. Elle s'était déjà levée, comme certaine de son acquiescement. Quittant sa chaise à contrecœur, il lui fit signe de passer devant et la suivit.

« – Tu en veux une ? dit-elle dès qu'ils furent dans le couloir, lui tendant son paquet de cigarettes.

– Je ne fume plus... Lucie et moi, on a arrêté il y a neuf ans pendant sa première grossesse, ajouta-t-il aussitôt sans savoir pourquoi, avec une espèce de fierté provocante et déplacée... Mais tu ne vas pas fumer ici ?! C'est strictement interdit !

– Pourquoi ? Il n'y a personne. »

Elle approchait déjà un briquet de sa bouche. Sans rien dire, il lui arracha la cigarette des lèvres.

« Mais ça ne va pas, non ? », protesta-t-elle, furieuse.

Il lui jeta un coup d'œil sarcastique : « Tu n'as pas changé, hein ? Les règlements, c'est toujours pour les autres...

– Et le fascisme mâle, c'est toujours pour toi ! »

Il avait oublié son don de répartie : dans leurs discussions d'autrefois, c'était presque toujours lui qui devait battre en retraite le premier. Malgré l'agacement suscité en lui par cette riposte inattendue, il s'attarda pour la première fois à l'examiner vraiment. Sauf la fine résille des pattes d'oie au coin des paupières, le visage de Véro avait très peu vieilli : toujours cet aspect d'inachevé dans le modelé général comme s'il était encore celui d'une adolescente, et ce contraste entre la moue décidée de la bouche aux lèvres gonflées, vaguement impérieuse, méprisante même, sous-entendant en permanence on ne sait quelle invite ou commandement, et le regard parfaitement inexpressif des grands yeux bruns, largement ouverts, évasifs, insondables. Il se rappelait lui avoir dit, une fois qu'ils se disputaient : « Tu as des yeux de vache ! », dans l'intention de la blesser ; elle, sans daigner seulement répliquer, s'était contentée de lui opposer le sourire impavide de sa moue victorieuse, semblant indiquer qu'il était vain d'espérer la déstabiliser au moyen d'une attaque si puérole...

Sur son corps, en revanche, l'âge n'avait pas manqué de produire ses effets, d'ailleurs prévisibles de longue date : en fait, tout ce qui en Véro participait de son sexe – ses seins, ses hanches, ses fesses, ses cuisses – avait toujours semblé tendre à une féminité exacerbée ; il en était déjà ainsi entre ses dix-huit et vingt-deux ans, quand il se jetait en affamé sur ces amas de douceur qu'elle lui abandonnait dans une espèce de nonchalance souveraine ; lui, pétrissait avec ferveur cette surabondance, l'empoignait à pleines mains, la palpait de tous côtés, jamais repu, avide d'une satiété encore à venir que l'excès du don accordé semblait à mesure repousser dans un lointain indéfini ; elle, cependant, comme une divinité lente à s'émouvoir des hommages de sa créature, peu à peu s'éveillait sous ses caresses et ses embrassements, se mettait à haleter, doucement d'abord, puis de plus en plus fort... Mais à quoi pensait-il ? se dit-il, gêné et furieux contre lui-même, en réalisant le cours de ses réflexions.

Véro, tout comme lui, avait à présent dépassé les trente-cinq ans. Au cours de la quinzaine d'années écoulée depuis leur séparation, ses formes avaient poursuivi leur développement et saillaient sous ses vêtements comme des fruits parvenus à maturité ; il est vrai que Véro semblait prendre un malin plaisir à mettre en valeur plutôt qu'à masquer leur ampleur : malgré la saison déjà avancée, elle portait un ensemble court-

vêtu, débardeur et jupe d'un blanc presque transparent, laissant voir en haut un décolleté tout à fait instructif, en bas un généreux morceau de cuisse...

« Qu'est-ce qu'il y a ? Tu rêves ? »

Il sursauta, relevant ses yeux restés malgré lui fixés sur les jambes blanches et tentantes... Véro l'observait avec un air de complicité railleuse, ouvertement équivoque, comme pour ne lui laisser aucun doute sur le fait qu'elle avait suivi tout le cheminement de sa pensée, et pour la seconde fois en moins de deux minutes, il se sentit en colère à la fois contre lui et contre elle.

« Tiens ! répondit-il pour dissimuler sa confusion, lui rendant sa cigarette. On n'a qu'à sortir, tu fumeras dehors. »

Ils se mirent à faire les cent pas sur le trottoir. C'était une avenue triste dans le coin reculé d'un quartier bourgeois ; la nuit d'automne déjà commençait à tomber ; il passait peu de voitures et qui faisaient peu de bruit, roulant presque au pas, comme si les conducteurs obéissaient d'instinct à l'implicite injonction de bienséance émanant des lieux. En face de la clinique, des entreprises de pompes funèbres affichaient la liste de leurs services dont la teneur globale pouvait se résumer à : « Mourez ! Nous ferons le reste ! » Une boutique de fleuriste néanmoins, destinée à fournir aux visiteurs de quoi orner les chambres des malades ou les salles de veillées mortuaires, s'intercalait entre leurs façades d'une grisaille uniforme, laissant éclater la profusion baroque de ses couleurs inattendues.

Véro fumait tranquillement, n'ayant rien dit encore ; elle marchait à pas lents que Léo accompagnait avec gaucherie, déjà à sa traîne, troublé il ne savait de quoi, peut-être simplement de la sentir si proche... Il avait conscience vaguement de s'être laissé prendre à quelque chose qu'il s'expliquait mal. Comment avait-elle fait ? En deux gestes et trois paroles frottés comme de sommaires bouts de silex, elle venait à l'improviste de faire rejaillir entre eux les vivantes étincelles d'un passé que de bonne foi il aurait jugé préhistorique une heure auparavant...

Pendant ces quinze ans, ils s'étaient, quoi ? rencontrés peut-être à deux ou trois reprises par hasard dans des soirées organisées chez des amis communs – se saluant alors à peine sans rien échanger de personnel...

Il avait su des choses, bien sûr. Que Véro avait eu d'autres compagnons après lui ; qu'elle était sortie avec un tel, et ensuite avec tel autre. Et bien qu'il fût à l'origine de leur rupture, doublée de cette vraie trahison de l'avoir remplacée par l'une de ses meilleures amies ; et qu'il avait fait depuis avec Lucie des enfants qu'à Véro il avait toujours refusés ; malgré cela, malgré les torts et le remords qu'il lui arrivait d'éprouver, chaque fois qu'il avait appris le nom d'un heureux successeur, il n'avait pu s'empêcher de ressentir un pinçon de jalousie : cette femme qui s'était donnée, qu'il avait possédée, adorée puis abandonnée, dorénavant était à un autre...

Il lui jeta un regard de biais, mal à l'aise. Déambulant toujours paisiblement, elle continuait d'aspirer puis rejeter la fumée par le nez avec une sorte de majesté assurée de son droit à exercer son empire précisément ici et maintenant.

« – Ça marche, les mômes ? demanda-t-elle soudain.

– Tu n'as pas idée de ce que c'est, hein ? répondit-il agressivement, tout de suite sur la défensive. C'est quoi pour toi, un « môme » comme tu dis ?...

– Oh, ça va, un gamin si tu veux, on va pas en faire toute une pendule, non ?... Et à ce qu'il paraît, tu n'aurais eu que des filles ?...

– Trois, si ça t'intéresse !

– Trois ! Eh bien dis-donc ! Tu n'as pas dû être déçu ! Toi qui n'as jamais rien compris

aux filles... »

Elle s'arrêta de marcher et se tourna vers lui, l'air plus qu'amusé : « Trois, c'est beaucoup... Du beau travail, bravo ! Je n'avais pas suivi tous les numéros. Et franchement...

– Quoi ?!

– Franchement, je ne pensais pas que Lucie et toi seriez un jour si prolifiques... C'est vrai quoi, rien n'indiquait chez elle de telles prédispositions au lapinisme... Et toi, avec tous tes grands discours, comme quoi personne n'avait le droit d'infliger la vie à autrui, et tutti quanti... Non, non, sincères félicitations, il n'y a que les imbéciles qui ne changent pas... Toi, tu as su changer, c'est bien, bravo ! »

Elle se tenait solidement campée au milieu du trottoir, les jambes un peu écartées, un bras en travers de la poitrine, son autre main dressée ramenant à intervalle régulier la cigarette jusqu'à ses lèvres ; et elle gardait braqué sur lui son placide regard dépourvu d'expression, qui peut-être disait oui, ou peut-être non, ou peut-être encore ne disait rien du tout, mais qui le rendait nerveux aujourd'hui exactement comme il le rendait nerveux quinze ans plus tôt. Elle tira une dernière bouffée, jeta le mégot au hasard derrière elle d'une pichenette désinvolte, puis montra un immeuble de l'autre côté de la rue.

« Tu vois le quatrième étage ? La fenêtre à droite ? C'est là que j'habite. Tu veux venir prendre un verre ? »

Il ne s'étonna même pas de cette révélation inattendue mais, en une fraction de seconde, énuméra mentalement toutes les bonnes raisons qui faisaient que la chose était impossible : Lucie, les filles... et son père en train de mourir de l'autre côté des murs...

– Non, je ne peux pas, j'attends Camille qui doit prendre le relais, répondit-il sans conviction. Je ne peux pas partir avant.

– Mais elle sera là dans deux minutes, non ? Ça ne change rien... Allons, je ne te tends pas un traquenard tout de même ? fit-elle, s'inclinant un peu de manière que le haut de ses seins vint un instant bailler sous ses yeux. Tu peux bien me faire une visite de politesse... »

En entrant, elle n'alluma aucune lumière ; traversant le living, elle se dirigea droit vers la double baie vitrée donnant sur la rue et s'immobilisa derrière les voilages, ne disant mot jusqu'à ce qu'il sente obligé de la rejoindre. Tous deux, alors, restèrent à regarder l'avenue en silence : les dômes feuillus des sophoras bordant la chaussée s'étaient sous leurs pieds, si paisibles et réguliers vus d'en haut qu'ils ressemblaient à une rangée d'œuvres d'art conceptuel dans l'étrange luminosité orangée des réverbères urbains.

« C'est d'ici que je vous ai vus entrer à la clinique, Camille et toi, dit-elle après un moment. Et c'est comme ça que j'ai supposé que vous deviez avoir un problème. »

Elle émit une espèce de rapide rire de gorge, presque un toussotement en fait, qui pouvait tout aussi bien passer pour le tribut de réconfort dû à leur douleur que pour un hommage rendu à sa propre sagacité.

« – Je me suis renseignée à la clinique, c'est là qu'ils m'ont confirmé qu'un Monsieur Mailland était bien hospitalisé.

– Attends, attends, répondit-il, faisant effort pour digérer l'information... Depuis combien de temps tu es courant ? Tu es déjà passée voir mon père avant ?

– Non, non, c'était la première fois ce soir... Tu comprends, c'est juste que je vous ai vus et que cela m'a intriguée... »

D'un paquet posé sur un petit meuble de coin auprès de la fenêtre, elle tira une autre cigarette et la flamme du briquet illumina son visage une seconde. « Camille d'abord, toi ensuite, je voulais savoir », reprit-elle, rejetant la fumée à la fois par la bouche et par le nez ; il se trouvait si proche d'elle à ce moment qu'il recula, incommodé. « Quand tu

habites devant un mouvoir, et que tu vois entrer dedans du monde que tu connais, tu veux savoir, c'est tout... »

Elle s'était tournée vers lui : la lueur diffuse des réverbères dessinait en ce moment comme un halo orangé autour de sa bouche, et rien qu'à voir comment venait de s'accroître la moue de ses lèvres, il devinait qu'elle était en train de s'amuser avec lui, exactement comme autrefois, quand elle cherchait délibérément à le provoquer.

« – Je ne te reproche rien, dit-il.

– Ce n'est pas l'impression que j'avais eue jusqu'ici... »

Elle se mit à rire. « Tu avais l'air tellement furieux !... On aurait dit que tu allais me bouffer tout à l'heure quand je suis entrée dans la chambre !... » Voyant qu'il ne répondait rien et s'assombrissait, elle posa une main sur son épaule dans un soudain geste d'affection. « Excuse-moi, je sais que je ne devrais pas rire... Ne crois pas que je ne comprends pas, surtout, j'ai perdu mon père moi aussi, il y a trois ans... Il n'y a pas d'espoir, n'est-ce pas ?

– Non, ce n'est qu'une question de jours, ou même d'heures : les médecins disent peut-être une semaine, peut-être demain, ou ce soir....

– Je me suis sentie tellement désemparée quand c'est arrivé... C'était bizarre, parce que je n'avais pas du tout l'impression d'être restée si proche... On se voyait rarement, je ne lui racontais quasiment rien de ma vie et lui très peu de la sienne... En fait, depuis qu'il s'était remarié, c'était presque comme si nous avions été des étrangers, je n'avais plus l'impression de rien partager d'important avec lui... »

Elle parlait à voix lente dans l'obscurité, la main toujours posée sur son épaule, tirant de temps en temps sur sa cigarette dont le brasillage chaque fois éclairait son visage.

« Il a fallu que je le voie couché dans ce cercueil, raide comme un bout de bois dans ses habits du dimanche, pour que je prenne conscience que nous étions séparés pour toujours... Qu'il n'y avait plus d'issues de secours ni de retour et que des mots comme « lui et moi » avaient perdu toute signification... Et tu vois, le plus drôle, reprit-elle d'une voix changée après un court silence, le plus drôle c'est que même moi qui suis une imbécile qui ne change pas et qui veux croire que les convictions qu'on a eues à vingt ans restent valables à trente-cinq... Oui, même moi, je crois que j'aurais été contente d'avoir construit ma propre petite tribu personnelle à ce moment-là, et pas seulement à cause du réconfort que m'auraient apporté un homme et des enfants en rentrant à la maison le soir... Non, je veux dire pour lui aussi, pour mon père : il y a des heures où j'aurais donné n'importe quoi pour qu'il ait pu partir en sachant qu'à mon tour j'étais devenue une maman avec des enfants qui le continueraient... »

Une nouvelle fois elle émit son petit rire aigre, maigre, navré, tandis que la pression de ses doigts, lui sembla-t-il, s'accroissait légèrement sur son épaule.

« – Ça fait quoi ? demanda-t-elle au bout de quelques secondes.

– Ça fait quoi, quoi ?

– Quand tu rentres le soir, et qu'elles sont là, et que vous parlez ensemble de ce que vous avez fait dans la journée ?

– Mais rien... Rien de spécial ! Pourquoi tu me demandes ça ? »

Elle ne l'avait toujours pas lâché, et il ne savait plus s'il voulait saisir ces doigts pour s'en débarrasser ou leur rendre leur pression amicale.

« Pour rien, répondit-elle avec une drôle de voix. Pour rien... Je voulais savoir, c'est tout... » Il eut l'impression qu'elle poussait une sorte de soupir et tout d'un coup, l'entendit dire : « Toi, tu racontais toujours les mêmes choses, tu te rappelles ? Tu disais que bien sûr on a des géniteurs mais que ça ne compte pas vraiment, que c'est purement animal et aléatoire, mais qu'en réalité chacun, tout au fond de soi, naît fils de ses propres œuvres, que c'est ça qui est important, chacun naît, vit et meurt tout seul... Tu

te rappelles comme tu me le disais tout le temps ? » À cause de la pénombre, il ne pouvait être sûr de rien, mais il lui semblait que les yeux de Véro s'étaient emplis de larmes – que sa voix en tout cas vibrerait, presque chevrotante, cruellement chargée d'intensité. « Alors pourquoi ? Pourquoi avec Lucie ? »

Elle s'était tue ; il n'avait rien dit encore.

« Je peux t'embrasser ? », murmura-t-il enfin, la voix rauque ; reprenant, après un nouveau silence de quelques secondes : « Je meurs d'envie de t'embrasser, tu sais... J'en meurs vraiment d'envie... »

Ils allèrent sur son lit, dans la chambre. La pièce était imprégnée d'une odeur de tabac froid qui lui devint par la suite inséparable de ce qu'ils y firent à ce moment-là.

Il se mit à la déshabiller. C'est-à-dire que pressé par le désir, il allait au plus vite, lui relevant sa jupe sur le ventre, essayant de lui enlever sa culotte, mais avec tant de brutalité qu'elle se plaignit : « Tu me fais mal... » ; le repoussant, elle finit par l'ôter elle-même.

Dès qu'elle fut prête, son corps offert, se jetant sur elle, tout de suite il commença à l'embrasser, à lécher sa peau partout, autant qu'il pouvait en attraper avec sa bouche, ses seins, ses jambes, ses cuisses. Elle se mit à geindre voluptueusement, mais bientôt, l'attrapant par la tête, elle le fit remonter jusqu'à ses lèvres et ils entamèrent un long baiser avant qu'elle ne lui murmure, la bouche dans son oreille : « S'il te plaît, je voudrais une vraie pénétration, maintenant ! S'il te plaît ! » Sa voix maintenant ressemblait étrangement à celle d'une petite fille ; il n'y restait plus rien de calculé ni de provoquant – seulement du désarroi et de l'espoir.

Alors, sans qu'elle eût besoin de le prier davantage, il prit position entre ses jambes, et dans un seul mouvement assuré, poussant et s'imbriquant en elle, commença d'aller et venir, elle s'accordant aussitôt à son rythme, abaissant et soulevant le bassin en cadence pour mieux le recevoir.

Leur étreinte fut brève, précipitée ; elle cria très vite, à peine deux ou trois fois, et lui pas du tout, réprimant ses grognements, lâchant juste sa semence en elle comme un étalon à la saillie.

Aussitôt qu'il eut joui, il se rajusta à la hâte, sans prononcer une parole ; à chaque vêtement qu'il enfilait, la conscience de la situation lui revenait, du temps qui s'était enfui ; quand il fut prêt, il la toisa, debout près du lit, elle toujours étendue comme la personnification du désordre lubrique, sa jupe retroussée jusque sous les seins, les jambes écartées, le triangle sombre de sa toison frisottante géométriquement dessiné dans leur milieu. Il hésita un instant à se pencher pour l'embrasser ; au lieu de quoi, il se contenta de déclarer d'une voix neutre, incertaine : « J'y vais, au revoir... »

– Au revoir », répondit-elle, lointaine, comme indifférente à tout ce qui pouvait exister en-dehors du cercle de sa lassitude repue. « On se reverra, hein ? bientôt... », l'entendit-il prononcer encore alors qu'il poussait déjà la porte.

Dès qu'il fut dans l'escalier, il se mit à courir. Toujours courant, il traversa l'avenue, passa sans s'arrêter devant la réceptionniste de la clinique qu'il salua d'un geste vague en guise d'excuse ; il se jeta dans un ascenseur dont les portes se refermaient, se retrouva aux côtés de deux infirmiers antillais encadrant un brancard sur lequel gisait une vieille femme inconsciente, percée en de multiples endroits, la gorge, le nez, les deux bras, de tuyaux de perfusion laissant s'écouler un liquide incolore, pareille sur sa litière d'épandage thérapeutique à quelque fleur anémiée nécessitant les soins d'un

arrosage permanent. À peine la porte de l'étage ouverte, il se remit à courir, enfila tout droit le couloir au sprint, poussa haletant la porte de la chambre.

Camille était là. Des larmes baignaient son visage. « Tu as vu ? dit-elle aussitôt. Il est mort. Il est mort tout seul ! » Les sanglots l'empêchèrent un moment de poursuivre. « Où étais-tu ? demanda-t-elle quand elle put parler de nouveau. J'ai été retardée mais je t'avais prévenue que j'arrivais. Pourquoi ne m'as-tu pas attendue ? » À travers ses larmes, sa sœur fixait sur lui un regard plein de reproche.

« Il est mort tout seul, tu te rends compte ? Où étais-tu ? », répéta-elle plusieurs fois encore.



Léo reçut la nouvelle par hasard, environ un an et demi plus tard, plusieurs mois après la naissance donc, en dînant un soir chez des amis communs qui continuaient de la voir quelquefois. Véro avait eu une petite fille, elle l'élevait seule, en mère célibataire. Il fit ses calculs, qui pouvaient concorder. Et il ne sut, en fin de compte, ce qui l'emportait chez lui : tristesse ? honte à s'être laissé instrumentaliser ? ou bien franche admiration pour la détermination de Véro à jeter un pont vers le passé après toutes ces années, pour le réparer peut-être, ou même le réécrire...

Vincent Gracy est né en 1954. Journaliste indépendant, il a travaillé pour plusieurs magazines et collaboré à l'écriture de nombreux reportages et documentaires pour la télévision. Il a publié *Ma femme, mes filles et moi* (Desclée de Brouwer, 2007).

Bruno Grégoire

Mise en pièces d'une lettre par la médecine

À F. B.

Montreuil, 9 novembre 2012,
CHU André Grégoire

Cher confrère et néanmoins ami,

Je croyais être parvenu à bon port hier en fin d'après-midi, déposé là par la gent pompière avec grande délicatesse – mon ange gardien dans le camion ayant poussé le soin jusqu'à déchirer un morceau de mon drap en papier, pour astiquer comme avant quelque prestigieuse cérémonie son siège, et surtout ses rangers –, mais les événements semblent tourner autrement puisqu'on m'annonce dès ce matin mon prochain transfert vers la clinique Hoffmann, sise au 1 rue du Docteur Schweitzer, à Rosny-sous-bois (que d'ombres hautement protectrices pour escorter mes pérégrinations médico-dionysiennes !), si bien qu'une fois prévenue par téléphone ma base arrière à Romainville, me voici en situation d'interlude quelque peu désœuvré, propice pourquoi pas à coucher enfin sur cette page de fortune les premières lignes d'une missive que je fomentais depuis un certain temps à l'intention de ton auguste personne, mais qu'une crise d'asthme un peu plus qu'agressive, tu l'auras compris, m'empêchait jusqu'alors d'entreprendre, à mon grand et affectueux regret, sois-en sûr...

...Pour te dire, donc, que je craignais de refermer ton passionnant roman sans rien savoir de cette mystérieuse enveloppe glissée en douce – comme quelque chose d'un peu inavouable – par Mademoiselle Hurepoix à tu sais qui...

Bon, transfert plus rapide que prévu. Arrivé chez Hoffmann, cru qu'on voulait me rendre fou dans la première chambre – individuelle pourtant, j'y avais voulu voir un signe de la chance ! – réservée aux urgences. Prévenu tout de suite que je ne pourrais jamais supporter 24 h le tut tut tut tut du tensiomètre à 50 centimètres seulement de mon oreille. Demandé s'ils pratiquaient beaucoup d'expériences neuropsychiatriques dans le genre, ici... L'infirmière : « Oh, y'en a, c'est pire que ça, vous savez ! » Aïe aïe aïe...

...Et me voilà installé dans la chambre double tant redoutée, où je vais tenter de reprendre ma missive.

...Mais je n'ai pas été déçu par ce court traité halluciné qui fleure bon les saines (pas les autres) colères céliniennes, et n'est pas sans rappeler aussi l'emportement d'un Henry Miller dans les dernières pages de *Printemps noir*. Véritable et fort poème en prose où la voix de l'extravagant Berger des Thèpes se confond à merveille avec celle du poète

F.B. (N.O.L.A.I.N. ou pas)... Bref, un envoi sacrément envoyé !

Entrée en scène de l'équipe de nuit, composée de l'infirmière-chef et de sa jeune assistante : on se demande laquelle des deux a le plus mal dormi...

Température, d'abord. L'assistante : « Pfff... Y'a pas d'thermomètre ici ? Allez, j'm'en fous, j'la prends pas ! »

Bon... La tension maintenant. La machine regimbe. À la quinzième tentative je glisse, bon enfant : « Oh, ben vous n'avez qu'à mettre 15, ça fait 15 fois que vous essayez... Après, on va commencer à frôler l'hypertension ! »

Elle interrompt le masticage de son chewing-gum, interloquée : « Vous avez vraiment compté ?! »

– À peu près...

... Et revient cinq minutes plus tard, avec la chef et un nouveau tensiomètre – sur roulettes celui-là. Résultat des courses : 15 ! Je me tourne vers l'assistante : « Vous voyez, je vous l'avais dit... » À cet instant, je lis comme un grand vide dans son regard, qui n'était déjà pas surpeuplé...

Retour à la température – elle a retrouvé un thermomètre : 99° ! Je la rassure : « Ça m'arrive très rarement. Tant que je n'entre pas en ébullition, ça va. »

– Non, non. Là, y'a quelque chose qui va pas ! me rétorque-t-elle le plus sérieusement du monde.

Deuxième essai : 98°... Je l'encourage : « Bon, c'est déjà mieux. On progresse (si j'ose dire), allez. » Je suis tenté de lui demander si son p'tit nom ne serait pas Fahrenheit, mais je n'ose pas, de peur de la déstabiliser. N'y tenant plus, elle opte maintenant pour un thermomètre presque à l'ancienne : « Je reviens dans trois minutes, bougez pas ». Plus les minutes défilent, plus je commence à croire franchement à une sorte de bizutage – ou alors quoi ? Lorsqu'elle repointe le bout de son nez un quart d'heure plus tard, mon thermomètre demeure désespérément muet : j'avais bien dit « presque à l'ancienne », il fallait quand même appuyer sur un bouton pour actionner la chose... Reste à retrouver celui de mon collègue d'infortune dans son lit en bataille – le bienheureux ayant réussi à trouver le sommeil avant le non-verdict... Un peu plus tard encore, bien senti le quatrième thermomètre dans mon oreille, et le triple bip salvateur, mais j'aime autant faire semblant de dormir, on ne sait jamais.

Extinction des feux.

...

1h30 du matin. Lumière ! C'est Versailles, tout à coup ! Retour en force de la brigade nyctalope ! La perf' d'à côté ne coule plus ! Tout à refaire ! C'est la chef qui s'y colle, en pestant contre l'équipe de jour (la télé restée allumée, faut la voir contorsionnée dans l'embrouillamini des tubes, pour pouvoir s'abîmer dans le bleu turquoise de Koh Lanta, son émission de télé-réalité préférée !)... Et voilà mon boucher à la retraite, toutes chairs blanches dehors débordant presque du lit, perforé comme une passoire. À la douzième incursion veineuse – enfin la bonne, et le gars n'a pas bronché une fois ! –, je lance : « Ça se fête ! D'ailleurs regardez, on dirait des bulles de champagne ! »

L'assistante se tourne vers le mur :

– Vous voyez du champagne, vous ?

– Non, là ! juste en face...dans le tube...là, les bulles...

– Ah oui, c'est vrai ! (littéralement ravie.)

Reprise du masticage : Hollywood n'a qu'à bien se tenir...

Je regarde les capuchons d'aiguilles laissés par terre avec le drap dont l'assistante

s'est servie pour essuyer du pied une flaque mystérieuse sous le lit : les bras m'en tombent jusqu'à faire coucou à l'étage en dessous !

Inutile de revenir sur l'architecture de ton livre, mon cher F***, tant, lecture faite à présent des deux, A*** me semble l'avoir très bien révélée dans son article pour Europe, sans endommager le plaisir à venir du lecteur. Je reviendrai plutôt sur le brassage des genres, réussi parce que fluide. À la terrasse de la brasserie, on nage en plein Hitchcock, alors qu'en face la cathédrale te donne prétexte à quelques pages d'un formidable ennui que ne renieraient ni Huysmans, bien sûr, ni le Flaubert de *Salammbô* – c'est dire que je place tout de même quelque part la virtuosité assommante de ces pages... Côté BD, si A*** n'a pas résisté à l'amusement de mentionner ton attrait pour Astérix, moi j'ai même relevé une couleur « tintinnesque » lorsque Mademoiselle Krotovchine lit la communication de Perrochole en respectant scrupuleusement les égratignures successives faites à son propre nom...

Trouvé à l'accueil, comme tu le vois, quelques feuilles de papier vierges, après que « l'hôtesse » a quand même fouillé un peu dans ses dossiers, au cas où elle aurait pu en sacrifier un à ma demande justifiée de « papier, oui, c'est pour écrire... non, ma femme a oublié de m'en apporter, j'ai même dû arracher des pages de son cahier, etc. ». Enfin, elle ne m'a pas demandé ce que j'avais l'intention d'écrire là-dessus, on n'est pas encore tout à fait chez Big Brother.

...Et te dire aussi, l'ami, que le passage du récit « classique », pour aller vite, au journal, dépose en passant (justement !) de façon fort subtile la cerise sur le gâteau, avec la jonction de Coignet et « encoigné »... Maints détails jalonnent ainsi ta narration protéiforme, et, sans y être essentiels, n'en parfont pas moins la dégustation...

Ça y est, je commence à raturer, c'est les nerfs, tous les tensiomètres réunis de l'étage se répondent en savantes superpositions séquentielles :

...pep pep pep pep pep pep...

...piiii piiii...

...pipo pipo (un coucou, tiens !)...

...poïng poïng poïng (horloge de salon)...

Sur quoi le téléphone s'en mêle, strident et magistral soliste...

Puis la télé : je sursaute, mais c'est seulement Bricole, un petit teckel en train de pleurer sur la table d'opération...

Et la radio qui monte à son tour de la salle de soins, couvrant presque les gémissements du documentaire :

« baila baila baila

(bis)

beile beile beile

baila baila baila

baï baï baï... »

Une infirmière : « Ouais, vas-y, j'l'aime bien celle-là ! » Et moi donc...

Les murs commencent à pencher, j'ai la tête qui tourne...

Reprise de la symphonie électro, augmentée de nouvelles boucles :

...tudukut tutu tudukut tutu tudukut tutu...

...pipo pipo pipo pipo...

...peim peim peim...

...ding ding dingue...

Je deviens dingue, oui, cette fois j'en suis sûr, ils manigancent quelque chose, c'est une évidence. Je suis bel et bien expérimenté !

Quelqu'un se mouche soudain dans la salle de soins, comme deux poussées de trombone pour le moins inattendues.

Mes bronches se laissent aller à un sifflement de plus en plus régulier, résignées en somme à se joindre au concert.

Pendant que mon voisin ronfle assez paisiblement – l'insensible ! –, je me mets à tousser de manière un rien exagérée, pour signaler que j'attends depuis deux ou trois heures maintenant mon aérosol... Au cliquetis de menus emballages que j'entends dans le couloir, me voilà pris d'un fol espoir (slam ?)... Mais non, l'infirmière repasse devant la chambre les mains désespérément vides au fond de ses poches (trouées ?), me laissant doucement couler vers ce qui s'apparente de plus en plus à du fatalisme...

Alors où en étais-je ? Aux détails, oui, pas si anodins que ça dans la mesure où c'est par eux, le plus souvent, que filtre une qualité d'humour particulière, un art de l'observation ironique ma non troppo, sorte de sourire en coin qui est aussi ta marque, à la ville comme aux champs littéraires, l'ami.

Le médecin vient de passer : je vais devoir changer de chambre – jamais que la cinquième depuis que les pompiers m'ont lâché la bride ! –, direction l'autre aile du même étage puisque mon état ne nécessite plus de « soins constants »... C'était donc ça, tout s'explique ! Ici j'étais simplement en « soins constants »...

...Entre une connaissance du voisin, dont il m'a parlé un peu plus tôt. Un ancien directeur de banque, alcoolique invétéré, grand évadé de tous les services d'urgences du département. Veste classique, foulard soigné sous un visage esquiné mais assez jovial, le type s'arrête devant mon lit. Poignée de main vigoureuse : « Je m'présente, Roger Lefeutre, de la rue d'la demi-lune, à Montreuil. Enchanté ! » Dommage, mon sac est déjà fait...

Pendant ce temps, le ton monte dans le couloir : « Arrêtez ! Ne me touchez pas comme ça ! Vous êtes folle ou quoi ? » Pas la peine pourtant d'entendre l'interprète pour deviner qu'avec la petite nouvelle, Madame Tuong, la corrida s'annonce serrée ! « Néné néné néné néné néné... Néeéné ! », en chinois (?) cette fois dans le texte...

...Passe une infirmière gantée de latex, qui se dirige vers la chambre d'en face. Quelques secondes plus tard, par la porte laissée entrouverte : « Allez-y, poussez, Madame Savarin ! Poussez encore ! Allez-y Madame Savarin ! Allez-y, poussez ! Allez on y va, Madame Savarin, on pousse, on pousse ! »

Trop cuit, le savarin ? Je repense soudain à cette plaque qui m'avait intrigué en sortant de l'ascenseur : Plastique et esthétique digestives...

Tiens, j'évoquais justement, vers le début de ce qui n'était pas encore devenu un exutoire, la fluidité de ton récit. C'est que tout en s'adaptant aux différents modes requis par la structure complexe du roman, la langue – et celle-ci, la tienne, est bien l'une des plus singulières de l'époque – demeure néanmoins la même – village d'indestructibles Gaulois à elle toute seule ! Mais là on pourrait élargir à tout ce que tu as déjà publié... On appelle ça le style, non ? Au fait, concernant...

À peine entré dans ma nouvelle chambre, à la vue de mon prochain acolyte et des trois croque-morts penchés sur son lit, je devine que je ne vais pas tarder à regretter mon bon gros boucher...

Un peu plus tard, après le départ des visiteurs, distribution des médicaments. Il

maugrée en reposant son gobelet qui s'est un peu renversé au passage sur le drap : « Comment voulez-vous que j'avale tout ça d'un seul coup ? » (Quatorze pilules en une seule cuillerée, quand même...)

L'aide-soignante, bien formée à l'ambiance maison : « Ben fallait l'dire ! Et puis vous savez, Monsieur Romagnoli, dans la vie y'a tellement pire que ça ! » Le gars reste songeur un instant... C'est vrai, quoi : il a juste la colonne vertébrale à moitié disloquée, respire comme il peut, se chie et pisse dessus...

Mais voilà que ça reprend de plus belle dans une chambre voisine (je ne suis plus très sûr d'avoir changé de service...) : « Ya ya ! Ya yargh ! Yaaa Yargl (ça s'étrangle), ya ya yaaaa... » Difficile de savoir s'il s'agit d'une femme, d'un homme, d'un animal...

Renseignement pris, c'est « juste une agitée », Madame Goubert, victime d'une chute, chez elle dans l'escalier, et qui mentalement n'a toujours pas réussi à se relever.

Dans une autre chambre encore (au secours, mon ami, je suis cerné !), la douleur est plus polie mais tout aussi horriblement insistante : « S'il vous plaît... s'il vous plaît... s'il vous plaît-â-â-â... s'il vous plaît Madaaaaaame... » L'infirmière d'un ton ferme, au bout d'un quart d'heure – c'est le tarif, comme pour la température : « Attendez deux minutes, Madame ! » Coupez !

...Concernant, donc, tes passages d'un mode à l'autre, j'aurais juste une petite remarque à te faire. À un moment dans le journal c'est comme si tu rebasculais, sur une ou deux pages, dans la narration initiale, par inadvertance on dirait. Mais je n'ai pas mes notes avec moi, je te dirai ça plus précisément une fois sorti de ce cirque.

Parce qu'aujourd'hui c'est le voisin qui s'y met – qu'est-ce qui m'a pris, mais qu'est-ce qui m'a pris d'engager la conversation hier soir avec l'ancien cycliste-résistant-agressé-près-de-chez-lui-avec-sa-femme-oui-quinze-ans-que-ça-dure-le-procès ? Fatale compassion... Plus moyen de lui couper la chique ! Sans compter que depuis ce matin ça fait bien quatre ou cinq fois qu'il me lance, très intéressé, quand je me penche pour regarder l'heure sur l'écran : « Vous travaillez dans les télé ? » Oui c'est ça, allez, je travaille dans les télé, qu'on en finisse !

J'allais presque en oublier les derniers exploits de la préposée aux pilules, qui se trompe dans le dosage d'antibiotiques le matin, de Baclofène à midi... Devant ma relative insistance, je devine dans son port de tête quelque chose comme « c'est quand même pas vous qui allez m'apprendre mon boulot ! » Erreur enfin reconnue, pour les excuses on repassera...

Je reviens vers toi, comme on dit, pour achever cette lettre un peu (sic) décousue, en enfonçant le clou planté plus haut : au-delà de l'érudition, de l'architecture savante, de la variété, de l'humour, c'est avant tout pour sa langue, oui, que je tiens *Dans la ville ceinte* pour un roman remarquable. Et Icaune, d'autant mieux si une suite se profile, voisinera désormais non loin d'Alexandrie dans la géographie de ma bibliothèque...

Le temps d'un aller-retour au p'tit coin, où l'étron de l'ancêtre refuse obstinément de mettre les voiles – ah, celui-là il doit remonter à un entraînement avec Louison Bobet ou Fausto Coppi ! –, et patatras, tout arrive d'un coup à 17h40 : la bouffe sans sel, les médocs (note bien le pluriel !), la tension, le thermomètre, et même le médecin (histoire de manger froid) que j'attendais depuis une trentaine d'heures, m'annonçant très sérieusement que j'aurais dû sortir hier, qu'il avait pourtant fait tout le nécessaire, mais que ce soir il est débordé, pas le temps de remplir la paperasse... Ce sera donc pour demain midi. « Si, si, je vous assure, soyez tranquille, Monsieur. » Tranquille ? À

peine la blouse blanche s'est-elle timidement éclipsée que je peste tant et plus d'avoir à jouer les prolongations, à grands coups de fourchette en plastique (cassée, voilà !) dans mes coquillettes refroidies !

...Téléphone en rade. Pas moyen de prévenir A*** de l'heureuse nouvelle. On verra plus tard... Car là, « une allocution du Président de la République » – ça ne s'invente que chez BFMTV, ça...

La crise économique ? Romagnoli : « Ç'a toujours été comme ça... le grand bazar ! Le grand Truc ! Le mur de l'Atlantique, tiens... »

Le chômage ? « Ah, du temps de la Résistance... »

Le mariage gay ? « Commence par te marier, va... »

Dans la chambre à côté : « s'il vous plaît...s'il vous plaît...s'il vous plaît...s'il vous plaît-aî-aît »...

S'il vous plaît, oui, faites taire Romagnoli, parce que moi je suis fatigué, très fatigué...

Les impôts ? « Il est même pas marié... »

La TVA ? « ...même pas marié... »

Les Affaires Étrangères ? « Mais il est pas marié ! »

Cette fois je craque : « Mais bon dieu, Romagnoli, qu'est-ce que ça peut vous foutre qu'il soit marié ou pas, François Hollande ? Moi non plus je ne suis pas marié, je suis homosexuel, sadomasochiste, et alors ? Ça ne m'empêche pas de faire mon travail ! »

Romagnoli, la voix tremblotante : « Oui méeéé...il est président... »

Je hausse le ton : « Et le Pape ! Il est marié, le Pape ? »

J'entends vaguement, dans l'extinction de la Maison Usher, le mot religion... puis plus rien. Ça y est, je l'ai eu !

Juste un dernier soubresaut, au moment où je m'apprête enfin à regarder Miel, le film de Semih Kaplanoglu... Là le crouton, à qui j'avais laissé le poste allumé – infos en boucle – orienté vers son lit toute l'après-midi, refait surface : « Vous pouvez l'éteindre, hein, maintenant, la télé... »

Compte là-dessus, mon pote : « Ah non, moi je commence à peine à la regarder, là... »

– Ah bon ? Pfff...

Dodo maintenant ! Non mais...

...

Ce matin, ultime visite de courtoisie de mon infirmière préférée : « Vous ne m'avez pas rendu mon portable ! »

– Quel portable ?

– J'veus l'avais bien prêté, non ?

– Oui, mais c'était hier...

– Ah ? Ah oui, maintenant que vous l'dites...

... « S'il vous plaît...s'il vous plaît...s'il vous plaît-aî-aît... » L'étage est bien réveillé, et « ah, aaah, ahrgl », Madame Goubert toujours pas relevée en bas de son escalier...

Une chose encore, mon cher F***, au sujet de ton livre... Tu m'avais bien parlé d'un petit clin d'œil que personne jusqu'alors n'aurait relevé ? J'ai d'abord pensé à ta collection, puisque le poème-*fil rouge* de Milosz est tiré des *Sept solitudes*... À moins (mais personne n'aurait vu ça ?) qu'il ne manque qu'un « Hesse » à Thèpes pour que le Berger se mue en loup – et sa fameuse notion de « bourgeoisie »... Sinon je donne ma langue au chat, qui en fera meilleur usage que moi de ses poils allergènes...

La télé bat son plein. Céline Dion, très habitée, à propos de son nouvel album : « Y'a

*PLEIN de messages : moi avec mes enfants, moi avec mon mari, moi avec moi-même... » À couper le souffle ! Allez, un dernier aérosol pour la route...
Romagnoli, me voyant refermer mon sac : « Ça y est, vous partez ? »
– Oui, j'ai bien réfléchi, vous aviez raison : j'veis me marier !*

Bon, l'ami, on se voit chez vous comme prévu ce week-end – en paix, hein ?

Un abrazo,

B

Bruno Grégoire, poète, traducteur et photographe, est né en 1960. Il a été membre du comité de lecture des revues *Po&sie* de 1998 à 2004, et *Le Mâche-Laurier* du premier au dernier numéro (25). La plupart de ses livres, dont le plus récent, *L'épingle du jeu* suivi de *Sans* (2014), ont été publiés aux éditions Obsidiane. En 2014 a paru également un deuxième volume du poète mexicain José Carlos Becerra, qu'il traduit avec Jean-François Hatchondo : *La Venta* précédé de *Parole obscure* (La Nerthe, col. « La petite Classique »).

Michelle Labbé

Revigorer

C'était un temps très loin d'ici.

Les pharmacies, les hôpitaux éventrés par les bombes, l'épidémie glissait son venin de salamandre. Les mères n'avaient pour époux que leurs lits, se talant la tête contre les murs.

Les loups avaient abandonné la lande mais les vents froids hantaient les haies, secouaient les mâts des canots à l'agonie, couchés comme chiens crevés sur la vase, vase minée.

C'est alors qu'on fréquenta les fossés, les marais, les puits, les talus, interpellant même les décombres où quelque plante obstinément se glissait dans les fissures des pavés.

Nous ne lisions couramment que les anfractuosités, fréquentions l'école par inadvertance, oubliant au fur et à mesure ce que les maîtres nous enseignaient, défaits par la pénurie de sens.

Le monde s'était effaré mais les vieilles, noires, debout, se battaient contre la translucidité des peaux, les cernes violines, la déroute des souffles, les pus, les entérites, ayant renoué avec les plantes.

De ses immenses feuilles céladon, l'une s'agrippait à la pente des fossés, blanche et velue à l'envers, destinée ensemble à être emplâtre et boisson.

Bouillie longuement dans les marmites du quotidien, elle soignait les anthrax, les abcès dentaires, les vieilles blessures par balles, suppurant, les pieds qui s'étaient écorchés trop longtemps.

D'autres poussaient à l'intérieur des puits, petites, rondes, lisses, vert vif, soignaient les furoncles qui comme des astres à l'envers de ciels pervertis, étoilaient trop souvent les chairs.

Les enfants aidaient à la cueillette, se complaisant à quelques acrobaties, accrochés à la voix péremptoire des grands-mères, ramenant, solidaires et ravis, leurs brassées.

La troisième se pavanait au creux des murs écroulés, avait des feuilles – licites – en dentelle, offrait son énergie aux affamés, aux insomniaques, adoucissait les menstrues, les mélancolies.

On cuisait, buvait, appliquait, fumait même. Le temps était au désarroi mais la trame de la terre nous était complice, consentant à finir en soupe, en cataplasme, en tabac.

Autant que je m'en souviens, personne n'eut l'audace de mourir, qui fut soigné par elles. On s'éveillait guéri quelques sommeils plus tard.



Je me rappelle ces trois seulement. Ne me demandez pas leur nom. Les vieux tabliers noirs nous les désignaient dans une langue que je ne sais plus parler¹.

Dans la débâcle, heureuse notre alliance avec la terre ! Pour nous, les mâts se seraient ramifiés. Plantés, les crayons auraient fleuri. Même le ciel, même le ciel ! éventuel ! nous aurait souri et des anges inventés se seraient laissé – légèrement – plumer.



Depuis que l'air n'est plus si sombre, les hôpitaux s'étant relevés, les pharmacies s'étant multipliées et leurs croix vertes à l'envi s'amusant à éblouir par saccades, nous n'avons plus commerce avec les plantes.

Nous en achetons parfois pour boucher l'interstice entre les meubles, frayer avec l'ordre des jardins. Nous plaçons leurs pots au soleil ou à l'ombre. Nous obéissons consciencieusement au fleuriste, arrosant comme il dit.

Elles fanent, fanent, fanent. Les boutons de rose se figent, le mimosa se rétracte. Le jaune verdit, le pourpre, l'incarnat brunissent au bord des pétales, exhalant leur odeur de pourriture, éparpillant leurs feuilles comme de sombres confettis.

Il faut se faire une raison, les sauvages seules nous sont bienveillantes. Les précieuses, les ornementales, ne s'incorporant plus, nous gâchent la vie. Nous voilà bannis d'Éden, nous et la Terre, et de l'union charnelle de nos solitudes et de nos mystères.

Libérez les plantes des pots d'appartement ! (déambulant de République à Bastille)



Que veulent-elles, sinon revigorer ?

Je ne vous proposerai ni la primordiale de Goethe, ni le peyotl d'Artaud chez les Tarahumaras, ni l'ibadou qu'on mastique avec Cendrars le long des bras supérieurs du fleuve Amazone et qui transporte en un clin d'œil d'où qu'on soit où qu'on veuille.

Non ! entre pavane et pas de charge, pour vous guérir ou dispenser des tout récents nash, cyberaddiction et autre désespérance, je vous emmènerai, si vous voulez, aspirer

le sucre de la base blanche des fleurs de trèfle – à trois ou quatre feuilles. Ça, je sais.

Nous marcherons les bois, nous marcherons les prés, nous marcherons notre tête, notre cœur et nos pieds, interrogeant l’Absence, à tout hasard.

¹ Nota bene : Les plantes ici évoquées ont été retrouvées récemment (la « primordiale », le peyotl et l’ibadou exceptés), avant les derniers travaux, dans le jardin médicinal de l’hôpital Cochin, adossées à l’un des vieux murs du cloître de Port-Royal. Ayant négligé de le noter, j’ai oublié leur nom latin.

Michelle Labbé est née en 1939, près de Lorient. Thèse sur J.M.G. Le Clézio à la fin d’une carrière d’enseignante de Lettres. Articles sur la littérature dans des revues françaises et étrangères. Une dizaine de romans et recueils de nouvelles, dont récemment *Le Bateau sous le figuier*, (L’Harmattan, 2006), *Sam* (L’Harmattan, 2015). À paraître : *Le Brise-Lame* (L’Harmattan).

Jacques Lèbre

Sonnets de la tristesse

I

On voit parfois, quand on traverse un village,
un coin de rideau qui se soulève au bas d'une fenêtre,
puis le mouvement de recul d'un visage ridé
c'est que nous aurons regardé dans cette direction,

attirés par ce mouvement – comme d'une aile d'oiseau –,
soudain, il ce sera inscrit dans notre champ de vision.
Rabaissé, le rideau estompe le visage, puis le gomme
comme si depuis la nuit des temps le dessin devait être raté,

celui d'une vie, eau morte qui désormais clapote
derrière une fenêtre qui désormais sert de frontière,
mais transparente pour laisser voir ce qu'il y a d'encore vivant

dehors où nous passons. Et nous n'aurions rien soupçonné
si le rideau n'avait pas été soudain corné, comme la page
d'un livre quand on en interrompt la lecture.

II

C'est un peu la position de ma vieille mère, amaigrie,
dans la maison de retraite où elle est désormais,
assise dans la chambre, face à la fenêtre, à regarder
ce qui se passe dehors : de l'autre côté de la rue,

bien peu passante, ce sont des HLM et leurs parkings.
Mais c'était pareil à la maison, assise près de la porte-fenêtre
pour épier le moindre mouvement dans la cité et compter
les voitures qui passaient sur la route un peu plus loin :

« En une heure j'en ai compté quarante cinq, ça circule ! »
L'après-midi à faire des mots croisés, puis à regarder les jeux télévisés :
Des chiffres et des lettres, Slam, Questions pour un champion,

voilà ce qui meublait une journée, après la lecture matinale
du journal local (*La Montagne*), mais plutôt pour les faits divers :
« Il y a eu un accident, la voiture n'est pas belle à voir. »

III

Quelle tristesse... Tous ces vieillards assis
sur des fauteuils ou des fauteuils roulants, immobiles,
en rang d'oignons ou en cercle dans la salle commune,
tête qui tombe sur la poitrine et qui semblent

ne plus rien attendre – sinon la mort.
Et quand vous passez, quelques têtes, mais pas toutes,
se relèvent, se tournent lentement à mesure,
vous suivent des yeux – comme des vaches dans un pré.

Une « fin de vie » peut durer très longtemps,
et si l'on a toujours la conscience du temps...
Quelle tristesse... Tous ces regards éteints,

ce silence des vies qui viennent ici finir
et dont on ne soupçonne même pas ce qu'elles furent
ailleurs en leurs lieux et en leur temps.

IV

On reste encore sur le bord, on plongera plus tard,
car l'on dirait bien des poissons dans un étang,
certains, bouche ouverte pour aspirer encore un peu d'air
avant l'asphyxie finale qui à chaque instant les guette.

Plus valide, dans la salle commune une vieille femme
était en conversation avec ma mère. Elle a connu mon père :
« J'étais à l'école à Lorcières avec Lucien. » Elle ne savait plus
si dans leur enfance elle était la plus jeune, ou la plus âgée.

Mon père est mort. Il y avait un trou dans le sourire de la vieille,
à cause des dents en moins. La veille dans la chambre :
« J'ai deux dents de mon appareil qui sont cassées, ça me gêne un peu

pour manger mais je ne vais pas les faire refaire,
ça me coûterait cher, et pour ce qu'il me reste à vivre... »
On ne reste pas très longtemps, on s'en va...

V

Cela relève d'un abandon, pourquoi ne pas le dire,
même s'il est le fait des conditions modernes de l'existence,
éloignement des enfants qui tous vivent ailleurs,
appartements qui ne permettent pas de les prendre chez soi.

Et bien sûr qu'ils doivent se sentir complètement abandonnés
s'ils ont encore toute leur conscience, les vieillards,
assis en rang d'oignons ou en cercle – devant un temps
qui ne passe plus, comme si, dans un quelconque musée

ils se retrouvaient devant une toile absolument blanche
qui ne représenterait plus ni paysage ni scène de vie,
pour donner encore la si précieuse sensation de l'éphémère.

L'éternité de leur journée ne saurait être leur bonheur
et seule leur est promise celle de la Terre
qui continuera de tourner avec leurs corps enfouis.

VI

Ils sont trois vieillards à sortir de la maison de retraite.
L'un s'appuie sur un déambulateur, l'autre sur des béquilles.
Le troisième, le plus valide, ne s'appuie que sur une seule canne.
Ils ont dû sympathiser durant les longues après-midi.

Mais peut-être se connaissaient-ils avant aussi,
peut-être se rencontraient-ils dans les foires ou sur les marchés,
chacun venant d'un village de ce pays rude,
d'un monde paysan où l'on n'a jamais été très causant.

Et de quoi pourraient-ils parler, sinon du temps,
celui qu'il fait, et sans combler les longs silences,
avant de peut-être reprendre : de mon temps...

Sortis d'un espace confiné, ils n'ont guère
qu'un petit espace goudronné pour déambuler sous le ciel,
se dégourdir les jambes si c'est façon de parler.

VII

Je vais bientôt retourner dans le parc à vieillards.
Je n'aurai pas la joie de l'enfant qui va au zoo.
Désormais ma vieille mère marche un peu voûtée.
De la chambre à la salle commune de la maison de retraite

Elle traîne les pieds dans ses pantoufles : « Qu'il est long, ce couloir ! »,
qui mène, mais vers où... dont elle ne voit pas encore le bout.
Et la nuit qui maintenant vient plus tôt. Les étoiles resteront impassibles,
Des têtes d'aiguilles dans une noire pelote de tristesse.

Je vais bientôt retourner dans le parc à vieillards.
Une piqûre de rappel sur ce qui m'attend plus tard ?
Je n'ai pas assisté à leurs repas de midi et du soir,

On n'entend peut-être que le raclement des cuillères
Dans des assiettes creuses et rondes comme la lune,
Des succions, des lapements, des déglutitions.

Gilles Ortlieb

Pavillon Moïana

Département « Oncologie » (suivre la flèche rouge au sol) de l'hôpital Saint-Antoine : voix et démarches feutrées, silhouettes amaigries et ambulantes s'accrochant à leur pied à perfusion autant que celui-ci les soutient. (Combien de temps encore, avant que l'horizontalité ne l'emporte sur tout le reste ?) Dans les couloirs, à des emplacements qui correspondraient sans doute à des voies de garage sur un réseau ferroviaire, des gisants en attente, auxquels il est parfois difficile de ne pas superposer des images floutées venues de Holbein, de Mantegna. Et la silencieuse agitation des infirmières, qu'on dirait toutes montées sur des chaussures de sport ou des semelles de crêpe, seulement ponctuée par les apostrophes aux malades :

– « Alors, comment est-ce qu'on va aujourd'hui.. ? »

La définition possible d'un grand frère, ce pourrait être ceci : quelqu'un qui a toujours été là, depuis le premier jour, depuis le jour où on a ouvert les yeux. Et cette avance qu'un frère aîné a sur son frère cadet, ce dernier ne la rattrape, bien sûr, jamais. Sauf circonstances exceptionnelles, qui peuvent laisser croire que les rôles sont désormais inversés, et qu'il est maintenant devenu celui qui veille sur celui qui veillait.

Pour l'historique de la chose, voici un extrait d'un document daté de février 2016, qui laissait encore un peu de place à ce qu'on appelle communément l'espoir :

Tumeur de la queue du pancréas

Matériel biopsique effectué en transduodéal, à l'aiguille 22 Gauge, rapportant un matériel histologique dans le formol et le cytolyt. Ce matériel est traité selon le protocole habituel.

(...) Conclusion :

Prélèvements ayant porté sur la partie périphérique de la lésion, essentiellement un stroma fibreux peu cellulaire, pour lequel il n'est pas possible, à ce stade, d'affirmer un processus tumoral dans la limite de ces prélèvements.

Si les mois suivants ne s'étaient employés à démolir méthodiquement toute espérance, avec des chimiothérapies successives et infructueuses, des concentrations sanguines dépassant de plusieurs centaines de fois les valeurs normales.

Et les occupations de l'attente (pendant les séances à l'hôpital), à feuilleter des numéros fripés d'*Elle* ou de *Paris-Match*, qu'on feint de lire comme s'ils pouvaient contenir une once d'actualité alors que, de la photographie de couverture à l'horoscope, leur contenu tout entier est maintenant devenu obsolète, périmé. Sans parler des publications spécialisées (tous ces catalogues de foulards, de perruques, de postiches) offertes au visiteur sur papier glacé et mettant en scène des mannequins rayonnants et rien moins qu'irradiés.

Dans les couloirs du pavillon Moïana, le regard glisse sur les silhouettes allongées derrière les portes vitrées. Des silhouettes striées horizontalement par les bandeaux mats apposés sur les surfaces vitrées : sûrement rien de délibéré, mais comment ne pas y voir

une façon de les effacer à moitié, d'interposer un filtre ou un cache, voire de les mettre, déjà, en pointillé ?

Une existence devient-elle plus précieuse du seul fait que ses jours semblent désormais comptés ? Étrange valeur ajoutée, si c'est le cas, que celle découlant d'une disparition annoncée. De même, toute parole s'échappant de la bouche de quelqu'un qui pourrait bien n'être bientôt plus là devient-elle, pour cette raison même, irremplaçable. En proportion inverse, parfois, du poids des mots prononcés.

1^{er} octobre. Après qu'il a été ramené chez lui par deux ambulanciers, il s'est déclaré épuisé par son ascension (cinq étages) en fauteuil. Yeux mi-clos, la voix éteinte – et j'ai revu l'expression de la doctoresse référente, comme on l'appelle, à qui j'avais posé la question de savoir s'il y avait quelque espoir de le voir « tenir » jusqu'à Noël.

Dans le « petit salon » d'un 86, direction Saint-Antoine, avec sa demi-douzaine de places disposées en arc de cercle : trois d'entre elles étaient occupées par, respectivement, un lecteur de *Télérama*, un autre de Jean Rolin (*Les événements*), et une lectrice d'Elitza Gueorguieva (*Les cosmonautes ne font que passer*). La journée commençait plutôt bien. Quelques stations plus loin, les trois lecteurs avaient déjà été remplacés par une poignée de voyageurs pianotant, comme il se doit, sur leur portable.

5 octobre, toute fin d'après-midi, dans les couloirs du pavillon Moïana. (Emmanuel Antoine Moïana, ai-je lu à l'entrée, en arrivant, négociant en pierres fines sous le Second Empire, qui recevait en son château de Seine-et-Marne diplomates et financiers, avait légué par testament un million de francs pour la construction d'un hôpital portant son nom, avant tout destiné à soigner les femmes indigentes). Allongé, immobile, la tête en arrière sur un amoncellement de coussins, Luc dormait. Profondément. L'apercevant ainsi à travers la vitre striée, impossible de réprimer l'idée que le visage creusé, cireux, que j'avais sous les yeux, offrait autant d'analogies avec un possible masque mortuaire qu'avec le visage de mon frère.

Parmi les diverses catégories de malades que l'on peut croiser en ces lieux, il en est une qui se détache, pour ainsi dire, au premier regard : celle des patients chez qui l'on sent, soupçonne ou constate que la spirale du malheur est déjà fileté.

Ce malheur même qui s'est trouvé tout à coup une raison d'agrèger toutes les raisons – latentes, diffuses, inexprimées – qu'on avait de n'être pas tout à fait heureux : un boulevard s'est ouvert devant lui, comment ne s'y engouffrerait-il pas ?

Après avoir revu, de mois en mois, les objectifs à la baisse (repasser *au-dessus* de la barre des 80 kg, puis des 70, puis des 60), il a été décidé, d'un commun accord avec N., son épouse, et le médecin, de suspendre les pesées. Une voix toujours plus alentie, des membres toujours plus minces, au toucher, à travers les draps ou le survêtement. L'os. On en vient fatalement à se dire qu'il ne restera bientôt plus que cela, l'os.

Le 12 octobre. Deux heures en sa compagnie, au prétexte de lui monter un « six-pack » de lait demi-écrémé UHT, rapporté du Monoprix voisin. Il était encore sonné par le spectacle de son corps amaigri entrevu un peu plus tôt dans la glace de sa salle de bains, et auquel il faut croire qu'il avait réussi à échapper jusque là :

– « J'espérais un miracle, il n'y aura pas de miracle. Et je ne sais même pas si je dois

compter en semaines ou en jours. Puisque, si j'ai bien compris, il semblerait que, pour les mois, je doive faire une croix dessus... »

Pause cigarillo dans la cour de Saint-Antoine, qui prend désormais – avec le pied à perfusion à emmener avec le fauteuil roulant – des allures d'expédition miniature. Son autonomie s'y résume maintenant à un seul geste : appuyer sur le bouton du monte-charge, à l'aller comme au retour. Des morceaux lui reviennent en vrac, dans la conversation, d'un passé maintenant si lointain qu'il paraît même échapper aux catégories traditionnelles du passé. (Aparté : pas bon signe, ces retours en force d'autrefois. À rapprocher du pot de confiture d'églantines sauvages, qu'il a demandé à une cousine de lui rapporter d'Alsace – histoire de retrouver le goût des tartines d'enfance ?)

Après le rite biquotidien des mesures d'usage, la température paraît stable, 37,5° dans chaque oreille :

– « Au moins, c'est équilibré... » tente l'infirmière, qui n'a pas l'embarras du choix pour se montrer spirituelle ou, au moins, enjouée. Car c'est la même qui est venue lui annoncer, plus tôt dans l'après-midi, qu'une sonde gastrique était envisagée, et que sa pose se ferait par le nez, sans anesthésie.

Ce 16 octobre, après qu'on lui a ôté le plateau repas auquel il n'aura pas touché :

– « Tu veux bien remuer la touillette dans mon café, moi je n'ai plus la force... »

Une image éculée : le groin du malheur qui pousse toutes les portes, à commencer par celles qui étaient à peine entrouvertes, pour venir grogner et souffler bruyamment dans la pièce. Autre analogie, sans doute plus juste : la maladie est un gaz qui pénètre partout, envahit les moindres recoins, ne néglige aucune fissure.

La chorégraphie précise des ambulances dans la cour, depuis la fenêtre de la chambre n°6 qu'il occupe depuis maintenant une semaine. En lettres bleues sur fond blanc, ambulances Atome, Adam, Auber, Alban, Ariane, Ange, Avicenne (tous ces A à l'initiale : pour figurer aux premières places dans les pages des annuaires, à coup sûr), Elite, Jade, Dahlia, Zephyr. Aujourd'hui, une nouvelle venue : Eros, transport de malades à domicile. Drôle de nom pour une ambulance. Sans parler de sa contrepartie mythologique, déjà omniprésente ici.

Derniers coups d'œil sur la rue Crozatier, la rue de Cîteaux, le boulevard Diderot. Vues d'un quartier endolori, mentalement tuméfié, si l'on peut dire. Car il doit être procédé aujourd'hui, lundi 24 octobre, à son transfert vers une unité de soins de l'hôpital Cognacq-Jay, dans le XV^e arrondissement. Personne, et lui moins que tout autre, ne s'illusionne sur la signification de ce transport.

Une allure de chambre d'hôtel à plusieurs étoiles, avec un personnel hospitalier, paraît-il, particulièrement attentionné. Et pour ceux qui auraient encore quelques doutes, les inscriptions portées dans l'ascenseur (*Niveau 2 – Soins palliatifs ; Niveau 1 – Soins palliatifs ; Niveau 0 – Accueil, Secrétariat ; Niveau -1 – Lieu de culte, Chambre funéraire*) sont, en soi, explicites. Dans chaque chambre, l'ouverture des fenêtres est bloquée par un système de crémaillère qui permet tout juste de les entrebâiller.

– « C'est pour empêcher que les patients ne se suicident... » a déclaré Luc, qui venait de prendre possession de son nouveau lit ; et s'est étonné, après quelques secondes, que ce

qu'il tenait de bonne foi pour une façon de blague ne fasse rire aucune des trois personnes (une infirmière, N., moi-même) présentes dans la pièce.

L'odeur des hôpitaux, aussi mystérieuse et constante, quant à ses composantes, que celle qui s'échappe des grilles du métro. Extraordinairement précise, et interchangeable d'un établissement hospitalier à l'autre.

À l'approche d'Halloween, la queue débordait jusque sur le trottoir de la rue de la Convention, devant la boutique *À la fête* : tenues de sorcières, masques, chapeaux de paille, fausses citrouilles, avec un « *grand choix de déguisements en sous-sol* ». Juste en face d'une succursale des Services funéraires de la ville de Paris, éclairée jour et nuit.

Pour égayer l'endroit, on a cru bon d'installer un « arbre à souhaits » devant l'entrée de l'aile Blomet, dédiée aux soins palliatifs. « *Venez inscrire vos vœux, qui voleront au grès (sic) du vent et, qui sait... ?* » Sur les fanions multicolores accrochés aux branches, j'ai donc pu lire, entre autres :

- ... Que la recherche médicale ait des budgets en augmentation
- ... Que Philippe soit plus sérieux
- ... Régénération des cellules pour tous !
- ... Vole vole ma sœur puisque l'espace est trop lourd. Je t'aime, Martine
- ... À force d'être malade, on finit par devenir médecin

Et aussi un arbre sonore ou musical, aux branches duquel sont suspendus divers instruments à percussion ou à vent qu'aucune brise n'agite jamais. *Au grès du vent*, donc. Soit.

Pendant une bonne partie de l'après-midi de ce dimanche, séance méticuleuse de courrier, plus exactement de courriel, après qu'il m'a demandé d'éplucher à rebours le contenu de sa boîte électronique, histoire de ne pas laisser sans réponse les nombreux messages qui s'y étaient accumulés, d'y donner suite sous sa dictée et, dans son esprit, de laisser place nette. J'ai tâché de me mettre à la place des destinataires, souvent lointains, recevant simultanément des réponses circonstanciées à des échanges parfois anciens, et l'annonce tacite d'une disparition. Sans y parvenir tout à fait. Je l'ai quitté sur la promesse de poursuivre et terminer le lendemain, avant de passer au carnet d'adresses.

Dans la chambre voisine, pour la deuxième soirée d'affilée, ils se sont réunis à plus d'une quinzaine, tous originaires des Antilles, pour se livrer en chœur à ce qui ressemble beaucoup, à travers la cloison, à des célébrations (ou faut-il parler de conjurations ?) vaudou. La télévision, restée allumée bien que Luc ait cessé de la regarder, passe en boucle des reportages sur les baigneurs comblés par le beau temps en cette veille de Toussaint, qu'on interviewe sur des plages de Biarritz ou d'ailleurs.

Pendant la nuit du 3 novembre, passée sur un lit de camp à son côté, la compagnie sonore d'une litanie sans fin recommencée, à mi-voix. Il faut se faire à l'idée, m'a prévenu l'interne de garde, que l'état de semi-inconscience dans lequel les transfusions de morphine l'ont plongé ne se dissipera sans doute plus jusqu'à la fin. Je pense aux quelques yaourts et bouteilles d'eau minérale portant, au feutre, le numéro de sa chambre (152), entreposés dans le frigidaire commun, dans un coin de la salle de réunion. À la place qui sera ainsi bientôt libérée, pour les autres pensionnaires de l'étage. Et à la séance de courrier inachevée.

– « J’ai mal au coccyx... » avait-il fait l’effort d’articuler, dans ce qui restera pour moi sa dernière phrase sensée. Les objets posés sur sa table de nuit – ses carnets de terrain, son téléphone, sa montre – n’étaient pas sans rappeler les poignées de grains de blé et autres offrandes qui accompagnaient les candidats à l’ultime voyage dans les sarcophages égyptiens, sur les tombes mexicaines, dans les cercueils précolombiens.

Gilles Ortlieb est né en 1953 au Maroc. Poète, prosateur, essayiste et traducteur (du grec, de l’allemand et de l’anglais), il est l’auteur d’une vingtaine de livres, dont récemment : *Tombeau des anges* (Gallimard, coll. L’Un et L’Autre, 2011, Prix Servais du Centre national de littérature luxembourgeoise) ; *Vraquier, notes & légendes* (Finitude, 2013) ; *Soldats et autres récits* (édition revue & augmentée, Le bruit du temps, 2014), *Et tout le tremblement* (Le bruit du temps, 2016), *Dans les marges* (Le bruit du temps, 2016).

Catherine Soullard

Ouverte ou fermée ?

« Pour ne pas s'endormir, il y a une petite gymnastique à pratiquer tous les matins, comme le pianiste fait ses gammes. Cette gymnastique, c'est de dissocier le statut, le rôle et la fonction. Prenons l'exemple du cuisinier dans un hôpital. Son statut, c'est d'être cuisinier. Sa fonction, c'est de faire la cuisine. Mais quel est son rôle ? C'est celui que le malade va lui donner. C'est parfois inattendu. Il arrive qu'un pensionnaire raconte sa vie au cuisinier, alors qu'il ne dit rien à son médecin. C'est donc très important de ne pas enfermer le cuisinier dans son statut de cuisinier et de ne pas fermer la porte de la cuisine aux malades. Je pourrais prendre mon propre cas. Mon statut est d'être directeur, mais il ne faut pas se prendre pour son statut. Je dis souvent : un directeur qui se prend pour un directeur, c'est le plus fou de la bande ! »

Jean Oury (entretien réalisé par Élodie Maurot en août 2012, paru dans *La Croix* le 19 mai 2014)

8h, à l'hôpital, un matin de décembre, pris un ticket sans comprendre pourquoi, puisque j'ai un rendez-vous avec le spécialiste depuis plus de six mois, mais, bon, j'ai tiré le ticket de la machine à tickets, et fini par comprendre qu'il était nécessaire à mon enregistrement. Ce viatique en main, je m'assois et attends que mon numéro soit appelé. En attendant je regarde ce que j'ai devant moi.

Les trois hôtesse dont les bureaux se jouxtent, en postes ouverts, accueillent les patients, leur font des fiches, les dirigent vers telle ou telle salle d'attente, les réorientent quand ils se trompent de service, les calment quand ils râlent. Des portes s'ouvrent, se ferment, les gens arrivent, hésitent devant l'appareil à tickets, cherchent une place, regardent le cadran des numéros qui stationnent à l'écran, s'impatientent, s'interrogent, vont voir, se rassurent mais ce qui définitivement me retient, c'est la pantomime des blouses blanches.

Le port de la blouse blanche à l'hôpital remplit une première fonction de bouclier hygiénique vis-à-vis du patient et de protection des vêtements contre d'éventuelles souillures, il permet même de gommer la différence sexuelle ; la blouse est aussi un outil, sorte de vaste tablier dont les poches, auxquelles les stylos s'accrochent, peuvent être remplies de différentes choses plus ou moins essentielles à l'exercice du métier ; enfin, elle joue un rôle symbolique de mise à distance en réception et en projection. Protection, barrière physique et psychique, identification et reconnaissance. La blouse est blanche pour suggérer la propreté, l'hygiène, le sérieux, la disponibilité, même si avec le temps et les lavages répétés le blanc initial devient grisé. En bref, la blouse blanche est une façade chargée d'exposer une représentation idéalisée de la profession soignante, elle est d'ailleurs fournie gratuitement, régulièrement changée et entretenue par la lingerie des établissements de santé et son port imposé. Mais si elle est machinalement enfilée par le personnel hospitalier, elle n'est pas portée par tous de la même façon. Loin s'en faut. Il y a là tout un jeu théâtral, une sorte de parade, très amusante, du moins à observer.

Certains médecins semblent être fibulanophobes. Ce sont souvent les mêmes qui arborent un badge rouge avec leur nom en blanc, spécifique de l'Assistance Publique : comprendre « classe supérieure », voire « hors classe »... La blouse flottante se mouvant au gré de la démarche a du panache, il est vrai ; cape de Zorro, blousons de caïds, gilets de cow-boy, chevelures de motards et de créatures de rêve, ce qui flotte au vent est image de liberté, d'intrépidité et de vaillance. L'allure se fait alors martiale, les pans de la blouse deviennent et donnent des ailes, et de l'assurance (feinte ou réelle) au léger surplomb crâneur, voire à l'arrogance, il n'y a plus qu'un souffle, les blouses ouvertes génèrent leur propre vent et c'est avec elles qu'il semble loisible d'en faire. Le tissu qui balance de part et d'autre du corps, c'est l'ego qui en caniche parade au rythme des jambes. S'exonérant du boutonage, les porteurs de blouses ouvertes le font en général aussi du salut et du sourire¹, ils regardent haut, droit devant, jamais de côté où la rencontre d'un visage pourrait les retenir, ils vont fièrement, mannequins défilant sur un podium, médecins sur scène, au théâtre, là où couloirs, salles d'attente, vastes espaces autorisent le spectacle. En consultation singulière ou en cabinet privé, les blouses sont presque toujours fermées. Ce n'est donc pas la phobie des boutons ni des boutonniers qui empêche les médecins de boutonner leur blouse – mais alors, quoi ?

¹ Les médecins, dans leur plus grande majorité, exercent leur métier avec humilité et droiture, sourient, répondent aux questions de leurs patients, et boutonnent leur blouse ; et s'ils ne le font pas, c'est le plus souvent par négligence comme quand, fatigués par une garde, ils se contentent de l'enfiler sur un pyjama bleu pas très net. Si j'ai pris la liberté d'en stigmatiser ici certains, c'est qu'ils me paraissent jeter un discrédit fâcheux sur l'ensemble d'une profession qui fait ce qu'elle peut pour soulager, soigner et guérir.

Catherine Soullard est née en 1955. critique de cinéma, écrivain, a été productrice à France-Culture (Les Nuits magnétiques, Les Chemins de la connaissance) et collaboratrice au Monde de l'éducation, à Études, à la Revue des deux mondes. Derniers ouvrages : *Mal dedans* (éd. Pierre Guillaume De Roux, 2011), *Vous avez Jupiter dans la poche* (éd. Pierre Guillaume de Roux, 201X). *Suzanne, 1947* paraîtra en sept. 2017 (éd. Pierre Guillaume de Roux).

Cécile Vargaftig

Garches

Il y a quatre ans, j'ai effectué une résidence d'écriture à l'hôpital Raymond Poincaré de Garches en partenariat avec la médiathèque de l'hôpital et Myriam Revial, la bibliothécaire. Avec une dizaine de patients du service de neurologie hospitalisés dans le bâtiment Netter, principalement des victimes d'AVC, nous avons écrit une suite de textes sur leur vie à l'hôpital, en s'appuyant sur des extraits de romans d'aventure du XIX^e siècle. Ce travail a donné naissance à un livre : [Le voyage immobile](#), qui est consultable sur [remue.net](#)

Aujourd'hui, je commence une nouvelle résidence d'écriture, qui a pour objet d'aider à penser ce moment difficile qu'est la sortie de l'hôpital. Même si, à Garches, les équipes soignantes essaient d'accompagner les patients le plus longtemps possible, il arrive toujours un moment où le patient revient définitivement chez lui, et où l'hôpital n'est plus qu'un souvenir, durablement inscrit dans le corps. Là encore notre but est de concevoir un livre, construit comme un roman épistolaire, où se croiseraient des lettres écrites par les anciens patients, mais aussi par les soignants, mais encore par les patients actuels...

Cette fois-ci, je suis accompagnée d'une plasticienne, Valérie Minetto. Elle assiste aux séances d'écriture, et tient à sa manière le journal de la résidence. Les photographies, dessins et peintures qu'elle réalise au fil des mois seront exposés à la médiathèque.

Ma référence intime, pour ce projet, sont *Les lettres persanes*, de Montesquieu, qui travaille la même double thématique que celle que je rencontre au cours de la résidence : celle de la nostalgie du pays natal, ou *prénatal* (les patients parlent tous de *renaissance* à propos de leur long séjour à Garches) et celle de la redécouverte douloureuse d'un monde familier rendu étranger par le handicap.

Rentrer chez soi en fauteuil roulant, c'est d'une certaine façon *être persan*.

Certains des patients ou des soignants écrivent seuls, d'autres me parlent et me laissent écrire un texte à partir de leurs phrases. Pour l'instant, je pars à la collecte des textes des anciens patients, ceux avec qui j'ai écrit [Le voyage immobile](#), en leur rendant visite sur leur lieu de vie (chez eux, au café du coin, etc.).

Tout en collectant ces textes, je procède à une autre collecte : celle de paysages pour mon prochain roman, *Les aventures de Simone Herbart* : une exploration du Grand Paris, et à travers lui, de la révolution sismique que nous traversons : la fin du XX^e siècle, et le début de quelque chose, ou de rien.

Ce livre s'amusera à être à la croisée de Raymond Chandler et de Marcel Proust : dans ce qui ressemble à une série policière, la narratrice (Simone Herbart *herself*) s'improvise détective privée et, d'enquête en enquête, découvre un territoire en ruines,

déterre des fantômes du passé, se souvient, fait justice, oublie, ne regrette rien.

Première strate de ce roman, donc : le journal de la résidence. Je vous en livre ici les trois premiers jours.



28 avril. Je rencontre les ergothérapeutes de Netter, le service de neurologie de l'hôpital de Garches. Macron est passé ici quelques jours plus tôt, au lendemain du premier tour. On ne parle que de ça, et des futurs travaux : construire un nouvel hôpital de Garches, non pas à la place de l'ancien, mais juste à côté. Difficile de ne pas y voir une métaphore de la situation politique du pays. Ici, où nous sommes, l'ancien bâtiment prend déjà des allures de ruine.

Première lettre : Lettre aux anciens patients

Vous étiez ici, avec nous, durant longtemps. D'abord Netter 1, réanimation, puis Netter 2, hospitalisation, puis Netter 3, hôpital de jour. Vous aviez chacun votre ergothérapeute attitré. Nous sommes neuf, et nous occupons de dix ou douze patients. Quand l'un s'en va, un autre arrive. Lésions cérébrales. AVC. traumatismes crâniens. Troubles cognitifs. Troubles du comportement.

Ici, à l'hôpital, vous êtes nés pour la seconde fois. Nous sommes les premières personnes que vous avez rencontrées dans votre nouvelle vie. Nous ne savions rien de votre personnalité d'avant. Nous vous avons aidé à faire connaissance avec votre nouveau vous-même.

Pendant des mois, nous avons travaillé ensemble. Tous les jours se lever, se laver, toute la journée des choses de tous les jours, faire les courses, le ménage, cuisiner, bricoler. Ensemble, nous avons vécu des choses fortes. Nous vous avons mis en échec avec bienveillance, mais nous admirions votre courage, votre hargne, votre persévérance.

Quand vous rentrez chez vous, vous ne donnez plus de nouvelles. Nous comprenons. Vous avez envie de tourner la page. Vous voulez votre intimité, retrouver vos marques, passer à autre chose, couper le cordon, ça y est c'est la vraie vie. L'hôpital, c'est pas une fin en soi.

Frédéric, Sarah, Marc, Josiane, Jean-Jacques, Jeannine, Christian, Isabelle, Thibault, Valentin, Sandrine, et les autres, vous défilez, vous défilez, vous arrivez, vous repartez, mais nous ne vous oublions jamais. Des fois je dis : « *Laissez moi un souvenir* ». Un jour, avec une dame, on a fait une blanquette. Je lui ai dit : « *Dédicacez-moi votre recette !* »

Tu étais un jeune père de famille. Au début, tu bougeais juste le gros orteil, et une seule chose parvenait à attirer ton attention. Une image de voiture. Une Porsche Cayenne. Tu ne parlais pas. Tout au niveau moteur, rien au niveau cognitif. Tu es resté un an, un an et demi. Es-tu encore en vie ?

Parfois, vous passez nous voir. On est surpris, et ça nous fait plaisir. Un jour, dans mon casier, un post-it : Monsieur Machin te passe le bonjour. J'étais frustrée. Parfois on vous croise dans la rue, une fois-même à Castorama. Un magasin de bricolage, c'est que ça va bien !

À l'approche de la sortie, vous aviez peur. Peur des séquelles. Peur que les progrès s'arrêtent, peur de croiser vos voisins, de retrouver vos familles. Un jour, un mari a

dit de sa femme, qui était ici : J'ai épousé une Rolls Royce, je me retrouve avec une 2CV. Ça nous a fait mal. On n'est pas des voitures, même si parfois il y a des accidents.

Et vous, maintenant, comment allez-vous ? Ça roule ? Où en êtes-vous ? Qu'est-ce qui est important pour vous ? Qu'est-ce qui vous donne de la joie ? Donnez nous des nouvelles. Écrivez nous des cartes postales. Passez nous voir.

Cécile, Salvador, Mélanie, Sylvie, Justine, et les autres.

19 mai. Nous allons voir Thibault, à Boulogne. Cécile, ergothérapeute, vient avec nous. Il vit dans un studio médicalisé, dans un immeuble récent, construit sur les anciennes usines Renault, juste devant l'île Seguin. Sa grande baie vitrée donne sur le chantier et quelques restes de l'usine, qu'on a conservés pour mémoire : le pavillon des directeurs, le portail. Thibault est en fauteuil, a perdu l'usage d'une main, mais peut écrire sur l'ordinateur. Nous attendons sa lettre. Je lui parle des *Lettres Persanes*. L'idée de l'exil, de l'hôpital comme terre natale, lui plait. Il nous dit : « *L'hôpital est un pays, en effet, mais surtout c'est une île...* »

26 mai. Rendez-vous avec Marc à la *Brasserie des 3 gares*, à Chaville, et non Chatou, comme mon souvenir me le faisait croire. C'est en fait à Viroflay, et ça touche Vélizy. Il fait chaud. Nous passons l'après-midi à l'ombre des platanes, à écouter Marc. Sylvie l'ergothérapeute est avec nous. Les rues sont pavées, on se croirait dans notre enfance. Ça monte et ça descend. Valérie trouve que ça ressemble à Biarritz. Un marché est en train de remballer. Des familles déjeunent aux tables à côté, c'est fêrié, il n'y a pas école. Le patron de la brasserie a l'air d'un gangster en cavale, taciturne, le visage en lame de couteau, le serveur est un asiatique qui ne comprend absolument rien à ce qu'on lui dit. Marc n'arrête pas de parler. Il espère pouvoir vite s'installer à Berck, avec son fauteuil électrique. Il nous montre des photos de couchers de soleil sur la mer. Il nous apprend qu'il a toujours voulu faire de la photo, qu'il avait même suivi des cours de photos quand il était jeune, à Villejuif.

Lettre de Marc

Il y a toujours une chanson de Johnny pour chaque moment de la vie. Moi en ce moment c'est *20 ans*.

On me disait : le retour d'un handicapé, c'est pas facile. Moi je ne comprenais pas. On me disait : il faut quelqu'un pour vous aider à vous laver. Moi je disais : ma femme le fera. On me disait : c'est pas à votre femme de faire ça, c'est dégradant. Alors j'ai eu des petites bonnes femmes qui sont venues me laver, jamais la même. Et montrer mon cul à tout le monde, c'est pas dégradant ?

Mon obsession, c'était de rebosser. Je suis allé voir le DRH de ma boîte, il m'a dit : « *On n'a rien pour vous,* » je lui ai dit : « *Vous m'avez même pas dit bonjour* ». J'ai demandé un poste au PC central, rien. Alors j'ai dit : « *Faites moi mon chèque* ».

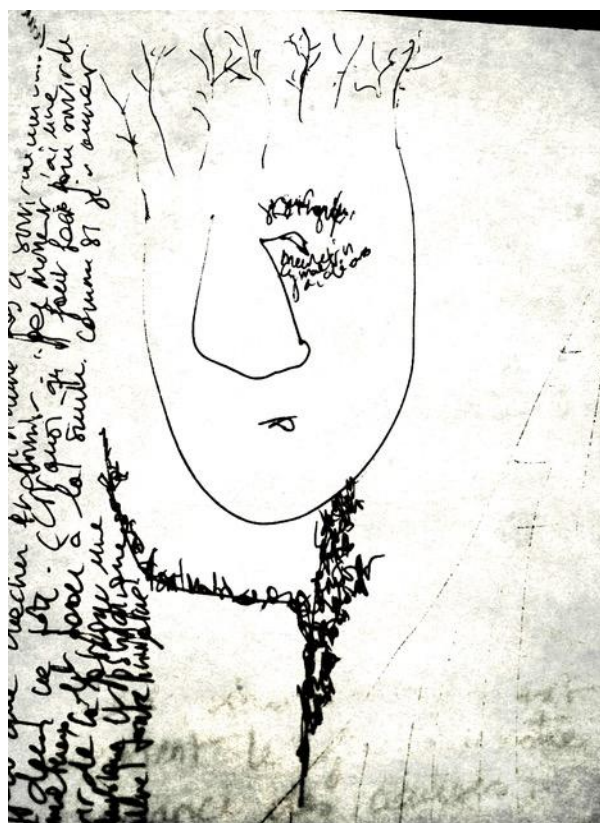
Je me souviens qu'on faisait de la cuisine à Garches, avec Sylvie. Le dernier plat qu'on a préparé ensemble, c'était du potimarron. Quand je suis rentré, j'ai proposé à ma femme de l'aider à faire la cuisine. Elle ne voulait pas. Elle disait : « *Tu bouges pas* ». À chaque fois que je me levais, elle disait : « *Pousse toi, tu me gênes...* » Pendant 3 ans ça a été comme ça. L'angoisse. Elle me faisait douter de moi. Elle me disait : « *T'es un parasite. Tu vis aux crochets de la société* ». Moi je

lui disais : « *Et toi tu vis à mes crochets* ». Si j'avais eu un flingue, je l'aurais fait. Parce que sauter par la fenêtre jamais. J'aurais eu trop peur de me rater. De me retrouver tétraplégique. C'était pas pour me suicider, c'était pour en finir avec la vie. Finalement, je me suis tiré. J'ai largué la bonne femme, les chiens, le chat, le pigeon. C'est à cause des orthophonistes de Garches. Elles me disaient toujours : « *Quand vous avez un problème, essayez de réfléchir à la cause de ce problème* ». Je suis allé à Berck. J'ai appelé ma bonne femme. Je lui ai demandé : « *Tu viens à Berck ?* » « *Non.* » « *Ben salut. Moi je ne reviens pas.* » Faut faire le deuil de sa vie pour retrouver la vie.

Maintenant, quand j'ai un coup de mou, j'ai plus besoin d'écouter Johnny, ça gueule trop. J'ai plus de camion, j'ai plus de pétard, La main c'est mort, je m'en fous. Chaque chose en son temps. D'abord la tête et la jambe. Et un fauteuil électrique. C'est la liberté.

Mais le problème, c'est que je ne peux pas résister à une femme. À Berck, je me suis ruiné en fleurs. Je suis redevenu con comme avant. La bestiole est de retour.

Marc



Valérie Minetto

Cécile Vargaftig est née en 1965 à Villerupt. Scénariste de cinéma et écrivaine. Derniers scénarios de film : *Des étoiles* de Dyana Gaye (2014), *L'échappée, à la poursuite d'Annie Le Brun* de Valérie Minetto (2015). Dernier ouvrage : *Ma nuit d'octobre* (Cécile Defaut, 2012).

Martin Winckler

La Ventriloque

(Perspective soignante)

Tilliers, petite ville (imaginaire) de Beauce, en 1967.

Le dossier d'Abraham avait dû être convaincant, car le directeur de l'hôpital lui demanda de passer le voir cinq jours après qu'il l'eut déposé à son secrétariat. Le directeur commença par le féliciter pour son sang-froid et son initiative dans l'affaire du « bébé dans l'ascenseur », mais Abraham secoua la tête en fronçant les sourcils.

– J'espère que ça n'a pas eu d'influence sur le processus de recrutement. Je pensais que les candidatures devaient être examinées par la commission d'établissement...

– C'est tout à fait juste, mais c'est un concours sur titres et la commission s'est réunie hier. Les obstétriciens ne se pressent pas pour venir travailler ici et vous êtes le seul praticien ayant l'expérience désirée, de sorte que la décision a été vite prise. Quand pouvez-vous commencer ?

– À vrai dire, je ne sais pas encore, répondit Abraham. Combien de temps voulez-vous me voir consacrer au service ? Ça vous semblera peut-être bizarre, mais je ne voudrais pas devoir abandonner mon cabinet.

– Comme vous le savez, c'est un poste à mi-temps. Bien sûr on vous demandera d'être très disponible, mais nous avons des sages-femmes très compétentes. Dans le service voisin, les deux chirurgiens viscéraux sont polyvalents. Vous ne serez pas tenu d'opérer.

– Ça me convient très bien. À Mustapha, j'étais plus accoucheur que chirurgien. Est-ce que j'aurai des internes ?

– Depuis que l'École de médecine et de pharmacie de Tours est devenue une faculté à part entière, en 1962, elle a besoin de caser ses internes ; elle nous en propose tous les ans. C'est le Ministère qui les rémunère, alors nous serions heureux d'en recevoir, mais votre prédécesseur n'en voulait pas. Êtes-vous prêt à les accueillir ?

– Bien entendu ! Combien fait-on d'accouchements par an à Tilliers ?

– Sept cents l'année dernière. Nous sommes la seule maternité à cinquante kilomètres à la ronde et la population est en constante augmentation...

– Et combien avez-vous de sages-femmes ?

– Cinq. Nous en avons chaque jour deux en salles d'accouchement, une dans le service. Nous aimerions en avoir plus, mais nous n'arrivons pas à en embaucher.

Abraham se passa la main sur le menton comme pour caresser une barbe imaginaire.

– J'aimerais rencontrer toute l'équipe avant de décider combien d'internes accueillir. Il faut que les sages-femmes soient d'accord. Et il faut que nous puissions les recevoir en entretien avant de les confirmer à leur poste.

Le directeur ouvrit de grands yeux.

– Vraiment ?

– Vraiment. Si vous me confiez la direction de la maternité, il me semble indispensable d'expliquer aux jeunes médecins comment nous travaillons.

– C'est très inhabituel.

– Je sais. Mais si la fac de Tours – et le Ministère, j'imagine – insistent pour que vous

leur preniez des internes, nous devrions pouvoir négocier...



Une fin d'après-midi, une semaine après sa nomination officielle, Abraham invita l'équipe – les cinq sages-femmes, les trois infirmières, les neuf aides-soignantes et la secrétaire – à se réunir dans son bureau de fonction et à faire connaissance.

Je ne sais pas si elles avaient pris ça pour une convocation, mais elles étaient toutes présentes, surprises de voir qu'on avait poussé le bureau du médecin contre le mur, tendu une nappe, apporté du jus de fruits, une thermos de café, des petits gâteaux et des verres, et disposé une vingtaine de chaises en rond.

Après que tout le monde se fut assis, Abraham prit place dans le cercle et se présenta. Il donna son prénom, son nom et son âge, précisa qu'il avait été accoucheur en Algérie, qu'il avait passé un peu moins d'une année en Amérique avant de venir s'installer en France, qu'il avait repris le cabinet du Docteur Fresnay, qu'il était marié, que sa femme se nommait Claire, qu'ils avaient (à l'époque) un garçon de douze ans et une fille de seize. Puis il invita chacune des membres de l'équipe à se présenter comme elles le voulaient, et à dire quels étaient les aspects de leur tâche qu'elles préféraient et ceux qu'elles aimaient le moins, tout en soulignant qu'il avait à cœur que le service tournât le mieux possible, et que pour ça, il pensait indispensable que tous les membres de l'équipe s'y sentissent à l'aise. Il termina en disant qu'il répondrait à toutes les questions et accueillerait toutes les suggestions.

Il y eut un silence, puis Marie-Noëlle, l'une des aides-soignantes et Solange, l'une des sages-femmes, voulurent prendre la parole en même temps, « *Vas-y !* » « *Non, toi, vas-y !* » Finalement, l'aide-soignante se lança : « *Je m'appelle Marie-Noëlle Rodriguez, je suis aide-soignante à la maternité depuis six ans. Avant, je travaillais en médecine, au troisième étage. On est une bonne équipe, ici, j'aime beaucoup mon travail, même s'il y a des moments moins agréables que d'autres, c'est sûr, personne n'aime qu'un accouchement se passe mal pour la maman ou le bébé, mais au moins, je sais pourquoi je suis là. Cela dit, franchement, Monsieur, je crois qu'on peut faire mieux. Par exemple, ça serait bien que les agentes puissent travailler un peu plus avec les sages-femmes et les infirmières, plutôt que d'avoir le sentiment d'être toujours dans leurs pattes, et qu'on puisse les décharger de tâches secondaires au moment des soins. Et puis pendant que j'y suis (Elle hésita et regarda autour d'elle) je sais que jusqu'ici on n'avait pas d'interne, mais il est question qu'il y en ait désormais dans tous les services, alors je voulais vous dire, que quand vous en aurez un, ce serait bien que vous en choisissiez un gentil, plutôt qu'un petit... con... (Tout le monde se mit à rire) comme celui que les collègues de chirurgie ont subi l'an dernier. Alors, bon, vous allez peut-être me dire que ça ne dépend pas de vous (elle regarda Abraham comme pour le défier et, comme il souriait toujours, poursuivit) mais je pense que oui, ça dépend de vous, et même beaucoup. Parce que les internes sont là pour apprendre, et ils font toujours comme leur patron leur dit de faire. Si vous pouviez leur dire de se comporter correctement – enfin, ceux qui en ont besoin, il y en a qui sont charmants, quand même – eh bien, ça nous faciliterait la vie. »*

Il y eut un silence. Solange leva discrètement le pouce en direction de Marie-Noëlle. Deux des sages-femmes les plus âgées hochèrent la tête.

Abraham se gratta le crâne.

– C'est très clair. Merci de votre franchise.

Il se tourna vers les autres personnes présentes.

– Êtes-vous d'accord pour que je réponde à votre collègue avant qu'on continue les présentations ?

Tout le monde acquiesça.

– Eh bien, Madame Rodriguez, je vois les choses exactement comme vous. Les médecins se comportent comme on leur a appris à le faire. En Amérique, on dit : « *Il faut tout un village pour élever un enfant* ». Je pense qu'il faut toute une équipe pour former un médecin. Et le jour où nous aurons un interne – et peut-être même deux – nous allons les former tous ensemble. En attendant, j'aimerais que vous me disiez chacune à votre tour comment on vous aimeriez qu'on travaille, avec ou sans interne.

Il se tourna vers la sage-femme assise à ses côtés, pour lui passer la parole.



La maternité n'avait pas pour vocation de s'occuper de ce qu'on appelait encore, à l'époque les « grossesses difficiles », qui étaient confiées à des hôpitaux plus importants, Orléans ou Tourmens. Mais les accouchements sans problème avaient tout de même de quoi occuper l'équipe ; former les internes représentait donc un surcroît de travail. Abraham tenait à ce que cette nouvelle tâche ne fût pas perçue comme une punition ou une corvée.

Pour commencer, il se mit à suivre les activités de chacune des sages-femmes en faisant de son mieux pour ne pas les empêcher de travailler. Il se tenait en réserve au cas où elles auraient besoin d'aide, mais ne s'imposait et ne s'interposait jamais. Après un accouchement, il les faisait parler de leur manière de travailler et recueillait leurs impressions sans jamais porter de jugement. Il ne donnait son avis que lorsqu'on le lui demandait. Pendant les moments de pause dans l'office, il prenait un café avec elles.

Bientôt, il passa deux heures à la maternité chaque matin, et y repassa chaque fin d'après-midi, entre ses consultations de l'après-midi et sa tournée de visites. Le dimanche, il appelait toujours l'infirmière de service pour prendre des nouvelles. Quand une patiente n'allait pas bien, il allait la voir. Le mardi, il passait la journée dans le service, faisait le tour des chambres avec l'infirmière et la sage-femme pour répondre aux questions des patientes, discutait avec l'équipe des problèmes en cours, assurait des consultations et, quand c'était possible, tenait la main des femmes que les sages-femmes accouchaient.

Au bout de deux mois, la surveillante du service, Frédérique Demongeot, entra dans son bureau et s'assit en face de lui.

– Monsieur Farkas, ça ne peut plus continuer comme ça ! Et si j'ai l'air en colère, c'est parce que je vous parle avec... avec mon ventre !

Bouche bée, Abraham la regarda sans répondre.

– Nous avons besoin d'un chef de service, pas d'un courant d'air !

– Vous trouvez que je ne suis pas assez présent ?

– Vous êtes très présent, mais pas assez... consistant ! On dirait que vous n'osez pas parler ou intervenir. Ça met tout le monde sur les nerfs ! Il n'y a que des femmes dans ce service, on est contentes d'avoir un patron qui ne soit pas un vieux caractériel, comme le précédent, mais on aimerait qu'il se conduise... en homme !

– O...kay, dit Abraham de plus en plus surpris.

– C’est comme votre manière de toutes nous appeler « Madame ». Vous ne voulez pas nous appeler par nos prénoms, comme nous le faisons toutes ?

– Je... ne voulais pas être irrespectueux.

– Ce ne serait pas irrespectueux, ce serait une manière de montrer que vous nous appréciez ! Je ne vois aucun inconvénient à ce que vous m’appeliez Frédérique !

– O... kay. Mais est-ce que vous m’appellerez Abraham ?

– Euh... je ne sais pas. Peut-être. Nous avons le même âge, je crois ? Ça me demandera un peu de temps, mais pourquoi pas ? Les filles, elles, feront ce qu’elles voudront. Mais ne les madamisez plus, s’il vous plaît. Au début elles trouvaient ça charmant, à présent, elles trouvent ça ridicule. Depuis que vous êtes arrivé, tout le monde se sent beaucoup mieux. Chacune a le sentiment de pouvoir s’exprimer librement. Elles apprécient que vous ne les traitiez pas comme des bonniches ! Mais on est une petite famille, ici. Tout le monde se connaît. On se parle comme si on était belles-sœurs ou cousines. Vous me comprenez ? Alors nous ne voulons pas que notre médecin-chef se taise poliment ! Nous voulons qu’il s’exprime ! Qu’il s’affirme ! Si je pensais que vous en étiez incapable, je ne vous en parlerais pas, mais là... (Elle pencha la tête, mi amusée, mi contrite.) Vous me recevez ?

Abraham rougit et hocha la tête.

– Je vous reçois cinq sur cinq, Mad – Frédérique. Je vais faire de mon mieux.

– Bon, dit-elle d’une voix visiblement soulagée. Ce détail étant réglé...

Elle se leva, marcha jusqu’à la porte restée ouverte, la referma, revint s’asseoir en face d’Abraham, posa la main à plat sur le bureau et prit une grande inspiration.

– ... J’aimerais vous parler d’un problème beaucoup plus sérieux.

– Je vous écoute, dit Abraham en soulevant un sourcil.

– Ça ne s’est pas produit depuis quelques temps, je touche du bois, mais il arrive régulièrement que des femmes se présentent dans le service avec des saignements importants, des douleurs pelviennes, de la fièvre. Bref, un tableau de fausse couche... compliquée. Elles disent qu’elles ne sont pas enceintes, ou qu’elles n’en sont pas sûres ou qu’elles ne se rappellent pas la date de leurs dernières règles... Et bien sûr, elles jurent leurs grands dieux qu’elles n’ont rien fait de répréhensible...

– Je vois, dit Abraham.

– Dans ces cas-là, ajouta Frédérique Demongeot, votre prédécesseur avait toujours la même attitude : il disait que ça n’était pas de son ressort et les envoyait à Orléans. Dans le meilleur des cas ça se terminait par un curetage, parfois aussi malheureusement par une hystérectomie et une stérilité. Pour plusieurs de ces malheureuses, le transfert s’est mal passé et elles sont mortes de septicémie...

Abraham jura entre ses dents.

– Oui, poursuivit la sage-femme en colère, moi aussi je trouve ça inacceptable ! Quand une femme fait une fausse couche, quelle qu’en soit la cause, on devrait la soigner ici et pas l’envoyer à soixante-dix kilomètres. Je ne pouvais pas obliger le Docteur Vellan à s’en occuper, j’avais déjà trop à faire pour que les filles ne se mettent pas en arrêt de travail tous les quatre matins pour échapper à ses mauvais traitements.

– Que voulez-vous dire ?

– Je veux dire qu’il avait les mains baladeuses et qu’il était parfois beaucoup plus entreprenant que ça. J’ai perdu beaucoup d’infirmières et de sages-femmes en dix ans à cause de lui. Je suis heureuse qu’on s’en soit débarrassé et que vous soyez là : elles sont beaucoup plus détendues depuis que vous êtes arrivé. Seulement, notre confort de travail c’est une chose. Les soins aux femmes, c’en est une autre... Vous me comprenez ?

– Je vous comprends très bien. Qu’attendez-vous de moi ? demanda-t-il en souriant.

Madame Demongeot frappa sur la table.

– Ah, ne recommencez pas !

– Oui, vous avez raison, dit-il sur un ton plus grave. Alors voici ce que sera dorénavant la... politique de ce service. Toute femme qui entre doit être accueillie et examinée par l'une de vous, quels que soient ses symptômes. Si le tableau est inquiétant, vous avez toute latitude pour m'appeler à mon cabinet. Si je suis en visite, Claire ou Madame Signoret vous diront où me joindre. Si vous ne parvenez pas à me joindre, vous êtes en droit de demander à l'un des chirurgiens de venir l'examiner. Et s'il faut intervenir, ils le feront.

– Les chirurgiens ne sont pas toujours très chauds pour voir nos patientes... Ni pour intervenir.

– Je leur en parlerai. Ça fait partie de leur boulot, et quand il s'agit des patientes de la maternité, c'est moi qui décide des indications opératoires. J'ai fait préciser ça noir sur blanc dans le protocole du service. Je n'ai pas envie de refaire de la chirurgie, mais il s'agit de gestes simples ; si le chirurgien de garde est pris au bloc, c'est moi qui viendrai m'en occuper.

Il regarda la sage-femme dans les yeux.

– À Alger, j'ai fait beaucoup de... « curetages » en urgence. Surtout la nuit.

Elle hocha la tête.

– Je m'en doutais un peu...

– Les anticonceptionnels sont légaux aux États-Unis depuis 1960. À cause de notre foutue loi de 1920, il va falloir du temps pour qu'ils soient disponibles en France. Et pendant ce temps-là, on verra encore beaucoup de « fausses couches » de ce genre. Il y en a toujours eu et il y en aura encore longtemps, mais je suis comme vous, je ne veux pas exposer les femmes à des mutilations, ni les laisser mourir. Et en tout cas, elles ne mourront pas de ça si elles passent par ce service... Par ailleurs, je n'aime pas beaucoup les visiteurs médicaux, je trouve qu'ils nous vendent surtout de la soupe, mais j'ai demandé au représentant d'un fabricant de diaphragmes de passer ici mardi prochain. Voulez-vous qu'on le reçoive ensemble ?

Frédérique Demongeot poussa un soupir de soulagement.

– Merci, Monsieur Farkas. Ce qu'on pourra faire ici, c'est vital pour les femmes.

– C'est vital pour nous tous, Frédérique.

Martin Winckler est né en 1955 à Alger. Médecin, romancier, essayiste, traducteur, critique de séries télévisées. Il a publié une cinquantaine d'ouvrages, dont *La Maladie de Sachs*, (P.O.L., 1998), *Le Chœur des femmes* (P.O.L., 2009) et récemment *Abraham et fils* (P.O.L., 2016). Site personnel : <http://martinwinckler.com> ; blog littéraire : « Cavalier des touches » (<http://wincklersblog.blogspot.ca>). *La Ventriloque* est le chapitre 17 de *Les Histoires de Franz*, à paraître à la rentrée 2017 chez POL

La guillotine



François Boddaert

Une passion « fin de siècle » (Quand les écrivains s'engageaient)

On déplore le défaut de parole des écrivains dans les combats politiques contemporains. Voire. À y regarder de près, il s'en trouve qui signent des pétitions, des contributions et des appels à voter. Il s'en trouve aussi pour participer aux émissions *people* du plus bas niveau (le *buzz* n'est pas regardant) – ce qui n'écarte pas évidemment de réelles convictions. La déploration de la sphère bien pensante paraît donc infondée. Ainsi, et remontant jusqu'au *Quadrilogue invectif* (1422) d'Alain Chartier, les écrivains ont-ils continûment la tête à « *la chose publique* », pour parler comme Alain Chartier donc...

Cet engagement est, paraît-il une spécificité française. Et il n'est que de relire ces temps-ci *La Droite révolutionnaire (les origines du fascisme, 1885-1914)*¹ pour s'en convaincre. Cet essai majeur de Zeev Sternhell (1978, trouvable en poche) hume et scrute de près la marmite intellectuelle et politique de la France d'après la Commune et jusqu'à la Grande Guerre. Laquelle sera forcément patriotique, vu la tonalité générale qui saisit le pays, toutes générations confondues, depuis la « *castration Alsace-Lorraine* » fondatrice d'un tropisme majeur : le patriotisme (avec une variante anti-germanique appuyée qui dure encore un peu...). Et pour ce qui est de s'engager, les écrivains actifs à cette époque n'hésitèrent pas, et pas toujours pour le meilleur des mondes ! La liste de ceux qui contribuèrent aux débats et combats est assez éloquente (par ordre d'âge) : Gobineau (très lu alors, et qui meurt en 1882), Toussenel (un zoologue « passionnel » (dixit), cher à Baudelaire, et auteur du premier livre strictement antisémite, déjà ancien mais remis au goût du jour, *Les Juifs, rois de l'époque* (1845), Renan (LA sommité intellectuelle), Taine, Rochefort, Zola, Barrès, Drumont, Déroulède, France (le futur « *cadavre* » des Surréalistes), Bourget, Lazare, Daudet fils (le père finança Drumont) et Valéry (alors émule de l'eugéniste Vacher de Lapouge) ; à quoi on peut ajouter Vallès, Bloy, Mirbeau, Chateaubriant, Péguy, Fénéon et le jeune Proust.

C'est donc peu dire que nos gensdelettres avaient la tête politique, mais une tête en ébullition, chacun tentant de s'y retrouver entre les options nombreuses (souvent issues du « darwinisme social » alors en vogue) qui agitent l'éruptive époque, comme le montre Sternhell, du patriotisme térébrant à l'anarchisme, en passant par l'ouvriérisme, l'antisémitisme, l'utopisme, l'anti-parlementarisme, le royalisme, le nationalisme intransigeant, le populisme, le républicanisme et le marxisme – chaque courant secrétant évidemment son contraire, et nos auteurs passant parfois de l'un à l'autre (Rochefort, Drumont, Barrès, Bourget ou Mirbeau) ou se radicalisant. Il faut dire ici que la France, déjà profondément troublée par la défaite, la Commune et l'établissement de la république parlementaire, va endurer coup sur coup le scandale de Panama, les longues grèves de Carmeaux, la fusillade de Fourmies, les attentats anarchistes et les Lois scélérates, le Fort Chabrol et enfin l'Affaire Dreyfus, qui va cette fois couper le pays en deux (et les écrivains) comme une nouvelle guerre de religion. On s'étonne moins alors de l'émergence d'un jusqu'au-boutisme idéologique qui va fonder le fascisme

intellectuel, dont on sait peu qu'il est né en France avec, notamment, la revue *La Cocarde* de Barrès (qui, à dire vrai, ne s'en occupait plus guère). Et l'on verra les prochains fascistes italiens et les idéologues nazis s'inspirer de Gobineau, Drumont et Barrès, ainsi que des travaux *sociologiques* et anthropologiques de Gustave Lebon, Georges Vacher de Lapouge, Jules Soury, Georges Sorel.

Passé ce que l'on sait de l'antisémitisme ou du philosémitisme, d'intensité variable chez nos auteurs, on perçoit moins aujourd'hui leur intérêt marqué pour le nationalisme populaire, dénommé « *socialisme-nationaliste* » par Barrès, qui vient du grand mouvement de la Ligue des Patriotes, dans la traîne du boulangisme et de son chantre, le poète-dramaturge-romancier Paul Déroulède (et qui semble bien poursuivre son chemin jusqu'à nous !). La grande affaire est donc la conjonction du mouvement social et du mouvement nationaliste, agglomérés pour la circonstance dans cette marmite improbable où mijotent l'antiparlementarisme, l'anticapitalisme, l'anticléricalisme, et l'antisémitisme (les banquiers !) – bref, tout et son contraire, sous la réserve exclusive que le nationalisme *revanchiste* en soit le dénominateur commun autant que le ferment. Mais, du coup, comment faire s'acoquiner Bloy, Zola, Daudet, Bourget, Péguy, Maurras et Anatole France – un temps va-t-en-guerre, mais ami de Jaurès et qui passera au communisme ? Lequel France (nom d'emprunt comme il se doit pour l'époque), dans l'étrange roman parodique, *l'île des Pingouins*, baptisera les républicains « *Les Chosards de la chose* » !

Qu'ils fussent fervemment engagés, actifs ou simplement partisans, thuriféraires ou adversaires de la Révolution française (autre fracture majeure de l'époque) les écrivains « Fin de siècle » s'inscrivaient dans une tradition d'engagement qui n'allait pas sans risques assumés : la prison, l'exil, la pauvreté ou même la mort pouvaient sanctionner leur prise de position. Mais était-ce pire que d'être conduit à participer à une émission *people* ?

¹ On complétera ses connaissances en lisant aussi *L'illusion fasciste* d'Alastair Hamilton, (Gallimard, 1973), difficile à trouver, hélas, et *La révolution fasciste* de George L. Mosse (Le Seuil, 2003).

François Boddaert est né en 1951. Fondateur et responsable des éditions *Obsidiane*. Il a publié des poèmes – entre autres : *Consolation, délire d'Europe* (La Dragonne, 2004) et *Bataille* (Tarabuste, 2015) ; des romans : *Dans la Ville ceinte* (Le Temps qu'il Fait, 2012) ; des pamphlets – récemment : *Éloge de la provocation dans les lettres*, avec Olivier Apert, (Obsidiane, 2013) ; et des essais – récemment : *De la Vertu, disparue des tribunes* (Obsidiane 2017).

Zarbo

Jean-Louis Gerbaud

Cézanne / Hantai

Le manque, la lacune, la réserve comme ouverture possible.

Il y a ce qui, continuellement, se dérobe, rôde inlassablement sans se dire, mais ne cesse de réclamer « sa » forme. Aucune de quelques véhémentes déclarations ne sachant combler ou répondre *Là*. En particulier celles qui se voient infligeant au monde une conception d'une concision absolue (implacable).

Et puis il y a ces peintres et ces sculpteurs pour lesquels persiste un appel (une invitation ?) au-delà de la dernière apparence de résultat. Ce serait la condition du Michel Ange de la *Pietà Rondanini* ; il rencontrerait là une inaccessibilité dans laquelle on pourrait voir non seulement ce que creuse Rodin dans le *Torse*, bronze de 1887, que le fond même de la démarche de Giacometti : un tâtonnement très éloigné de tout hypothétique pouvoir, et en tout cas pas celui qui permettrait de savoir, de voir, avant de faire.



Michel-Ange, *Pietà Rondanini*, marbre (1564) - Rodin, *Torse d'homme*, bronze (1887) - Giacometti, bronze (1957)

C'est là, bien sûr, que nous trouvons aussi la figure de Cézanne et c'est lui qui, armé de cette acuité visuelle qu'on lui connaît, ouvre ce qui constitue le fond de l'affaire que mènent les grands vénitiens quant à l'irruption de la couleur dans la construction de l'espace dans (par) la lumière (« *L'espace n'est rien d'autre que la lumière la plus fine* », Proclus). Ce qui, par conséquence, lui offre l'accès à l'essentiel de la peinture de Delacroix, en passant entre autres par le Titien, Véronèse, Nicolas Poussin ou l'autoportrait à la visière de Chardin.

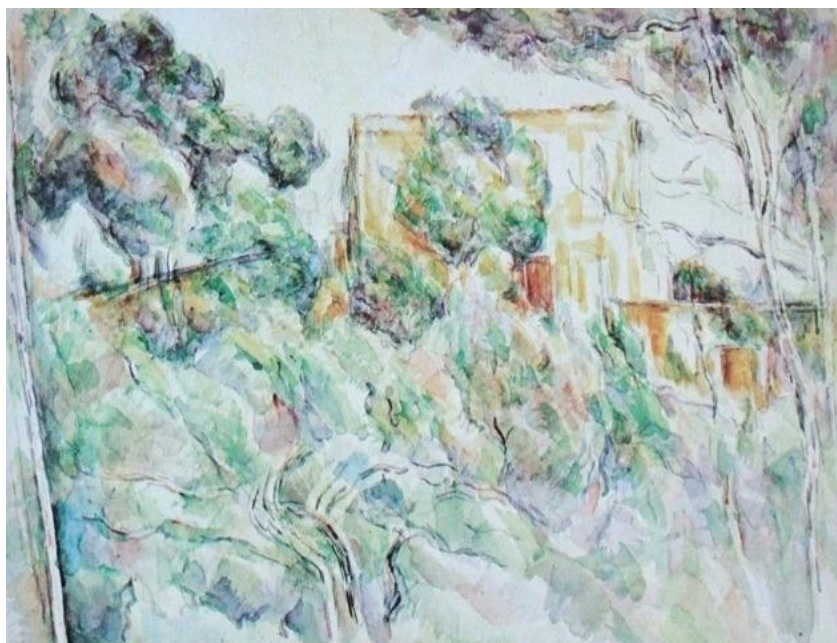
Cézanne est ce peintre de la perception qui, dans sa persistante attention à l'harmonie

générale, lumière et espace simultanément exprimés dans les rapports des couleurs, se verra souvent interdit, le pinceau en suspens, de poursuivre, craignant un écart qui le vouerait à la perte de la logique avec laquelle il se doit de mener son travail dans son ensemble. (« *Il y a une logique colorée...* »)

... se forger une langue cohérente...

Les lignes qui suivent sont toutes écrites avec la présence de la peinture de Hantai en tête... En particulier, la série appelée *Les blancs*, datée de 1973-74. La peinture ne nous parle jamais autant que lorsqu'elle rouvre celle du passé puisque, bien sûr, elle en procède... Et cela si elle veut aussi s'en distinguer... De là vient, sans doute, le fait que le présent de certaines œuvres du passé ne passe pas.

On a pu parler de l'échec de Cézanne tant il est vrai que les parties non peintes paraissent témoigner d'une impuissance. Paradoxalement, ces lacunes célèbrent (de façon surprenante et néanmoins effective) la frontalité du format, de sa surface. Cela en apportant une stabilité à la mouvance du ruissellement coloré. C'est cette stabilité silencieuse qui, je crois, frappera l'attention de peintres majeurs, en cet endroit si retiré, au cœur de l'intuition. Certains d'entre eux ont manifesté à l'égard de Cézanne un amour quasi filial... « *Cézanne, c'est notre père à tous !* » (Picasso).



Cézanne, *Le château Noir*, aquarelle (1904)

Chez Cézanne, l'interaction des lacunes avec les parties peintes serait d'un autre ordre que la simple conséquence d'une incapacité. Ce qui se dit, là, d'une difficulté à saisir l'unité de son motif, nous met en face du monde : là où, à la conscience la plus affinée s'annonce peut-être la fin d'une maîtrise. Maîtrise jusque là volontiers supposée, et qui donnait au peintre l'illusion d'un pouvoir face à des velléités d'achèvement visant à un « fini » que, dans certains cas, Cézanne tournait en dérision chez ses contemporains (« *Le fini qui fait la joie des imbéciles* »).

L'irruption de l'inconnu dans la trame même de son tableau... Ce qui ne saurait être

comblé par quelques facilités que ce soit, artificiellement ou mécaniquement ... Des blancs donc !

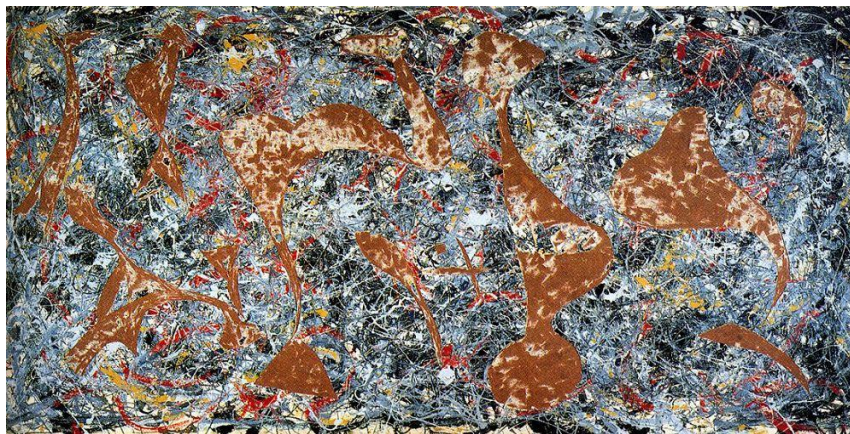
Pour moi, c'est cela que « regarde » la méthode du pliage. Elle n'affronte rien moins que la prise en compte d'une exigence qui nous ouvre à admettre la fin de la maîtrise... Une sorte de désaliénation... Une aspiration à une liberté d'une dimension inconnue... Le manque, la lacune, la réserve ouvrant le champ pictural à ce qui ne peut advenir autrement qu'en accueillant ce qu'elles sont : une syncope, où se dit autant une impossibilité que le sens qui est attaché à l'impossibilité elle-même.

Dans le désir qui met le peintre à l'œuvre, les appels sont multiples au point que l'on y trouve aussi cette douce, cette discrète injonction qui suggère au peintre qu'il aurait aussi à obéir ; son geste ne serait pas armé que de volonté, il aurait aussi à autoriser le passage à ce qui parle, de façon si ténue, mais de façon essentielle, et qui n'en réclame que d'autant plus sa forme : ce que Cézanne appelait « *sa petite sensation* » en un lieu retiré de l'être qui se distingue de la pensée, bien que celle-ci en procède. D'un accès difficile (fuyant) mais n'en requérant pas moins d'attention.

C'est cette unité nouvelle du monde que disent les dernières *montagnes Sainte Victoire*, dans une direction qu'exalte encore le cubisme de Braque et Picasso : comme chez Cézanne, leur peinture célèbre la surface, le lieu par excellence de l'imaginaire peint, où se doit de trouver à loger le volume du monde, d'un monde. Une écriture unifiante où s'amenuise la variété des apparences au bénéfice d'une architecture insoupçonnée (inouïe) de la pensée peinte (espace / lumière / temps).

Les lacunes de Cézanne, les « blancs » (le non-peint) de Hantai... Les mettre en regard pour ce qu'ils prêtent à rêver sur ce qu'ils pourraient partager d'un fond. Et pourquoi pas, nous aider à nous approcher d'une origine que l'on ne reconnaît jamais que dans un effet d'insaisissabilité. Ce qui s'impose à Cézanne de ses manques (qu'il subit), serait accueilli (reconnu) par Hantai. Ils se rejoindraient là où la peinture n'est plus asservie à chanter le narcissisme du peintre ou celui de la (d'une) société.

Ce que tente, de façon extrême (on sait ce que ça lui coûte), Pollock avec « le dripping », qui s'apparente aussi à une méthode, celle qui espère capter la totalité de l'aire du tableau en un seul geste / pensée – et on sait quelle place majeure cette œuvre a pour Hantai.



Jackson Pollock, *Out of the web, n°7* - 1949 (121,5 x 244)

Mais au cœur du dripping pollockien, le sentiment d'une dissociation persisterait. Dissociation dans le sens où il procède d'un dépôt ; ce qui apparaît du dripping reste « SUR » la surface, comme en regard, comme isolée ou distincte de celle-ci et non pas « EN ELLE » – ce que la méthode du pliage de Hantai accomplit... Et cela, Pollock en ressent quelque chose lorsqu'il entame la toile au cutter, bouleversant par une syncope violente ce que le dripping établissait. Faisant ainsi apparaître la dureté opaque de l'isorel, support sur lequel la toile est marouflée.

Comme une plaie... Un acharnement à trouver l'ouverture !.. Pollock littéralement livré à la sauvagerie de son intuition... (L'autre de lui-même ?). Le conflit semble exacerbé, plus loin que jamais d'un épanouissement formel où le peintre et son œuvre seraient réconciliés... Paradoxalement, le fond de la sensation n'aurait jamais été approché d'aussi près.



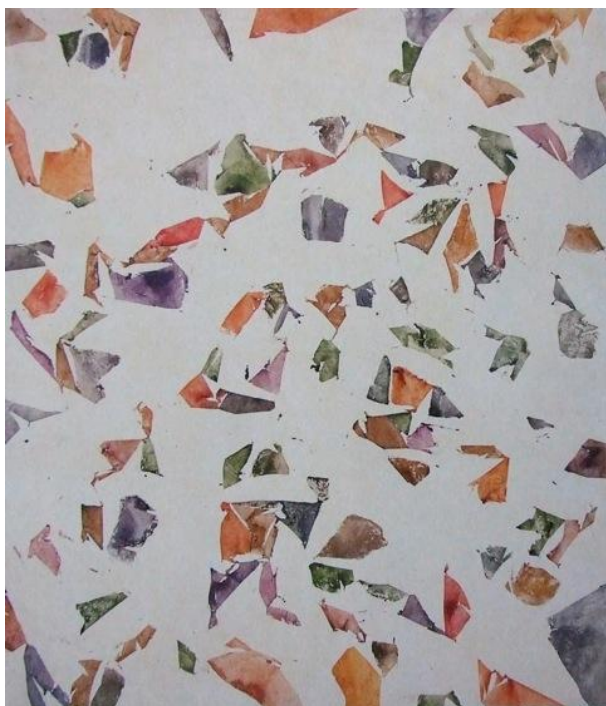
Michel-Ange finit sa vie en insistant à creuser le marbre de sa sculpture (la *Pietà Rondanini*). Il y est encore occupé la semaine de sa mort. Du décharnement vertical que présente le dernier état reste un bras qui s'élève seul dans l'espace... Dans le haut apparaît un premier placement de la tête de la Mère, enfouie par l'état suivant. Comme un entêtement à voir se fondre en un seul monolithe le corps de la Mère et celui du Fils.

À cet instant, nous ne sommes plus certains de quoi que ce soit. On assiste aux effets d'une force dont l'origine est enfouie dans l'inconnu (peut-être ce que Céline localise comme étant le « *trognon de l'être* »). La déraison n'est pas tant de s'être acharné là, dans la poursuite de son thème, que d'avoir dépassé la possibilité même de continuer quand la matière a largement commencé à faire défaut... On est loin des calculs dont le talent a besoin pour aboutir. « *...Et il ne conviendrait pas, aussi bien, de ne voir que l'usure, mais l'improbable unité de l'usure et de l'éclosion. Le monde alors, vraiment, en soi se change* » (Roger Munier, *La dimension d'inconnu*, José Corti).

La méthode du pliage convoque le comportement du matériau / support en son intimité de telle sorte que, littéralement, au moment du « dénouement » du pliage, se joue quelque chose de l'ordre d'une révélation, apparition d'une effraction qui n'interrompt pas la continuité du lieu. L'espace s'ouvre alors de façon effective, la toile déployée ne cache rien, s'offre au regard, elle est sans dissimulation. Elle atteint à la clarté, celle d'une langue sans effets de narration, en juxtaposant chaque fragment constituant la surface, que ces fragments soient peints ou non, leur « rapport » à l'effectivité et l'évidence qu'induit l'opération physique du pliage. Les « codes » qui en régissent la cohérence peinte sont déduits des qualités physiques mêmes du support, lui conférant, ainsi, la qualité de lieu même de l'espace du fait pictural. Hantai aurait entendu Pollock, l'aurait reçu. Il l'aurait intégré en pacifiant la mémoire.

La méthode du pliage ouvre à Hantai la totalité du format, s'appropriant ainsi une des conquêtes essentielles du dripping, celle du format dans son étendue (le « *all over* » même). Tant cette qualité due au « *all over* » exige que les constituants impliqués soient brassés en un seul événement : geste / pensée...

Il y a alors une volatilisation de la figure aux confins du format. Ce qui la libère d'une assignation à cette place qui veut qu'un fond lui soit nécessaire, celui-ci ne pouvant



Hantai, huile sur toile, pliage. Blanc, 1974 (236 x 208)

qu'en être la contrepartie, un duo obligé sans doute contraignant où se maintient la division, la dualité *forme* « sur » *fond*, une dissociation propre à la représentation des choses qui semble, d'un point de vue formel, vouée à être vécue comme une limite emprisonnante – beaucoup plus attachée à l'image (à rendre une image) qu'à la constitution du fait pictural, ce qui relèguerait les moyens mis en œuvre au rang de simples agents de la narration d'un événement imagé, où se joue la représentation elle-même. Perpétuation « stylisée » de l'espace de la Renaissance sur son versant théâtral. Où la représentation insiste à redoubler le présent de ce qui se doit d'atteindre au fait pictural lui-même dans sa forme unifiée... où une forme de division de la pensée n'aurait pas trouvé sa résolution.



« La surface, il faut toujours l'avoir présente à l'esprit » (Matisse)



Matisse, Papier gouaché, découpé collé (1952).

Matisse, dans une grande tension, recueillera tout Cézanne dans le quai Saint-Michel de 1915 dans un grand à plat bleu, comme une condensation des *Sainte-Victoire*. On sentait chez Cézanne la frontalité de sa peinture, au point de la rapprocher de la fresque romane. On voit poindre, là, une possible expression du temps en peinture. Une stabilité frontale (que réclame la couleur) immobile et silencieuse comme un TEMPS (mais arrêté !), quand l'espace renaissant « bruissait » de mouvements, de premiers plans, de figures (les acteurs d'un espace scénique) se découpant contre l'horizon infini du point de fuite. Cézanne, Hantaï, nous immergent « EN » la surface sans que nous soyons confrontés à la description d'une profondeur dont les termes picturaux appartiennent à une « histoire » qui

n'est plus la nôtre.

« *Il s'agirait moins de modelé que de modulation* » (Cézanne)

Quand Cézanne passe du modelé à la modulation, il passe d'une partie de son tableau à l'ensemble de la surface du tableau. Il est en train de vivre toute la différence qu'il y a entre s'occuper d'une partie du motif, à un certain endroit de son format, et la « captation » de l'ensemble de son motif, et par voie de conséquence la captation de la totalité de son format : il passe du morceau à l'ensemble. D'où la forme unitaire de sa touche... Une unité nouvelle, plus étroite entre *Ce* qui se peint et *Là* où c'est peint.

Il se doit alors d'affronter l'ampleur d'un spectacle riche de sa complexité... Cézanne confronté à la création... « *celle que le pater omnipotens, selon ses propres mots, étale sous nos yeux* ». Il se retrouve à mesurer une ampleur (celle de la création d'un Dieu qui est le sien) qu'il perçoit, certes, mais qui ne peut que le dépasser (c'est là son humanité).

C'est là qu'il vit ses propres limites, sa peine à « réaliser »... D'où les lacunes, les réserves, les manques... Ce qu'il partage avec Hantaï, dont la méthode se doit de capter l'ensemble en incluant la réserve, le manque. C'est là qu'ils sont au plus près l'un de l'autre, Hantaï et lui. Dans le désir, la nécessité de dire l'unité, l'ensemble, la totalité, étant entendu que cela est inenvisageable sans la considération, la prise en compte de cette part d'inconnaissable dont nous soupçonnons aujourd'hui qu'il sera notre condition quant à être au monde.

Le non peint comme possibilité de la pensée peinte... La lacune comme condition de la constitution du fait pictural... Un renoncement à cette maîtrise qui ne peut faire état que de ce qui est déjà entendu, donc enfermé, et qui ne peut que malmener ou défigurer ce qui fait « origine ».



Au doute cézannien qui engendre les lacunes, à cette exigence aussi, répondent avec un tact infini les réserves engendrées par la méthode du pliage. L'importante dimension aléatoire qu'implique le geste de Hantaï est la manière la plus grave et délicate, à la fois, pour faire face aux lacunes des peintures, des aquarelles, de Cézanne et ainsi, entendre et s'ouvrir à ce qui chez Cézanne fait question. Ne rien « lâcher » de ce que le géant qu'est Delacroix a accompli quant à la mise en couleur du volume, de l'espace, dans son monde bouleversé de passions, et que lui, Cézanne, reprend à son compte dans un face à face avec le monde et un dénuement total de la posture.

C'est à la fois ouvrir l'espace sur le versant d'une « grandeur », sans emphase, un refus de rediviser ce qui nous comble de l'unité léguée par le passé (que nous avons à reconnaître pour nous-mêmes).

Il y a chez l'un comme chez l'autre le souci de tenir à distance le danger de falsification. Pour Hantaï, le pliage est le moyen de la déprise, de la mise à distance du pouvoir de faire ; Cézanne, lui, ce serait par le recours constant à la perception qu'il déjouerait, se défierait de la fabrication des mises en scène de la peinture académique.

Quand Cézanne se désole de ce qu'il vit comme une impuissance à « réaliser », il doute de la réalité de son entreprise, d'un réel que, pourtant, nous savons nous qu'il le fait

advenir.

Hantaï entérine le deuil de toute prétention qu'il y aurait à façonner des images, selon la volonté, qui ne sauraient être que des leurres.

« *il y a un plaisir de peindre qui empêche de peindre...* » S.H.

Ici peut-on apercevoir ce que l'œuvre de Hantaï recueille de celle de Cézanne, tout en l'ouvrant par ailleurs. Tant convient l'hypothèse qui veut que, aussi éloignées soient-elles dans le temps, ces œuvres ne s'en ouvrent pas moins mutuellement l'une l'autre.

En se défiant de « rediviser » une unité magnifiquement obtenue par des prédécesseurs tels que Matisse et Pollock, Hantaï affronte leur legs, comme une invitation qui lui serait adressée et auquel il répond intuitivement par un long tâtonnement sur le comportement de la toile qui, d'une passivité connue de subjectile, devient partie prenante de la langue peinte.

On a vu l'interchangeabilité du plein et du vide, des aquarelles de Cézanne aux papiers découpés de Matisse. La blancheur de la feuille de papier peut se mouvoir en forme ou en contre forme de ce qui se figure « *Là* »¹ et la méthode du pliage en joue avec liberté, de façon aléatoire certes, mais juste celle inhérente à ce qui fait méthode. Comme une langue qui se délie en jouant librement de ses acquis de façon responsable quant aux enjeux picturaux soulevés, profondément attachée à son propos.

¹ Et ce qui fait figure, là, serait ce qui permet à ce qui fait langage de s'établir dans sa cohérence formelle... Selon une tension où, justement, la figuration a parfois le devoir de céder ses apparences à une pratique effective de l'espace, celle qui ouvre un lieu... Le lieu : son corps réel.

Jean-Louis Gerbaud est né en 1942 dans le Puy de Dôme. Vit et travaille en Bourgogne. Peintre. « Cézanne est pour moi l'objet d'une interrogation constante qui m'a mené au Matisse des années 1914. De là, la peinture de Hantaï m'est apparue comme la découverte d'une origine dont la profondeur renouvelle toute approche de la peinture en général et celle de Cézanne en particulier ».

Karim Haouadeg

Et je hais tous les hommes

sur *L'Atrabilaire amoureux* de Jacques Kraemer

Un metteur en scène de renom a été invité par la Comédie-Française à mettre en scène *Le Misanthrope*. Il réunit les comédiens de la troupe et, en présence de l'administrateur, il leur expose sa conception de la pièce et explique à chacun son rôle. C'est le point de départ de l'intrigue imaginée par Jacques Kraemer. Il interprète seul en scène ce monologue remarquable d'intelligence et de drôlerie. Car l'on rit beaucoup dans cette pièce. Le personnage se laisse en effet gagner peu à peu par l'humeur orageuse d'Alceste, et c'est un vrai bonheur de le voir s'en prendre tour à tour, et avec de plus en plus d'acrimonie au fil de la pièce, aux uns et aux autres. On ne peut pas ne pas penser aux personnages de Thomas Bernhard, auteur que Jacques Kraemer a joué et qu'il connaît bien. Mais si sa pièce est un hommage à Bernhard (en même temps qu'à Molière, cela va de soi), elle n'est en aucun cas un pastiche. L'écriture de Jacques Kraemer est absolument originale. Et savoureuse qui plus est, dans cette pièce.

Il avait d'ailleurs besoin de ce talent d'écriture affirmé pour aborder un projet qui n'était pas sans risque. Il n'y a pas tant de pièces que cela ayant pour thème le théâtre, et encore moins de pièces réussies (n'est pas Pirandello qui veut). Et choisir



comme sujet une des œuvres les plus classiques de notre auteur le plus classique, c'était se lancer un défi redoutable. Par bonheur, Jacques Kraemer a des choses aussi originales que pertinentes à dire sur *Le Misanthrope*. Il lui est déjà arrivé à plusieurs reprises d'écrire des pièces en écho à des œuvres de Molière (*Agnès 68*, *Elvire Jovet 40* ou *1669*, *Tartuffe...*) C'est une œuvre qu'il connaît parfaitement et dont il repère mieux que beaucoup de ses collègues les pièges et les subtilités. Et c'est ce qui ajoute encore au plaisir du spectateur. Non seulement on rit aux sautes d'humeur et aux emportements de ce personnage à l'humeur « *alcestueuse* », mais on a le sentiment de redécouvrir l'œuvre de Molière. Car le metteur en scène énonce en passant des choses essentielles, souvent ingénieuses, le plus souvent

convaincantes, sur *Le Misanthrope* et sur chacun des personnages. Et par la même occasion sur le théâtre lui-même.

L'interprétation de Jacques Kraemer est impeccable. Il y faut beaucoup de subtilité. Le personnage s'adresse au public comme si les spectateurs étaient les comédiens du Français. Ce jeu avec le public est toujours dangereux, s'il n'est pas maîtrisé : on court toujours le danger de mettre des spectateurs mal à l'aise. Mais l'interprétation de Jaques Kraemer est très subtile et, par conséquent, jamais gênante. Au contraire, il y a là quelque chose de jubilatoire et on a plaisir à se faire engueuler par l'irascible metteur en scène.

Jacques Kraemer a parfaitement compris que le théâtre de l'âge classique est un art du piège et du faux-semblant. Il montre à ses spectateurs à quel point ce *Misanthrope* que nous croyions tous connaître est une pièce complexe, étrange, énigmatique, passionnante. On a, en sortant de ce spectacle, le double plaisir de s'être beaucoup amusé, d'avoir ri, et d'avoir aussi beaucoup appris et compris. En cela Jacques Kraemer a bien mérité du théâtre et de Molière. Il a parfaitement accompli sa mission, qui est de faire rire les honnêtes gens. Et mieux que cela : quand on sort d'une représentation de *L'Atrabilaire amoureux*, on a envie de retourner immédiatement au théâtre. Ce qui n'est pas si fréquent.

La pièce L'Atrabilaire amoureux. Variation sur Le Misanthrope de Molière est publiée aux éditions tituli. Elle sera représentée à Avignon, Salle Roquille, du 8 au 22 juillet à 11 heures (sauf le 17). Renseignements et réservations : 06 77 82 80 75.

Éric Pineau

Forêt

Présentation de Jean-Marie Blas de Roblès
Ce que veut dire « *s'engager dans la forêt* »

*...Dans la forêt, il y a des chemins qui, le plus souvent, se perdent soudain, recouverts d'herbes, dans le non-frayé. On les appelle Holzwege.
M. Heidegger, Chemins qui ne mènent nulle part.*

J'affectionne les images d'Éric Pineau. Les *Vies silencieuses* avaient, à l'époque, attiré mon attention, mais le travail qui a suivi, dédié aux solitudes végétales, me séduit à plus d'un titre.

Figuratives ou dépouillées jusqu'à l'abstraction, ces images de sous-bois et de taillis ne se contentent pas d'évoquer la métaphore sylvestre des *Chemins qui ne mènent nulle part*, (*Holzwege*) elles mettent à jour, me semble-t-il, et en question, l'esthétique subreptice qui la fonde.

Ce par quoi quelque chose paraît, c'est au sens premier du terme, la poésie. Mode et fonctionnement de cette présentation intempestive, le dévoilement exprime le jeu d'ouverture et de retrait par lequel *l'inapparent* se laisse découvrir, sans tolérer pour autant qu'on puisse l'appréhender. Les Grecs savaient ce double jeu par où survient la vérité : ils employaient le terme *Aletheia*, (littéralement : « non-oubli ») pour indiquer ce trou d'ombre qui résiste au cœur de la lumière, opacité dont garde mémoire ce qui sonne de « voile » dans ce qui se dévoile. La claire vision des choses est impossible, nous ne pouvons qu'entrevoir leur fuite, interpréter le nuage couleur sépia qui les a fait éclore à notre vue.

Clarté de ce qui vient sans voile dans la lumière ; obscurité de ce qui tient de la pénombre et ne laisse deviner sa présence que dans un geste de repli, le mouvement de pudeur qui masque sa nudité. Clair-obscur : le lieu, donc, où la chose s'expose en se dissimulant.

Ces aubes surexposées à dessein dans les photographies d'Éric Pineau, ce flou entrevu, ces éclaircies imprécises au plus profond d'inextricables futaies, sont des chemins, c'est-à-dire, toujours, des mondes possibles. Bien au delà de l'artifice, ces halos suggèrent des spectres, de furtives visions qui ont ébloui la pellicule sans réussir à l'impressionner. Quelque chose s'est enfui d'avoir été dévisagé. Par principe, dirait-on, l'incertitude a brouillé les sels d'argent, provoqué le désordre des atomes. Subitement animés d'un mouvement brownien, ces phosphènes scintillent sans montrer. Rémanence visuelle que nous interprétons d'emblée comme la trace mystérieuse d'une présence, d'un passage. Homme ou animal, fée empêchée? Cela que dissimule la forêt, et qui pourtant clignote,

se dérobe dans la trouée qui le fait naître, obscurcit l'image toute entière, contrariant notre rage d'identifier. Dans ce roulis qui balance entre lueur et occultation, il y a quelque chose du phare. Une façon d'indiquer le port ou le danger, sans pour autant l'extraire de sa nuit.

Certains sentiers traversent la forêt, d'autres en contournent l'obstacle, quelques-uns la pénètrent pour s'y perdre. Ceux-là sont sans issue : ils ne mènent pas, ils reviennent. Ouverts par le retrait des arbres abattus, ils n'ont frayé la voie que du cheminement. *Le labyrinthe*, écrit Walter Benjamin, *est la patrie de celui qui hésite*.

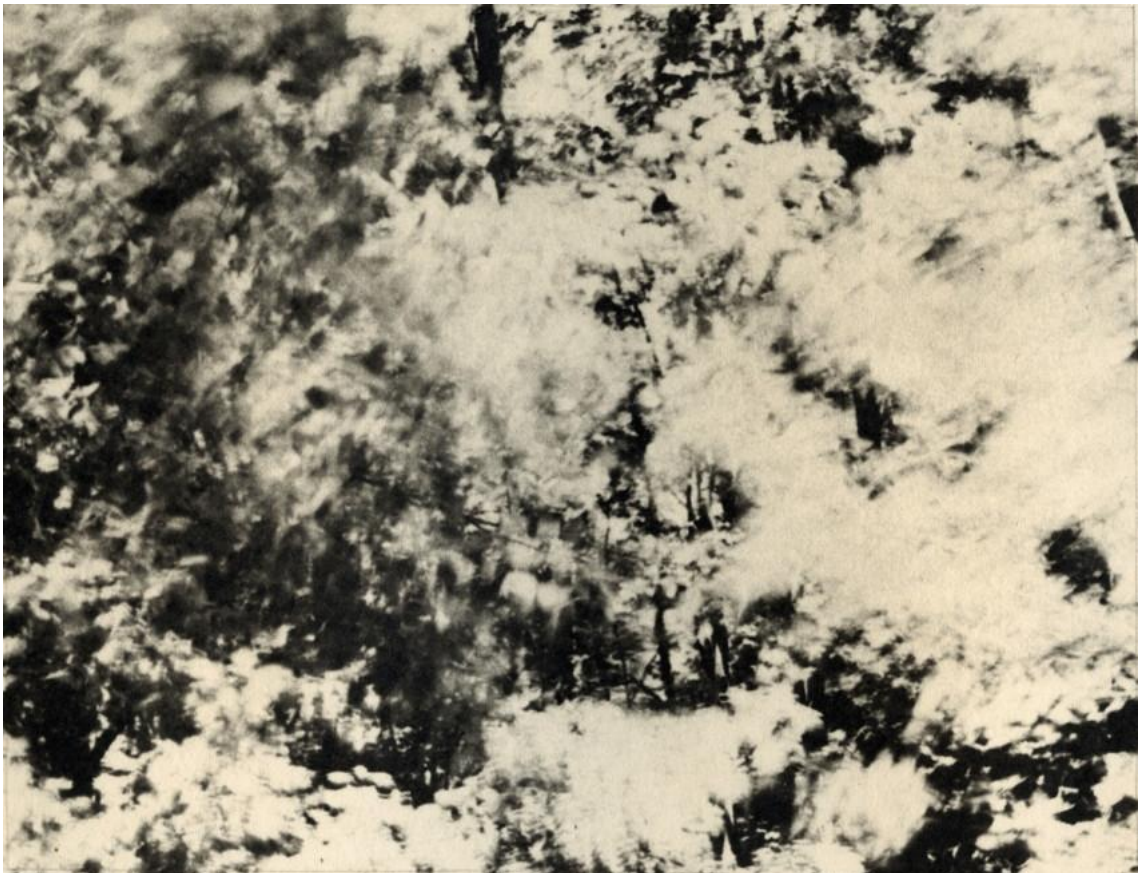
Bûcherons et poètes s'y connaissent en labyrinthes. Ils savent ce que veut dire « s'engager dans la forêt ».

Les photos d'Éric Pineau ouvrent des pistes, puis les referment, en ouvrent de nouvelles, les referment encore. Elles infligent à l'œil un supplice qu'affectionnait l'Inquisition : donner au captif l'assurance chimérique du salut, pour mieux le renvoyer dans son cachot. Torture par l'espérance où se résume peut-être l'exquise détresse où nous abandonne la contemplation d'une œuvre d'art.

Jean-Marie Blas de Roblès

Éric Pineau est né en 1961. Vit à Paris. Pratique la photographie pour tuer le temps. C'est à la littérature arthurienne qu'il doit sa découverte de la forêt : comme ses héros dans leur quête, il lui a fallu s'y perdre afin d'en trouver la quintessence. Ouvrage : *Vies silencieuses* (Mydriase, 1990, avec des poèmes de Bruno Grégoire et Philippe Salus). Travaille aujourd'hui à une série de *Portraits à la lampe de poche*, tout en photographiant des bouquets de fleurs...

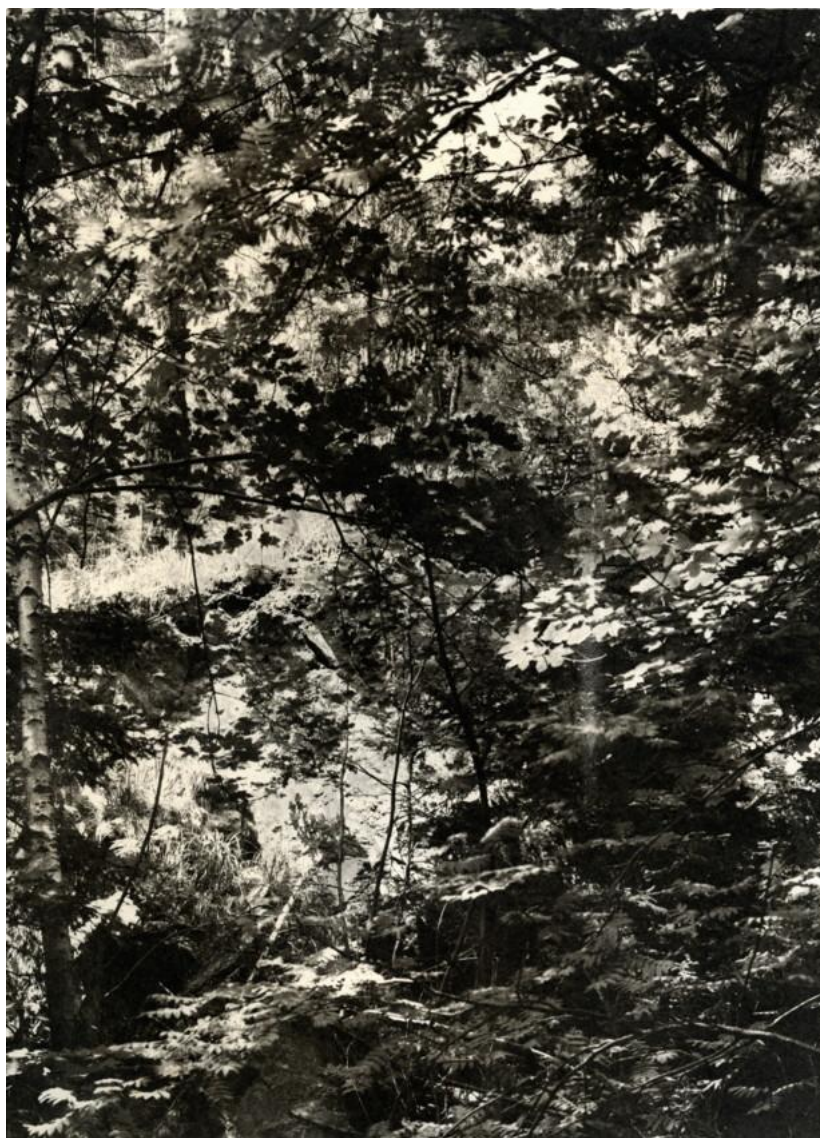
Jean-Marie Blas de Roblès est né en 1954 à Sidi-Bel-Abbès (Algérie). Études de philosophie et d'histoire. A enseigné à l'étranger (Brésil, Chine, Tibet, Italie, Taïwan) puis a participé aux fouilles de la mission archéologique française en Lybie. Plusieurs romans (dont *Là où les tigres sont chez eux*, Zulma, 2008, Prix Médicis) et novelliste (*La Mémoire de riz*, Le Seuil, 1982). Derniers ouvrages : *Les Greniers de Babel* (Invenit, 2012), *Hautes Lassitudes*, poèmes (Dumerchez, 2014), *L'Île du Point Némé* (Zulma, 2014). À paraître : *Dans l'épaisseur de la chair* (Zulma, 2017).







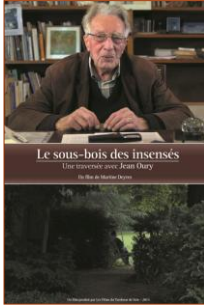












Catherine Soullard

Précaire



sur *Le sous-bois des insensés,*
une traversée avec Jean Oury de Martine Deyres

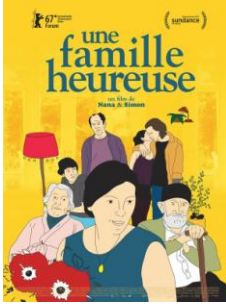
*« Que vois-tu dans la glace ? Je ne te vois pas.
Que vois-tu dans la glace ? Je ne me vois pas.
Que vois-tu dans la glace ? Je vois ce que tu ne verras jamais. »*

Rarement il est donné de regarder et d'écouter un psychiatre pendant une heure et demie, et d'émerger de cette rencontre le cœur ouvert, serein et reconnaissant. Expérience éclairante, et singulièrement littéraire. Bien sûr, Jean Oury n'est pas n'importe qui, créateur dans les années cinquante de la clinique de La Borde dont il a été directeur pendant soixante ans, pape de la psychothérapie institutionnelle, il est aussi ce vieil homme, assis à son bureau, face à nous, qui parle du bout des lèvres, hésite, ne finit pas ses phrases, et assène ce faisant quelques vérités salutaires sur la société, l'hôpital et la bureaucratie administrative (la Haute Autorité de Santé en prend pour son grade de façon très drôle), « *Faut d'abord soigner l'hôpital, soigner la société...* » répète-t-il, tout en évoquant la nécessité d'une polyphonie dans le soin des malades, rappelant des évidences, des nécessités oubliées comme celle de considérer chacun dans sa singularité, faisant état d'une tonique subtilité dans la façon d'être présent aux malades, l'air de rien, presque en passant, un petit truc, une « *veillance* », une virgule, « *travailler l'ambiance avec des virgules* », et l'on se surprend à redécouvrir la signification de la virgule, de « *à travers* » qui se différencie de « *par* », ainsi que celle de « *bonnes manières* » tandis que son sourire s'épanouit en petit rire gloussé, « *Il faut avoir de bonnes manières mais c'est la chose la plus difficile, bonnes manières, c'est pas tout le décorum de la cour de Louis XV, c'est quelque chose d'analytique, au sens strict du terme, par exemple ne pas en dire trop, ne pas dire au malade " Je vais t'expliquer pourquoi tu as cassé cette fenêtre ! " parce qu'alors il va s'en aller et en casser une autre ! C'est, on pourrait presque dire, une espèce de savoir-faire, ce n'est pas de la tolérance non plus, c'est plutôt de la rigueur, savoir à qui on s'adresse, comment et quand, choisir le moment, non pas aujourd'hui, on verra demain, il faut du temps, travailler à travers quelque chose, pas seulement par mais à travers* », le tout accompagné de grands gestes fluides et ronds. Il y a dans ce film tout un ballet des mains qui remuent sans cesse – au contraire des yeux qui sous les sourcils blancs broussailleux cillent à peine –, de ces longs doigts qui ne cessent de tripoter une pièce de deux euros, une boule de verre, un bic, un téléphone, de bouger ou de dessiner dans l'air.

Le dispositif filmique est des plus simples, Martine Deyres, la réalisatrice ne fait pas la maligne, elle est là à l'écoute de Jean Oury, elle fait l'ange entre le spectateur et lui, avec attention, discrétion et retenue. On la voit pour la première fois au bout d'une demi-heure, de dos, face à son grand homme cherchant son petit carnet dans son bureau filmé en plan large, avec un technicien qui tient la perche et enregistre, juste le temps

par honnêteté vis-à-vis du spectateur qu'il voit comment ça se passe, puis une nouvelle fois de trois-quarts, à la moitié du film pour poser une question, et on entendra sa voix à la fin, lisant, hors champ, un extrait de la thèse de Jean Oury, le cas de Paulette P., et c'est tout. Le reste du temps, la caméra en plan rapproché cadre le visage et le buste de Jean Oury, veste marron, chemise rose, pull en V bleu, de face, voix au timbre singulier comme décoloré, procédant par hésitations successives à la fois douces et fermes. La façon de se comporter et de s'exprimer du psychiatre prônant un apparent laisser-aller dans la vie quotidienne à l'hôpital mais aussi une extrême rigueur, participent justement de ces deux injonctions, et quoi de moins étonnant pour un homme qui sait que c'est plus la manière de dire qui importe que ce qui est dit.

Et puis, entrecoupant ces séquences, des scènes de vie à La Borde filmées toujours d'assez loin, dans la distance et la pudeur, à travers des fenêtres ouvertes, bruits qui s'échappent, gratouillis de guitare, chanson, échanges verbaux un peu chaotiques, petit chien qu'on caresse, cloche qu'on tire et qui sonne, trouée de verdure, allées, escalier à vis, parasol rouge, chaises égayées sur la pelouse du parc, lampes à l'intérieur, oiseaux qui chantent, façade du château dans la lumière d'une fin de journée, et revenant comme un leitmotiv, pour révéler sans montrer, une fenêtre avec voilages qui pourrait être le modus operandi de ce film, de sa réalisatrice comme de son modèle. Jean Oury a l'art d'expliquer en images les notions les plus complexes. Ainsi la forêt, un sous-bois et sa brande éclairent-ils la notion de *spaltung* et la différence entre dissociation et morcellement, ainsi la sculpture d'un chat écorché permet-elle d'aborder les notions de transfert (oui, il y a du transfert chez les psychotiques), de narcissisme spéculaire et originaire, ainsi le commentaire par Jean Oury du magnifique essai de Kleist sur le théâtre de marionnettes réussit-il à esquisser une définition de la schizophrénie. Aux côtés de Kleist voisinent Pindare (« *Partage est notre maître à tous* »), Blanchot sur *Le pèse-nerfs* d'Artaud, Heidegger et ses chemins qui ne mènent nulle part et aussi Freud, Mélanie Klein, Scott, et bien sûr Lacan, *Le maître*. Autant de figures, de phrases, d'images qui tentent de frayer un chemin à travers le dédale de la souffrance humaine, maladie psychiatrique et douleur psychique et, partant, de tenter de donner accès à plus d'humanité. « *Si dans une communauté, un hôpital, y'a pas de précaire, eh bien, c'est un camp, c'est très vite fait, c'est pas loin du tout, faut très peu de chose...* », c'est une des premières phrases de ce film qui se conclut sur la façade de La Borde dans la nuit, au chant des criquets, avec ces mots « *Précaire, c'est précaire* ». Tout est là, c'est à dire incertain, provisoire, fragile, discontinu.



Catherine Soullard

Difficile liberté



sur *Une famille heureuse*
de Nana Ekvimishvili et Simon Grosse

Tbilissi, ses rues grouillantes, un kiosque. Une femme, physique à la Irène Papas, y achète un journal, décortique la page de petites annonces, visite un appartement...

Nous voici dès les premières images au cœur d'un film dont le motif pourra sembler des plus banals. À l'aube de sa cinquante-deuxième année, Manana, professeur au lycée de Tbilissi, décide d'emménager seule dans un petit appartement. Toute l'affaire c'est que Manana vivait jusque là dans un même appartement avec toute sa famille, c'est à dire non seulement son mari et ses deux grands enfants, mais aussi son gendre et ses vieux parents. Nous sommes en Géorgie, dans une société patriarcale, où la cohabitation des générations est chose commune mais où une telle affirmation d'indépendance de la part d'une femme, en revanche, ne l'est pas du tout.

Le film met en scène la geste quotidienne d'une famille géorgienne, la difficile vie ensemble, les repas, les courses, les lessives, les engueulades, l'absence d'intimité. Le spectateur occidental est le premier à comprendre que Manana foute le camp de chez elle pour être parfois dans le silence, là « où tout le monde ne parle pas tout le temps et à la place des autres ». Modeste, le nouveau logement de Manana paraît du coup être un havre de paix, à l'écart du grouillement sonore et de l'agitation de la ville comme de l'appartement familial. Couleurs bleutées, passées, froides. Rien n'est facile, mais les choses se font. Une existence nouvelle prend forme qui, à l'instar de l'élan poussant Manana à faire sécession et à s'extraire du carcan qui l'enserrait, fait irruption par instants et comble, apaise, régénère, restaure. Ce sont des fenêtres ouvertes par où s'engouffre l'air du dehors, la lumière, le chant des oiseaux, des feuillages qui frémissent dans le vent, une échappée dans la nature, la musique, et des chansons populaires qui apportent rythme et émotion, celle-ci, en particulier, que Manana chante en s'accompagnant à la guitare lors d'une soirée de retrouvailles avec des amis d'enfance :

Le grain de beauté sur ton visage
Te va si bien
Viens t'asseoir près de moi
Sors-moi de mon sommeil
(...)
Tu étais ma rose
Tu es devenu mon chagrin
Tu m'évites et tu gardes tes distances
S'il te plaît, dis-moi
Si tu as trouvé meilleure que moi
Sans toi, mes forces me quittent
Si tu ignorais ce qu'est l'amour

Pourquoi es-tu venu à moi ?
(...)
Ne songe jamais à me trahir
Tu es si bon
Si bon
Passionné et plein de vie
Quand je partirai, mon ami
Tu deviendras la pierre surplombant ma tombe.

C'est un grand film qui n'a l'air de rien – une vie de famille, même si elle est diablement mouvementée, tout le monde connaît. Là où il est poignant, c'est dans la manière subtile et vraie avec laquelle les réalisateurs mettent en scène la progressive conquête de liberté de Manana. Prendre un appartement n'est pas le tout d'une libération. Il y a les liens avec son mari, avec ses enfants, avec ses vieux parents, avec ses frères, avec tous ceux qui estiment avoir un droit sur elle, et évidemment, tout ce qui se passe à l'intérieur d'elle-même, loin d'être simple, que la réalisation permet de percevoir et de ressentir. Sans pathos, avec une économie de moyens admirable, comme en passant. Magnifique et difficile liberté. Oui, une autre vie est possible. « *Et toi, dira, à la fin du film, Manana à Soso, son mari, que peux-tu dire de ta vie ?* »

Notes de lecture



François Bordes

De toutes les couleurs

Rose Hanoï de Serge Airoidi
(Arléa, 2017)

De toutes les couleurs : certes, l'expression est facile, mais elle est d'une telle justesse pour évoquer le dernier livre de Serge Airoidi qu'on ne se privera pas de l'employer. L'auteur d'*Adour*¹ nous fait voir en effet toutes les couleurs de la couleur dans ce nouvel ouvrage paru dans la belle et originale collection « La Rencontre » dirigée par Anne Bourguignon chez Arléa. Lancée en 2016 avec *Avant Godot* de Stéphane Lambert, cette collection riche déjà de huit volumes invite à voir dans la rencontre « *une histoire qui nous appartient* ».

Nous voici donc plongés, dès la première page, dans la tourbillonnante histoire d'amour entre Serge Airoidi et les couleurs du monde. En effet, sur la plage blanche et noire des pages, elles sont toutes là, même les absentes, même les inconnues, même les tristes, même les grises – c'est un tourbillon, une épopée de la couleur, un palais, une encyclopédie chatoyante et charnelle. Trépidante. Tout part d'une rencontre avec un bouquet de renoncules, à la devanture d'un fleuriste parisien². Le flâneur s'arrête devant ces fleurs à la couleur si particulière qu'il ne peut la qualifier, la couleur lui échappe. Il entre donc dans la boutique où il apprend qu'il s'agit d'un rose « Hanoï ». Tout part de là, de cette rencontre avec une couleur inconnue, des portes ouvertes par cette découverte. Le livre est écrit avec gaité et gourmandise, par sauts et gambades, bifurcations, coq-à-l'âne ; la palette tourne comme une roue multicolore : faites vos jeux et frottez-vous les yeux !

Tout le noir – « *Le noir de A à Z. Z comme Zan.* », toutes les nuances du bleu, tous les flamboiements du rouge. Promenade au royaume des couleurs, *Rose Hanoï* est aussi, les fidèles de l'auteur ne s'en étonneront pas, promenade en littérature. Légions sont les auteurs évoqués et convoqués par la voix d'Airoidi, de Giuseppe Conte à Pasolini en passant par Homère, Furetière, Baudelaire, Gracq, Stendhal, Agrippa, Barthes ou Musil. Airoidi possède l'art difficile de mêler en un savant équilibre le sublime et le banal, le lyrique et le prosaïque, l'essentiel et l'anecdotique. Ainsi de ce passage où il présente les repas monochromes, celui de Perec dans *La Vie mode d'emploi*, mais aussi d'Auguste Escoffier qui, en 1895, composa à l'hôtel Savoy de Londres un *Menu tout en rouge* pour fêter la victoire d'amis ayant misé sur le rouge au Casino de Monte Carlo :

Fines tranches de saumon fumé d'un beau rouge recouvertes de caviar
Consommé au fumet de perdrix rouges
Selle d'agneau de Galles aux tomates à la provençale et purée de haricots rouges
Sauce souveraine au suc de pommes d'amour...

Ce livre éberluant rappelle aussi, au passage, l'un des secrets du langage, la puissance de la couleur des mots – et ce n'est pas un hasard si, au milieu de ce festin de couleurs, résonne la voix de François Rabelais. Serge Airoidi évoque ainsi le passage des

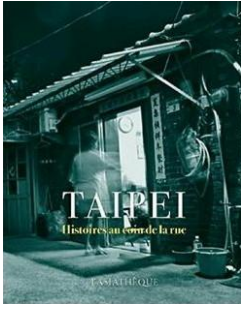
« *paroles gelées* » dans le *Quart livre* :

À la demande de Panurge, qui veut en voir « *quelqu'une* », Pantagruel jette « *sur le tillac* » une pleine main de paroles qui ne sont pas encore dégelées. « *Elles semblaient dragées perlées de diverses couleurs. Nous y vîmes des mots d'azur, des mots de sable, des mots dorés.* »

Des mots de toutes les couleurs.

¹ *Adour* a été présenté dans le numéro 13 de *Secousse*. L'ouvrage vient d'être réédité dans une nouvelle édition préfacée par Jean-Paul Kauffmann aux éditions L'Éveilleur.

² Il s'agit de Stanislas Draber. Serge Airolti raconte la genèse du livre sur une vidéo consultable sur le site d'Arléa : <https://www.arlea.fr/Rose-Hanoi>.



Karim Haouadeg

Les mystères de Taipei

Taipei. Histoires au coin de la rue
Anthologie de nouvelles traduites du chinois (Taiwan)
(L'Asiathèque, 2017)

C'est en 1709 seulement que des populations chinoises originaires du Fujian s'installèrent sur l'île de Taiwan. À la fin du XIX^e siècle, l'île connut une importante croissance économique grâce au port de commerce international de Tamsui, spécialisé dans l'exportation de thé. Taipei quant à elle, d'abord un simple agrégat de villages, ne devint officiellement une ville qu'en 1884. Dans le premier quart du XX^e siècle, la ville s'agrandit rapidement jusqu'à compter 600 000 habitants. On en recense aujourd'hui 2,7 millions pour une superficie d'environ 270 km², soit une densité de plus de 3000 habitants/km². Et la périphérie compte près de 6 millions d'habitants en tout. Taipei est donc devenue un géant en très peu de temps. Avec un côté monstrueux et un côté fascinant à la fois, Taipei est aujourd'hui cette « *mégalopole bruyante, polluée et défigurée par les gratte-ciel, mais aussi une cité cosmopolite, bouillonnante de jour comme de nuit* », ainsi que le fait remarquer Gwennaël Gaffric dans sa très éclairante préface. Et dans tous les cas une cité fascinante.

Rien de tel pour découvrir une ville, pour en saisir l'esprit, la nature et l'essence qu'une œuvre littéraire. « *La littérature écoute et fait résonner l'écho des palpitations de la ville* », écrit fort justement G. Gaffric. C'est particulièrement vrai de Taipei, où est apparue ce que l'écrivain Lin Yao-teh désignait dans les années 1980 comme une « *littérature urbaine* », dont il est lui-même l'un des plus emblématiques représentants. L'Asiathèque, qui a déjà publié de passionnants ouvrages consacrés à la culture très particulière de Taiwan, à sa littérature et à son cinéma entre autres, propose dans ce volume un ensemble de huit nouvelles, toutes excellentement traduites, écrites pour la plupart dans les années 2000-2010. Huit regards tout à fait singuliers, huit tentatives d'épuisement d'un lieu inépuisable.

Le volume s'ouvre par un très attachant récit, à caractère sans doute fortement autobiographique, de Jane Jian, qui dit les déceptions et le désarroi d'une adolescente venue d'un petit village, et qui se retrouve devoir vivre dans la capitale pour la première fois à l'âge de quinze ans. Rejetée par les jeunes citadins, isolée, elle se réfugie dans l'écriture. Et on ne peut que s'en réjouir, car le style de Jane Jian, dans la traduction de Wu Ching-jin Soldani, est superbe et dénote une vraie originalité. La nouvelle ouvre parfaitement un volume qui, malgré la diversité des écritures et des approches, est marqué par une même fascination pour une ville tentaculaire et passionnante. On y trouve en particulier cette affirmation, à laquelle pourraient acquiescer tous les auteurs du recueil : « *De par son destin particulier, Taipei possède une fascinante nature théâtrale. Or les écrivains aiment par-dessus tout les lieux dramatiques.* »

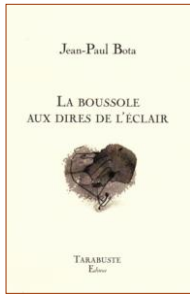
Cette fascination pour une ville, même quand elle semble vous rejeter, on la trouve aussi dans des nouvelles comme « Le mémorial de Tchang Kai-chek » de Lo Yi-chin,

auteur originaire du continent, ou surtout dans « Ça, cette pluie de chagrin » de l'écrivain aborigène Walis Nokan. L'auteur, issu du peuple Atayal, évoque le rejet dont sont victimes les aborigènes en même temps qu'il aborde frontalement la question sociale dans une nouvelle remarquablement construite et écrite (admirable traduction de Marie-Paule Chamayou).

Lin Yao-teh, que je signalais plus haut comme le chef de file de la « *littérature urbaine* », mort à l'âge de 36 ans, figure dans le volume avec « La rue de Lungch'üan », une nouvelle à l'écriture nerveuse, rapide, efficace et toujours maîtrisée, qui dit l'errance d'un adolescent poursuivant une vengeance sanglante. « *Peut-être étais-je un personnage tragique, un Hamlet de merde* », lance le héros de cette nouvelle remarquable, à la fin inattendue, où l'on sent le cœur du narrateur battre au rythme effréné de la mégapole.

Je signalerai également « Une histoire de toilettes » de Wu Ming-yi, très originale nouvelle, hilarante par moments, très bien traduite par Gwennaël Gaffric. Et aussi le touchant « Retour nocturne » de Chou Tan-ying, sur un père et sa fille, lui à Taipei, elle à Paris, tous les deux aussi seuls et perdus, étrangers. Cette nouvelle termine le recueil sur une note douce-amère. C'est le mot qui convient, puisque l'éditeur a eu l'excellente idée d'insérer entre chaque nouvelle une chronique du critique culinaire Shu Kuo-chih. Ces textes, remarquablement écrits, proposent au lecteur un véritable voyage au cœur de la gastronomie typique de Taipei, de la soupe de nouilles au bœuf au chocolat artisanal, en passant par les vermicelles sautés ou le lait de soja. Les couleurs, les odeurs, les saveurs, tous les sens sont convoqués afin de saisir quelque chose de la singularité de cette ville étonnante.

Ce volume de 230 pages permet de constater la richesse et la vitalité de la littérature taiwanaise contemporaine, et laisse espérer, pour les années à venir, de belles découvertes, de nouveaux voyages en perspectives.



Pascal Commère

Un cadastre sensible

La boussole aux dires de l'éclair de Jean-Paul Bota
(Tarabuste, 2016)

D'un poète – ou que l'on lit comme tel –, on s'attend toujours à recevoir un livre de poèmes. En vers ou en prose, je veux dire : qui prennent place dans la page qu'ils occupent chacun pour soi, entretenant entre eux – ou non – une manière de continuité plus ou moins revendiquée. Si le livre que voici travaille par ensembles, je dirais bien chapitres tant ils semblent inséparables l'un de l'autre et servent dans leur succession (selon cet ordre ou un autre) un mouvement et une unité de ton maintenue de la première à la dernière page, le livre en comptant quelque deux-cent cinquante. Au fil desquelles le lecteur, averti de l'intention de l'auteur par le sous-titre : « *Exercices sur des lieux* », est convié à ce qui ressemble à un voyage. Constitué de plusieurs, en fait. En même temps qu'à la réflexion qui va de pair sur ce qu'est voyager, partir, désirer partir... Ce à quoi l'épigraphe de Valéry Larbaud, placée en tête du livre, nous invite. Voyage dans le temps et l'espace, qu'une rencontre ou une anecdote relie à la mémoire de qui se charge ici de constituer, tant par son expérience personnelle que par ses lectures, un cadastre sensible qui, pour documenté qu'il soit et chargé de références (historiques, picturales, entre autres), n'a rien à voir, on s'en doute, avec la prose des guides touristiques. Pas plus qu'avec celle des écrivains voyageurs. Tant ces pages, dans la forme comme dans l'écriture, se tournent d'elles-mêmes vers ce qu'il faut bien appeler la littérature (pour ne pas dire la poésie dont on ne sait plus trop ce qu'elle est) ; littérature qui est ici la première destinataire, ne serait-ce que par le lien qu'elle tisse entre l'auteur et le lecteur véritable. Aussi dirige-t-elle les pas de qui arpente telle ou telle ville ou lieu (célébrissime ou non), avant de soutenir chaque texte – ou fragment, puisqu'il s'agit de notes principalement, dont la mosaïque sert le discontinu et la fulgurance, autant que l'éclair par quoi nous sont révélées les vraies facettes du réel.

Des notes en effet, si l'on se réfère au genre, quoiqu'on ne les lise pas en tant que telles, tant la trame de l'ensemble constitue *malgré tout* un récit qui va s'élargissant au fil des pages. Mais notes tout de même. Pour leur côté impersonnel, et qui pourtant nous parle, nous emmène quelque part, au-delà de la seule notation, malgré l'impossibilité dans laquelle nous sommes de saisir le monde autrement que par fragments, « *tout qui se juxtapose* », paysage ou tableau – lequel provient de l'autre ? Pour l'accumulation des choses vues ou suggérées par la mémoire aussi bien, une sorte de zapping que fonde l'énergie dans le rendu. Avec ce qui demeure de la saisie première et ce qui fait de l'écriture de la note une écriture à part, une manière faussement télégraphique par instants, qui a si peu à voir pourtant avec celle des courriels, des *sms*. L'élégance du discontinu, en prise directe avec ce qui demeure d'une présence dans le détail, sans compter les réminiscences qui viennent s'ajouter à ce qui est, ou surnage. Le tout servi par une écriture qui se déploie dans ses heurts et imbrications, comme pour réinventer, dans une langue de communication à distance où les tournures particulières (les verbes « parler » ou « songer » employés de façon transitive) prennent de vitesse le récit

classique, une manière d'approche en adéquation avec une déambulation au pas de course.

On pense alors à des carnets. Sauf que ceux-ci sont agencés de telle sorte qu'ils forment un livre scrupuleusement composé, jusque dans certains choix typographiques. L'écriture, quant à elle, recourt à la phrase longue, alternant présent de l'action et imparfait des souvenirs. Souvenirs reconstitués ou que l'auteur s'approprie, et présentés comme tels, à la façon de Gracq écrivant sur Nantes, ou de Claude Simon, ailleurs, on y pense (gérondifs en chaîne, multiplicité des « et » et des « ou » qui chaque fois relancent la phrase), comme si la mémoire suppléait sans cesse l'instantané du regard, dans une tentative effrénée d'épuisement du lieu autant que de l'instant. Ainsi approche-t-on Venise, Londres, aussi bien que Nantes, Chartres ou Le Blanc, pour ce qui est des villes évoquées. Tout cela dans une sorte de dispersion où se perdre revient à se trouver dans l'autre, à la manière de Pessoa, croisé maintes fois et pas seulement dans sa ville de Lisbonne. Partout où l'on met ses pas dans les pas des autres, d'où maints emprunts, phrases à rallonge ou quelques mots (en exergue ou dans le corps du texte) conviant avec soi, dans les siens propres, la présence verbale d'auteurs ou artistes qui accompagnent, grâce au regard desquels le nôtre s'affine, perce au-delà, et dont le choix rappelle des affinités revendiquées. Claude Royet-Journoud, Paul-Louis Rossi... Et *bien sûr* Mathieu Bénézet, dont on sent la patte par endroits, ne fût-ce que dans l'expression de la nostalgie, « *ô geste d'aimer disais-je* ». Et tout aussi bien la peinture (l'Histoire de la), Soutine en passant, lui aussi ô combien présent dans ces pages. Et tant d'autres. Comme si l'on ne pouvait plus voyager désormais autrement que dans et par les livres des écrivains. Une façon de prendre à revers la difficulté d'écrire sur des lieux, à l'heure des déplacements de masse et des consultations tous azimuts sur internet. D'écrire – d'en capter la flamme.



Éric Dayre

Retour avant

Un nouveau monde - Poésies en France 1960-2010
d'Yves di Manno et Isabelle Garron
(Flammarion, 2017)

Il est difficile de résumer le très volumineux projet « Un nouveau monde, Poésies en France 1960-2010 », sous titré « un passage anthologique », tant le projet est riche et diversement ouvert. Il s'agit en effet d'une anthologie raisonnée, signalée par un but qui n'est pas de fournir un panorama exhaustif mais plutôt de donner amplement à lire les grandes articulations de la période. Elle présente la poésie française de France et de la Belgique francophone, non la poésie francophone au sens large.

Il y a donc une réflexion, un choix, une sélection et l'intention de donner une définition historique à la poésie, au passage de la poésie sur cinquante années. L'objet ou le nom de *poésie* est clairement maintenu et étayé dans sa dimension polyphonique, contre les fausses radicalités et contre les politiques éditoriales qui en ont décidé l'obsolescence ou l'absence de rentabilité.

Cela veut dire une attention aux individualités comme aux regroupements idéologico-esthétiques, un regard pour les auteurs assignables et pour les moins assignables ou solitaires, un regard aussi pour les sphères de publication et d'édition.

Les auteurs de l'anthologie s'expliquent par ailleurs sur le choix de restreindre le nombre d'auteurs à une centaine afin de permettre à chaque auteur de bénéficier d'un espace significatif de dix à vingt pages.

La méthode de présentation est explicitée par la progression de la table des matières : il s'agit de guider le lecteur et de décrire les inflexions majeures des cinquante dernières années, de procéder en combinant des « *gros plans* » et un « *traveling* », selon un double postulat : éclairer ce qui a eu lieu et expliquer en quoi et comment a été possible le renouveau contemporain de la poésie.

Le critère de choix pour former une tradition du renouveau consiste à introduire les poètes dont le travail possède un caractère suffisamment « *dérangeant* », terme qui dégage un critère de la poésie à part entière et qui permet une attention aux « *poètes solitaires* » et aux divers types de marginalité ou de solitude qui accompagnent la « période des regroupements ». C'est évidemment très intéressant et constitue un très bon éclairage de la tendance paradoxalement centrifuge et centripète de la poésie contemporaine, qui répond à des pulsations de singularité et de différenciations que cette anthologie « n'explique pas » mais qu'elle montre à l'œuvre. Et c'est bien à cette fonction qu'une anthologie doit répondre.

Enfin, l'anthologie cherche à définir une grille de lecture qui ne se fonde ni sur les notions de « marge » et de « centre », ni sur le rejet des oppositions factices du

« lyrisme », du formalisme, de « l'analogie » et de la « littéarité ». Cette affirmation contient déjà un programme critique et un point de vue théorique qui accompagne l'ensemble.

L'anthologie se caractérise aussi par une grande puissance du travail bibliographique accompagnant les auteurs ; très complet en ce qui concerne les œuvres poétiques et présenté sous la forme d'un choix raisonné pour ce qui concerne leurs autres ouvrages.

L'ouvrage est accompagné d'une chronologie.

Cette anthologie donne un grand nombre de repères et d'outils d'exploration ; l'idée des auteurs étant de créer un « *camp de base* » à partir duquel l'exploration des « *sommets* » peut commencer.

La proposition enfin demande des compléments et se veut ouverte à tous les autres travaux et les autres approches qui permettraient de comprendre un espace matériel et mental, le phénomène de la poésie des cinquante dernières années dont « *l'enjeu excède, par nature, la sphère littéraire* ».

Commençant avec les « *derniers feux surréalistes* » (Joyce Mansour, Pierre Duprey, Gherasim Luca, Jean Malrieu) pour embrayer sur « *l'extinction moderne* » (*Tel quel*, Denis Roche, Guyotat), qui nous plonge *in medias res* dans les années 60. À chaque fois, les chapeaux sont précis et très éclairants, donnent les repères historiques et les termes essentiels des débats. Suivent ensuite des présentations précises des auteurs à travers une biographie et une liste des ouvrages poétiques.

La grande révolution moderne autour de la question du vers libre et de la prose est d'emblée mise en perspective de manière critique afin d'interroger les évolutions de la forme poétique, en particulier la position de maîtrise de l'auteur. Dès les années 60, l'interrogation formelle s'engage dans des voies entièrement nouvelles, examinées en détail dans deux chapitres : « Autour de " L'Éphémère " 1967-1972 » et « Prémices d'un nouveau monde prosodique ». On trouve une excellente introduction sur la revue *Tel Quel* où est dit ce qu'il faut enfin dire sur le fait que *Tel Quel* a contribué à éloigner de la poésie les lecteurs potentiels en « *installant durablement l'image d'une activité un peu niaise, coupée des soi-disant " réalités " : inefficace, inopérante – et pour tout dire attardée.* » Ceci pour faire apparaître de manière d'autant plus singulière la figure de Denis Roche : « *le poème de Roche – sa précipitation, son forage – capte à l'inverse dans le surgissement du langage, à sa source, pourrait-on dire, tout ce qu'il est en mesure de saisir du monde, en le métamorphosant : nous obligeant du même coup à lire celui-ci autrement* » — geste qui a ouvert « *un espace entièrement neuf à la poésie d'après* ». Cette dernière phrase est assez représentative de ce que l'anthologie cherche à montrer : les champs des possibles de la poésie et dans la poésie depuis 1960.

La division générale de l'ouvrage fait apparaître des traits caractéristiques :

- les grandes revues, les collectifs, les manifestes, les nouveaux cercles ;
- les nébuleuses et les solitaires qui, à chaque époque, se dégagent des formalisations systématiques ;
- l'hyper-médialité avec l'apparition de la poésie sonore et de la performance (Heidsieck, Pey) ;
- la poésie francophone de Belgique.

À cela succède une analyse extrêmement importante, déterminante pour comprendre la philosophie générale de l'anthologie, qui s'intitule « L'ouverture du champ par la traduction », avec l'apparition des nouveaux lieux d'échange et des travaux poétiques où la traduction devient un instrument d'écriture à part entière dans les années 70 à 90. Ce chapitre est extrêmement clair et bien conçu. Ce point est majeur : « *L'un des signes les plus révélateurs du changement qui s'opère en France dans la seconde moitié du XX^e siècle concerne l'apport souvent décisif de certaines œuvres étrangères et le rôle croissant de la traduction dans l'exercice du travail poétique.* » Selon nous, la prise de conscience axiologique du geste de traduire rend cette anthologie unique et précieuse dans sa pertinence. La raison pour laquelle traduire est une activité à forte densité poétique qui est rarement considérée comme telle, est peut-être liée au fait que traduire constitue à sa manière une violence, un dérangement qui n'est pas seulement symbolique. Toute la tension des débats pour définir ce qu'est traduire au XX^e siècle en constitue le symptôme. Pourquoi « violence » ou « nouveauté » ? Disons, si l'on veut, déchirure, déséquilibre, et facteur d'incertitude, crise, équation à plusieurs inconnues, mouvements stochastiques de la disproportion. Traduire impose de réviser sans cesse le rapport entre signifiant et signifié d'une langue pour le redire dans la disproportion des langues qui fait l'écart poétique de la traduction.

Autre phénomène majeur structurant le champ : l'apparition dans les années 1990 d'un grand nombre de poètes-femmes qui ont apporté de nouveaux paysages à la poésie.

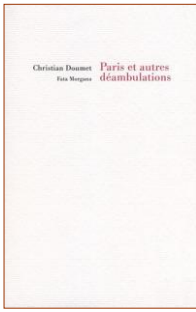
D'ailleurs, c'est surtout sur la période 1990-2010 que les auteurs de l'anthologie prennent les décisions les plus engagées sur leur travail et l'état des lieux de la poésie : analyse critique de la poésie « *littérale* » ; critique des institutionnalisations de la « poésie », notamment du *Printemps des poètes* ; émergence des femmes ; réémergence de l'avant-gardisme dans les années 90, autour de la revue *Java*, puis *Nioques*, dont les limites théoriques sont assez rapidement montrées ; et parallèlement, ou marginalement, mais en fait bien plus essentiellement, l'émergence de la figure trop tôt disparue de Michel Crozatier « *dont la relecture des grands " classiques modernes " (Pound, Khlebnikov, Olson, Zanzotto...) s'avérait autrement convaincante.* »

Cette anthologie, comme le montre cet exemple, n'est donc pas neutre et elle choisit nettement ses orientations, ce qui a le très grand mérite, en évitant toute polémique, de permettre au lecteur de comprendre les grandes tensions et oppositions qui ont parcouru le champ.

D'une manière générale, les textes choisis à l'appui de l'anthologie sont souvent particulièrement forts. Représentatifs des auteurs et attirants, ils le sont : en particulier parce qu'ils figurent effectivement parmi les plus marquants des auteurs, pour qui connaît leur œuvre. Pour les autres, c'est-à-dire pour le public qu'une anthologie doit contribuer à initier et à guider, ces textes sont de nature à susciter le désir :

1. de lire l'ensemble de cette anthologie ;
2. d'aller lire les œuvres des auteurs eux-mêmes ;
3. de revenir à cette anthologie pour approfondir les repères qu'elle fournit.

Bref une anthropologie qui sera utile aux nouveaux lecteurs de poésie, aux chercheurs en poésie, et peut-être aux poètes eux-mêmes.



François Boddaert

Une impossible métaphysique de l'arpentage citadin

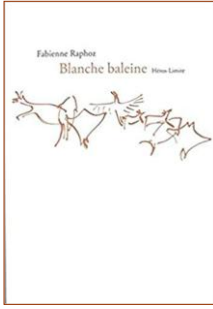
Paris et autres déambulations de Christian Doumet
(Fata Morgana, 2017)

Marcher, c'est évidemment la mise à l'épreuve de cette « *investigation touchant à l'appréhension de notre sol humain* » (c'est dit au rabat). Et par ce livre, Christian Doumet s'inscrit dans une longue tradition ambulatoire urbaine qu'illustrèrent (entre autres) Restif de la Bretonne, Kant, Rimbaud, Fargue, Aragon, Henri Thomas ou, plus près de nous, Nicolas Bouvier, Jacques Réda ou Petr Kral (il nous fera signe au Lux Bar, p.80 !). Évidemment, tout le monde marche, mais il s'agit là, plus précisément, de ceux qui *se font* marcher comme on pratique un exercice spirituel – « *tout un petit monde de trotteurs plus ou moins plumitifs* ». Après *De l'art et du bienfait de ne pas dormir* (Fata Morgana, 2012), où l'arpenteur de la nuit des villes transmuait ses insomnies en une manière de philosophie du somnambulisme éveillé nourrie par l'inquiétude nocturne, Christian Doumet bat ici la semelle, fervemment sans doute, mais comme à contrecœur d'en pouvoir déduire une impossible métaphysique de l'arpentage citadin (il ne s'agit jamais de flânerie dans ce livre): « *Marcher par la ville, c'est désespérer le pensable* ». Peut-être faut-il envisager cette déprimante incapacité (annulée par ce livre-même !) comme la perception nette que la marche en ville (et pas qu'elle) est pour l'écrivain l'espace idéal d'une quête de matière à penser le monde dans la multiplicité des fragments de vie aperçus, humés, observés, et dont l'écrivain tente d'interpréter les ressorts et, surtout, le rapport fébrile, mais imprécis, mais incompréhensible qu'il entretient avec sa propre *qualité* de marcheur ; tout autant : « *voir sans être vu, mais aussi bien être vu sans rien voir : provoquer, exhiber, aveugler, s'aveugler* »...

Pourtant, à Paris, New York, San Francisco ou Londres, c'est toujours la même comédie humaine qui déroule son histoire volatile sans cesse répétée dans sa fugacité. Peut-être y verra-t-on le discret aveu de cécité dans la nuit de soi-même – tel un chasseur spirituel à la poursuite de son gibier idéal inatteignable : « *Ainsi apparaît pour ce qu'elle est la forêt des villes : une scène infinie de chasse et de qui-vive* ». Et qui dit chasseur dit mauvaise conscience du prédateur, confus d'être le témoin indiscret ou l'interpréteur abusé... Si traquer nécessite une ardeur fébrile, y parvenir oblige à un certain calme piétonnier qui n'est pas sans rappeler le chien d'arrêt (portrait de l'écrivain, patte avant droite en suspens, le crayon dans les griffes !) – ou alors : « *Courir en ville m'a toujours semblé l'une des activités les plus suspectes* ».

Ce livre pédestre poursuit l'enquête entamée naguère avec *Rumeur de la fabrique du monde* (Corti, 2004) et que Christian Doumet poursuit livre après livre : une très personnelle façon (qui *façonne* donc) de lire le monde à découvert pour y trouver non un secret (ce qui serait assez banal) mais un langage qui s'accorde à sa langue d'écrivain et s'harmonise avec elle (il est musicien, cqfd). Se mettre au diapason de la vie réelle, consonner, coïncider avec elle, ne serait-ce qu'un instant ; et, en auteur,

diriger l'orchestre du monde ! Raison pourquoi chaque livre de Christian Doumet s'accorde parfaitement à sa personne, dont les modalités se lisent au cœur des textes. La pensée active manduque autant la vie japonaise (dans *Le Japon vu de dos*) que les bruits nocturnes, ou qu'ici les passants de trottoir. Cette pensée nourrie du vivant rend à ce vivant ce que celui-ci lui propose dans la virtualité des gestes grands et dérisoires de l'humanité des villes ; l'ironie n'est donc jamais absente (par exemple, « *l'œil équestre* » d'une statue dans Florence, ou la jeune femme d'un beau quartier poussant « *une sorte de momie dans son fauteuil roulant* »...). Cette ironie est évidemment manière de prouver qu'on n'est pas dupe de « *bien des choses* », mais qu'aussi on se prémunit par l'humour contre ce « *bien des choses* » qui peut vous engluer dans son insaisissable variabilité...



Gérard Cartier

Ma Raphoz

Blanche baleine de Fabienne Raphoz
(Héros-Limite, 2017)

Le hasard vous met parfois entre les mains un livre qui vous avait échappé (*Terre sentinelle*, Héros-Limite, 2014) et qui vous introduit à un auteur dont, en dépit de l’opacité de certaines pages, l’univers vous est aussitôt familier. *Blanche baleine*, le nouveau recueil de Fabienne Raphoz, se situe dans la continuité du précédent, sinon par son écriture, du moins par ses thèmes, une appropriation de la nature et de ses créatures, comme en atteste la belle dédicace empruntée à Thoreau : *À ceux pour qui pierres & plantes & animaux et une myriade d’objets évoquent quelque chose* – Fabienne Raphoz est une lointaine filleule du grand Buffon.

Elle nous transporte d’abord dans une grotte au Yucatàn, aux parois peintes d’animaux – un lynx, une cavalcade de chevaux –, avant de s’en évader et de décrire le monde en rêvant (« *un descripteur peut-il rêver ? / oui* ») : les bêtes se lèvent devant elle, tortue, fouine, moineaux, etc. Et l’abeille :

rêve encore	l’abeille charmée
aurait surgi de	
l’ambre	antique
son vol titubant	
ferait	le vers j
uste	
– sous cette latitude	

Quant à la *blanche baleine* du titre, elle a surgi de façon singulière : la grotte a appelé l’image de l’estomac du cétacé (« *oh ! c’est la baleine / retournée* »), lequel devient une métaphore de l’auteure elle-même. Si, du fait de la quasi suppression des articulations de la syntaxe, ces pages résistent en partie à l’interprétation (c’est de ces textes où l’imagination du lecteur est à peine guidée par celle de l’auteur), c’est le plus souvent sans en détruire le sens, lequel se brouille seulement, flotte, se découvre par échappées dans les brèches du poème.

La section suivante, *Buisson premier*, qui évoque l’apparition et la diversification de la vie, de même que *Buisson sonore*, à la fin du livre, dédiée aux bruits de la montagne (« *dans quel son vivons-nous ?* »), est composée de vers brisés échelonnés sur la page, donnant l’impression de lire l’un de ces textes très anciens en partie rongés par le temps qui n’ont laissé à notre curiosité que quelques mots éparpillés – lesquels restituent parfois un bloc de sens, parfois non.

La partie principale du recueil, *Mon-t Fuji*, que Fabienne Raphoz a dédié à la mémoire de son père, nous transporte au cœur de son pays mental : dans le Faucigny, face au Môle, son Fuji personnel. Elle observe la montagne, évoque ceux qui l’ont peinte ou explorée, ramène à elle des souvenirs, *sort chercher le poème*. Ceux-ci, d’une facture

plus classique, titrés, en vers courts seulement troublés par quelques retraits ou quelques blancs, ne relèvent du modèle japonais que par le regard, extrêmement attentif. Si ces poèmes ne trahissent que rarement un sentiment intime (le plus souvent, l’auteure s’en tient à ce qu’elle voit ou aux données de l’histoire et de la science), c’est sans l’exclure tout à fait : « *j’ai eu un peu / envie de mourir / aujourd’hui* ».

« *Sur-jaune* »

soudain le pays s’illumine d’
un jaune Juliau
de genêt
tout a été dit sur lui
à la Grande gentiane près
celle du moins qui croît
sur l’adret
de la Pointe de Miribel
jusqu’au lieu-dit
Ajon

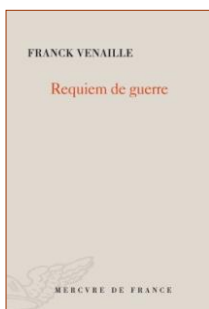
ici, pas de colza
mais la berce et ses jaunes
métalliques :
la lepture tachetée
la pachyte à quatre points

l’étage réduit la durée des ailes
et des ombelles

l’alpage celui des fleurs
bleues

puis ils se terrent ou s’en vont
la feuille jaunit

Fabienne Raphoz aime les mots pour leur couleur propre, leur densité, leur sonorité. Tous, tous ceux qui décrivent le monde, des plus usuels aux plus savants, dilection qui suscite parfois la tentation de la liste (« *me voilà piégée dans la ritournelle aimée de la liste* »). Elle se plaît aux toponymes, aux termes scientifiques (le *cénote*, la *lordose*), au vocabulaire latin des naturalistes (*rufus peninsularis* : le lynx) – et nous aussi ! – et manifeste à l’occasion, par une citation en anglais : « *here she blows* » (*Moby Dick*), un tropisme dont il faut chercher l’origine dans son goût pour l’objectivisme américain. Comme les poètes de cette mouvance, elle semble nourrir pour les adjectifs une méfiance instinctive, sinon pour ceux qui décrivent (ainsi des couleurs), tout au moins pour ceux qui témoignent de la subjectivité : elle revendique « *le regard sans adjectif / de la baleine* ».



Gérard Cartier

Théâtre d'ombres

Requiem de guerre de Franck Venaille
(Le Mercure de France, 2017)

Tout nouveau recueil de Franck Venaille est un évènement. Chacun déploie un foisonnement de motifs particuliers sur un fond de tapisserie immuable, dont la teinte dominante est le pessimisme. Dans *Requiem de guerre*, on s'en avise dès les exergues – pas moins de cinq, dont celles-ci : « *Je suis un homme mort depuis plusieurs années* » (Charles Cros), et : « *C'est dur pour un mort de se défendre* » (Motia Morhange). Requiem donc, d'un vivant en guerre contre le monde et contre lui-même et qui s'éprouve mort, ce que confirment les premiers mots du recueil : « *J'ai décidé de mourir avant de naître* ».

C'est la première fois depuis la mythique *Descente de l'Escaut* (Obsidiane, 1995) que Franck Venaille aborde si frontalement le mal dont il est atteint (« *J'étais malade. Je m'étais promis de n'en pas parler* »). Il se met en scène avec une sorte de douleur scandalisée mêlée d'une joie mauvaise, évoquant la maladie au moyen de brèves images d'hôpital, *l'atelier de prothèse du rez-de-chaussée*, la pièce de rééducation (« *Vous le voyez, la rééducation porte sur les quatre membres, le rachis, la posture. Oye ! Oye ! Oye !* »), et ce long couloir qu'il faut remonter pour s'enfuir – mais pour celui qui tente violemment d'avancer, la marche embarrassée, le souffle court, comme dans ces cauchemars répétitifs où l'on échoue à accomplir le geste qui nous sauverait, impossible d'atteindre les tubes de néon rouges signalant la SORTIE, dont on ne sait d'ailleurs ce qu'elle désigne au juste, le monde, le salut ou la mort. Mais ce corps infirme n'est pas le tout de sa condition. L'auteur, ou le personnage qu'il charge ici de le représenter, est aussi en proie à une maladie de l'imagination, laquelle se rebelle, s'empare de ses nuits, les remplit de démons qui le terrorisent, jusqu'à le tirer violemment de sa chambre pour le jeter en sanglots devant la garde de nuit.

Sur ce motif insistant, compliqué de variations, Venaille greffe de soudains éclats de mémoire, réminiscences plus que souvenirs, des images tremblantes et déformées, comme dans la fièvre. Ainsi, d'abord, ainsi surtout de l'enfant qu'il fut, dont la perte l'a laissé inconsolable, et l'on comprend bientôt que le mort des exergues, c'est cet enfant :

Il m'est arrivé un malheur. Un drame. De ceux que l'on n'évoque jamais, ceux qui rongent la pensée durable. Écoutez-moi bien. J'ai tué un enfant. Laisant sa dépouille pénétrer dans la terre. Je me souviens de peu de choses, simplement des larmes de notre mère. Et de l'enracinement dans le malheur. Personne n'a retrouvé le coupable ni même le corps de la victime. Personne ne l'a vraiment cherché. Cet enfant que j'ai tué en moi vous l'avez maintenant devant vous. Je me suis tué sans haine et sans espoir de repentance. C'était un meurtre nécessaire. Une pulsion de mort à mener à son terme. (...) On tue un enfant. Un point c'est tout. Je suis l'assassin et la victime. J'ai peut-être onze ans. Certainement beaucoup moins. Je crois avoir été attiré

d'emblée par la mort. Halte au feu ! Ma vie est. À jamais. Voici qu'il est temps de traverser le fleuve. (...)

Les lecteurs familiers de l'œuvre de Franck Venaille ne s'étonneront pas d'y voir apparaître son père, protagoniste de plusieurs recueils (outre *Hourrah les morts*, Obsidiane, 2003, il faut lire le bref mais très beau *Écrire contre le père*, Jacques Brémond, 1996), ni qu'y soient tout à coup recréés les paysages du nord – et l'on retrouve un instant avec bonheur l'atmosphère de *La Descente de l'Escaut*. Mais ce recueil convoque aussi quelques figures publiques. On assiste ainsi à *la mort rouge* de Thorez, puis à celle de Berlinguer, et de grands revenants traversent le livre en coup de vent, Villon par exemple, ou un rebouteux nommé Simon Freude, qui se fait la main à Trieste en disséquant les glandes sexuelles des grenouilles avant d'entreprendre son œuvre majeure, un *Guérir de l'envie de guérir* en cinq volumes...

Tout ceci sans ordre véritable, malgré l'organisation du recueil en chapitres, en une suite d'idées parfois presque incohérentes (« *Et que faire de ce (cette ?) bossu(e) ?*»), un tohu-bohu d'images disparates et de sentiments périmés, comme dans les rêves, instituant un ton qui m'a parfois rappelé Michaux, et même Lautréamont. Nous sommes dans un théâtre d'ombres, l'auteur parcourt en trébuchant le champ de ruines à quoi sa vie, comme toutes les vies, finit par ressembler – et si, chez certains, c'est alors le bonheur qui survit, chez d'autres tout prend la couleur du chagrin, ici rédimé par une ironie grinçante, qui tourne à l'occasion à la bouffonnerie : « *Les morts, ceux qui prennent en charge // tous les frais du voyage aller...* », ou encore : « *...j'entends me consacrer à l'écriture de ce brûlot de vingt-sept tomes racontant l'Histoire de la médecine hospitalière.* »

Quant à l'écriture, qui alterne prose et versets, on retrouve la manière habituelle de l'auteur avec ici, dans la prose, une manière très originale de ponctuer, en suivant non le découpage du sens mais les hésitations de la pensée. Autre chose frappe : la composante orale de ces pages. Tous les poèmes sont adressés. Franck Venaille interpelle le lecteur (« *Écoutez-les !* », « *Vous allez rire !* », etc.), se moque de lui-même, se prend à parti. À la fin du recueil, dans un long texte où il s'efforce à une lucidité de moraliste, il tente de s'expliquer le chagrin qui le constitue depuis toujours (souvenons-nous qu'un de ses premiers recueils s'intitulait : *Pourquoi tu pleures, dis, pourquoi tu pleures ? Parce que le ciel est bleu. Parce que le ciel est bleu... PJO, 1972.*) C'est que la vie est une guerre, une guerre contre soi plus que contre les autres, qu'il faut mener dans la douleur mais sans fléchir jusqu'à *la dernière prise de commandement. Là où l'on me donnera l'ordre que j'attends et craint depuis longtemps, si longtemps :*

HALTE AU FEU.



Florence Balestas

Le récit comme mise en concordance

Double nationalité de Nina Yargekov
(POL, 2016)

Imaginez que vous avez perdu la mémoire, que vous vous réveillez au beau milieu d'un aéroport avec une valise et un diadème sur la tête. Vous êtes une femme, vous avez une trentaine d'années, de très grands pieds, et vous ne savez plus du tout ce que vous faites dans cet endroit. Vous ouvrez votre sac et vous y trouvez deux passeports, deux jeux de clés et une petite lingette rince-doigt. Tel est le scénario de départ de *Double nationalité*, une épopée de deux fois vingt-trois jours, passés d'abord en Lutringie (comprendre la France) et ensuite en Yasigie (comprendre la Hongrie), dans lequel l'héroïne va, non pas recouvrer sa mémoire, mais mener une *auto-perquisition* et découvrir qu'elle appartient à une double culture : née en France de parents hongrois, elle maîtrise les codes et la langue française de façon professionnelle – son ordinateur lui révèle qu'elle est traductrice-interprète – mais aussi le hongrois que ses parents lui ont appris, et conserver une attirance forte pour ce tout petit pays appelé à tort pays de l'Est.

Au final, quelques heures après être entrée dans votre appartement, vous êtes toujours célibataire, vous êtes toujours une Française née de parents immigrés, toutefois votre vision de votre existence s'est grandement affinée – c'est une chance que d'avoir été frappée d'amnésie dans une société scripturale, nul besoin d'aller voir le chamane du village afin qu'il vous révèle la vérité de votre existence, vos quittances de loyer et vos relevés de points de retraite parlent d'eux-mêmes. Vous êtes traductrice-interprète de profession. La chose est assez claire, votre curriculum vitae, vos notes d'honoraires, vos e-mails professionnels, tout concorde. Bon. Au moins vous savez pourquoi vous êtes si bien renseignée sur la vie des prostituées et des mules : vous êtes spécialisée dans le domaine juridique et vous travaillez régulièrement sur des affaires de proxénétisme et de trafic de stupéfiants. Vous exercez surtout en France, mais vous avez quelques clients en Yazigie, vous y aviez justement une mission il y a trois jours, cela explique donc votre voyage récent.

Mais rien n'est simple, puisqu'ici tout est double.

Avec beaucoup d'humour, beaucoup de sincérité aussi, *notre héroïne* ou plutôt *vous* – le lecteur est aussi un double du narrateur –, parce que l'auteur utilise dans tout son récit la deuxième personne du pluriel, mène l'enquête : rencontrant ses proches (sa meilleure amie hongroise, ses copines traductrices, sa grand-mère hongroise), fouillant dans les e-mails de son ordinateur, elle découvre qu'elle tient un double discours.

Car au centre des deux cents premières pages, il y a *la* question : a-t-elle consciemment *choisi* d'habiter Budapest ? Et dans ce cas, les voyages à Paris ne sont-ils que des allers-retours professionnels – comme elle l'indique à ses amis en hongrois – ou bien, à

l'inverse, vit-elle à Paris et rentre-t-elle de temps à autre dans sa patrie hongroise pour entretenir le mythe d'une hongroise ayant réintégré son pays d'origine, bien que dans une situation économique plus défavorable ? Mène-t-elle une *double vie* ? Via Internet s'est-elle *déguisée* en hongroise (c'est si facile via Internet) ? D'où son trouble et les questions qu'elle ne manque pas de se poser : Qu'est-ce que le bilinguisme ? Dans laquelle des langues trouve-t-on son identité ? Sa citoyenneté ? Sa nationalité ? La quête identitaire menée par l'héroïne au fil des pages et de ses 23 jours passés successivement à Paris, puis à Budapest va tenter de le préciser.

En même temps qu'un récit plein de rebondissements, écrit dans une langue parfaitement maîtrisée mais parfois étrange, Nina Yargekov nous offre surtout une quadruple vision du monde, plus ou moins lacunaire selon le point de vue, français, « *luringien* », hongrois ou « *yasigien* ». L'auteur peut ainsi désamorcer nombre de poncifs – « *les Hongrois n'écriraient pas en cyrillique* » ; « *les Français seraient sales, incultes, malpolis* » ou stigmatiser certaines attitudes nationales – « *la culture française s'autodéfinierait comme meilleure que toutes les autres [...], à tel point que les Français seraient métaarrogants, ils se féliciteraient de se penser supérieurs tout en enrobant la chose dans un discours mielleux* ». De même du côté hongrois, avec sa nostalgie du « *grand pays* » et ses territoires perdus, ses bains d'eau chaude et son lac Balaton.

Au passage, c'est une langue parfaitement maîtrisée qu'elle nous sert. Qui, en effet, parmi les locuteurs français pourra donner la définition sans sourciller de *déictique*, d'*irrédentisme* (terme cité néanmoins par Emmanuel Macron sur France Culture), de *collocation* (si, si, avec deux *l* : pas celui de l'étudiant parisien, mais l'autre, celui qui accole systématiquement deux mots) ou arriverait à placer *généricité* et *biocénétique* dans le même paragraphe ? Ou bien citer Paul Ricœur (cité abondamment aussi par notre actuel Président de la République) ?

Ce qu'il y a aussi de très amusant dans ce récit, c'est la façon dont *vous* ou *elle* observe ses pensées comme sous un microscope, comme si elles avaient une vie indépendante. Il y a par exemple une pensée d'elle qui s'est envolée vers New York, et dont on a de temps en temps des nouvelles. Ou bien des pensées qui s'affrontent dans une mise en scène dialectique, chacune s'avançant tour à tour pour exprimer son point de vue. Ou bien encore des états d'âme qui se succèdent, comme des sautes d'humeur.

Mais en France il y a une menace qui plane sur son parcours : une loi devrait interdire la *double* nationalité et les biculturels devraient *choisir*... Elle, qui avait fini par se sentir si bien dans sa double condition / vie, va-t-elle pouvoir trancher et comment ?

Il faudra attendre les pages 600 pour que le champ de vision s'élargisse et que notre héroïne se trouve confrontée à l'actualité dans toute sa brutalité : amnésique, coupée du flux quotidien d'informations, elle n'était pas au courant de l'afflux de migrants dans son pays – difficile pourtant de passer à côté lorsqu'elle va à la Gare de l'Est et qu'elle voit ces groupes en quête de traversée à destination de l'Allemagne, vers l'Occident, vers l'un des pays du G7. Mais pourquoi diable ne resteraient-ils pas en Hongrie, sa « *patrie-chérie* » ? Celle-ci serait-elle devenue inhospitalière ? Impossible aux yeux de celle qui se croit redevenue hongroise par choix. Comment peut-on être hongrois ?

Réflexion sur la langue, le bilinguisme, l'identité, la nationalité et le rapport au pays, ce

roman est tout cela à la fois et quelque chose de plus encore.

Dense et plein d'humour, brillant sans être pesant, les 684 pages ne sont pas du tout un *pensum*, ni un essai sociologique d'analyse comparée, ni un traité de pensée unique bien-pensant. Tout au contraire, *Double nationalité* se lit d'une traite en s'amusant beaucoup des tribulations de notre traductrice-interprète en quête d'elle-même.

À l'image de ses jurons : « *nom d'une crosse frigorifique !* »



© Éditions Obsidiane

18, chemin du camp gaulois
Château
89500 Bussy-le-Repos

Juin 2017

ISSN 2116-0805